

Feuilletage



Les Ecrits-20

Octobre 2025

Les crèmes Vivaudou

Joyeux anniversaire.....	6
Miracle au bout des doigts.....	8
Le prix de l'illusion.....	8
Hors d'âge.....	8
Éternelle beauté.....	9
Fourbe jeunesse.....	9
Cogitations nocturnes.....	10
Fariboles.....	10
Miroir, mon beau miroir.....	10
Je sens que ça marche.....	11

Novembre 2025

Un compagnon à quatre pattes

La vieille mule de l'oncle Eugène.....	12
Au commencement naquit l'espoir.....	12
Une mystérieuse Messagère.....	16
Hier et demain.....	18
Lapinou.....	20
Baya.....	20
La vieille mule de l'oncle Eugène.....	21
Toujours droit devant !.....	21
Jérôme et Cie.....	24
Postérité.....	26
Louvelane.....	28

Décembre 2025

La tempête

Connexion.....	32
Derrière la tempête.....	32
Le Petit Mousse.....	33
Le vent d'autan.....	37
Mondialisation.....	40
Nuit agitée.....	43
Rouge.....	43
Trahison.....	44
Tumultes.....	44
Un potage.....	44

Janvier 2026

Naître sous une bonne étoile

Le choix.....	46
À la belle étoile.....	49
Étoiles et destinées.....	49
Défi.....	51
L'étoile du chanteur.....	52
Le col.....	52
Astrofolie.....	52
Histoire d'étoiles.....	53
Estrella.....	53

Février 2026

L'inventeur n'avait pas prévu un tel usage, pourtant...

Une invention au poil.....	54
Le ventre des femmes.....	56
Le point.....	57
La colle.....	59
Numéro 8254.....	60
Fossiles.....	64
Avoir le pot.....	64
Le style.....	67
Un rendez-vous.....	67

Mars 2026

Trois photos

Fanny et Mireille.....	68
Un grand-père peut en cacher un autre.....	72
Recette.....	75
Les deux cousines.....	75
Un été.....	78
Le chasseur.....	78
Interférences.....	80
Le prix du souvenir.....	83

Avril 2026

Des mots et des notes

Clair-obscur.....	87
L'auberge des rêves oubliés.....	88
Improbable rencontre.....	90
Intimité partagée.....	91
L'épopée d'une vie.....	92
La ronde des nuages.....	93
Le messenger.....	95

Mai 2026

Fou-rire

Clown à vie.....	96
Un bijou.....	96
Panique aux Myosotis.....	96
Paire minimale.....	98
Sans titre.....	98

Juin 2026

L'esprit sportif

Pierre Oulipien témoin.....	100
Bris de faïence de Malicorne.....	100
Altercation du 12 février 2014.....	101
Allez le bleu !.....	101
Ottavio, André, Roger et Louison.....	104

Juillet 2026

Les retrouvailles

Changement climatique.....	107
Les Lunaires.....	107
Quarante ans.....	110
Les origines perdues.....	111
La chute.....	111
Cendres.....	111

Août 2026

Liberté, j'écris ton nom...

Hypnoses.....	112
Quel bonheur !.....	112
Hurllement.....	113
Le voyage.....	113
La spirale.....	114
Le jour où la rue a changé.....	117



amisdesmots.fr

Les crèmes Vivaudou

Les frimas de l'automne rappellent qu'il est temps de prendre soin de son corps et, en premier lieu, de son visage. Le sujet est universel, voire intemporel. Le *Journal de Rouen* du 4 juin 1924 a fourni l'invite du mois, par une publicité qui fleure bon la féminité de l'époque.



**LE DÉSIR
DE LA FEMME :
ÊTRE BELLE !**

Et comme l'eau ne suffit pas pour nettoyer à fond les pores, les actrices emploient des crèmes onctueuses qui, seules, sont capables d'assurer la parfaite hygiène de l'épiderme, d'empêcher la formation des rougeurs, des vilains points noirs.

LA beauté par la santé voilà tout le secret de cette persistante jeunesse que vous admirez tant chez les artistes.

MAIS vous aussi vous pouvez assurer à votre teint une fraîcheur séduisante, conserver à votre peau un doux velouté.

IL vous suffit d'employer pour les soins de votre visage les crèmes Vivaudou. Elles répondent à ce que vous pouvez désirer pour l'hygiène et la beauté de la peau.

EXQUISÈMENT parfumées, elles forment une base idéale pour l'adhérence de la poudre, sans jamais faire luire le visage.

ELLES font mieux que cacher les rides et autres imperfections ; elles en suppriment les causes en facilitant la respiration cutanée, en débarrassant les pores des impuretés qui les obstruent, en régénérant les cellules ; elles augmentent la résistance de la peau, sa souplesse, sa fermeté.

CRÈMES VIVAUDOU
Le pot : 5 fr. 50. Le pot grand modèle : 9 fr. 50

Les produits de beauté Vivaudou sont en vente chez les parfumeurs, dans les grands Magasins et chez

VIVAUDOU
PARIS, 15, Rue Royale, 15, PARIS

CADEAU
Pour faire apprécier son délicieux parfum **NARCISSE de CHINE** La Maison Vivaudou offre gratuitement un flacon de ce parfum aux acheteurs de sa crème. Dans chaque pot de crème il y a un bon ; il suffit de 10 bons de pots à 5.50 ou 5 bons de pots à 9.50 pour avoir droit au flacon. Présenter les bons directement ou les envoyer par la poste à la Maison Vivaudou.

Au cas où un pot ne serait pas accompagné de bon, envoyer le prospectus qui se trouve dans la boîte.

Le Journal de Rouen, 4 juin 1924

Écrire le monologue de l'utilisatrice de la crème *Vivaudou*, se persuadant, seule devant son miroir, des bienfaits et de l'intérêt du produit.

Joyeux anniversaire

Hier, c'était mon anniversaire. Cinquante ans : mais quelle angoisse !

Tout le monde me dit que je ne les fais pas, que je suis jeune d'esprit, que je parais en pleine forme, que je n'ai jamais eu l'air aussi bien dans ma peau et que je suis rayonnante.

N'empêche.

Depuis quelque temps, je sens bien, moi, que je suis à un tournant. Le corps plus flasque, la peau plus sèche, les sueurs nocturnes, la libido en berne : tous les symptômes sont là ! Jean-Pierre, mon mari, croyant bien faire, m'a offert une crème de beauté, utilisée, soi-disant, par les actrices de plus de quarante ans. Voyant mon manque d'enthousiasme, il a passé dix minutes, hier, à m'en vanter les mérites, en me lisant le dépliant publicitaire. Je n'ai pas tout retenu, mais il y avait des formules gratinées, comme "beauté printanière" ou "persistante jeunesse". Quand je pense qu'il y en a dont c'est le boulot de pondre des trucs pareils ! Et si ça se trouve, ils sont bien payés. Le pompon c'est le "exquisement parfumée". Franchement, fallait oser !

Vraiment peu convaincue et plutôt très agacée, je n'ai pas pu m'empêcher de demander à Jean-Pierre, d'un ton acerbe, s'il me trouvait si moche pour que j'aie besoin de tant de soins. Il semblait confus et n'a pas su quoi répondre.

Encore un effet indésirable que j'ai oublié dans ma liste des horreurs : les sautes d'humeur ! Le pauvre, depuis quelque temps, il en fait sacrément les frais. Je l'engueule, je le bouscule, je m'énerve. Et ensuite, sans raison, je me mets presque à pleurer, comme une midinette. Après ma remarque, hier, je me suis rendu compte que je l'avais un peu vexé. Ça partait d'une bonne intention son cadeau, je m'en veux. Et je n'ai pas été foutue de m'excuser. Il va finir par se lasser, si je continue sur cette lancée. Et comme tant d'autres avant lui, aller voir ailleurs pour se chercher une plus jeune et plus docile. Il faut vraiment que je me calme et que je fasse attention.

Mais il faut dire aussi, on n'a pas idée ! *Vivaudou*, ça s'appelle. Quel nom stupide ! Ça ne veut rien dire ! Et quel est le rapport avec la beauté ?

Quand j'entends ce nom, ce qui me vient à l'esprit, c'est veau doux ! Vous me direz, c'est mignon un veau, surtout s'il est doux. Pas de rapport avec les produits de beauté mais pas de quoi fouetter un chat non plus. Mais là, en l'occurrence, une idée en entraînant une autre quand je pense "veau doux" et que j'essaie de me l'appliquer, alors c'est plutôt grosse vache qui me vient. Car, oui, il y a ça aussi dans la liste apparemment sans fin, des désagréments : la prise de poids ! Cinq kilos cette année. Et rien n'y fait, je m'affame, je ne mange que du concombre et de la salade au point d'être épuisée et malgré tout, je grossis. Alors, à force de voir l'aiguille de la balance qui penche vers la droite, inexorablement, et ce, quoi que je fasse, eh bien, je craque ! Et je m'empiffre. Hier, certes, c'était mon repas d'anniversaire, mais j'ai tout de même repris deux fois du gâteau. Et je ne compte pas les coupes de champagne que j'ai sifflées. Sur le coup, ça m'a fait du bien, j'étais plus détendue, mais cette nuit, impossible de fermer l'œil. Je me tournais dans le lit dans tous les sens, mais rien n'y faisait. Évidemment, je n'arrêtais pas de gamberger et de m'inquiéter à l'idée que mon mari me quitte. Tout ça, pendant que lui ronflait comme un sonneur, tranquille. J'avais envie de l'étouffer avec un oreiller !

Et ce matin, quand je me suis levée et alors que je n'avais quasiment pas dormi, j'avais un mal de crâne lancinant. Pas étonnant que j'aie ce teint gris et ces valises sous les yeux. Sans compter ce bouton disgracieux sur le menton qui a éclos durant la nuit, sans doute à cause de la crème au beurre dans les deux parts de gâteau ingurgitées. Franchement, ça m'étonnerait que sa crème *Vivaudou* ait un quelconque effet sur tout ça ! Les vilains boutons, tout le monde sait qu'il n'y a pas besoin de crème de beauté et qu'ils finissent par

disparaître spontanément. Quant à la gueule de bois, s'il y avait quoi que ce soit de vraiment efficace, de toute façon, ça se saurait, et l'inventeur serait le roi du monde !

Bon, je vais déjà prendre une bonne douche, ça devrait m'éclaircir un peu les idées. Et après, je vais tester sa crème. On ne sait jamais après tout. Je suppose que ça ne peut pas nuire. Comme on dit, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

Quoique.

Il paraît que des femmes ont eu la peau brûlée en utilisant des produits douteux. D'autres ont fait des allergies. Certaines, même, seraient mortes d'un choc anaphylactique.

Sans compter que si je reviens au nom de cette crème, quand je ne pense pas à "veau doux", alors c'est "vaudou" que ça m'évoque. Et là franchement, ça fait encore plus peur ! Pour moi, le vaudou, c'est un peu de la magie noire, avec de la sorcellerie, des femmes en transes, des sorts qu'on jette à ses ennemis. Du coup, forcément, je me demande la composition du produit : de la peau de serpent pilée, de la bave de crapaud, de la fiente de mouette séchée ? Vais-je vraiment me placarder ça sur le visage ? En même temps, avec un peu de recul, si je me souviens bien, l'emballage du paquet venait d'un grand magasin. Je suppose qu'on peut leur faire confiance et qu'ils n'oseraient pas vendre un truc trop artisanal à la composition douteuse. Donc, calmons-nous et ouvrons ce pot pour juger de la texture déjà. Comment ça s'ouvre ce truc ? C'est scellé on dirait. Évidemment, il faut tirer une languette pour défaire l'emballage plastique qui recouvre le pot, mais comme je n'ai pas mes lunettes, je ne la vois pas. Tiens, ça aussi c'est encore un truc qui est apparu depuis quelque temps. Impossible de voir clair de près, sans lunettes.

Tout compte fait, quand je passe à la salle de bains, ce n'est pas plus mal que je ne me voie pas bien sans lunettes. Comme ça, je ne suis pas effrayée par mon visage devant le miroir.

Alors, le pot est ouvert, je peux enfin voir la recette miracle. Côté texture, on dirait un peu du fromage blanc : même couleur, même velouté un peu crémeux. C'est rassurant. L'odeur décrite comme « exquisement parfumée » ne choque pas. On ne sent presque rien. Ça tombe bien, j'ai horreur des parfums trop prononcés. Ce n'est peut-être pas si mal après tout.

Allez encore un effort, il reste à plonger mes doigts dans le pot. J'y vais ! Jusqu'ici tout va bien, comme dit le gars qui tombe dans le vide avant de s'écraser au sol. Allez, c'est parti pour le ravalement de façade !

Immanquablement, quand je démarre ce type d'opération, me revient ce vers du songe d'Athalie, que ma mère avait l'habitude de déclamer devant son miroir lorsqu'elle prenait soin d'elle avec auto-dérision : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ». Alors enfant, je ne comprenais pas bien le sens du poème mais je me demandais quelle horreur pouvait bien avoir eu lieu et comment une nuit pouvait être profonde. La suite, où la mère Jézabel répare des ans l'irréparable outrage, n'évoquait rien de bien précis pour moi, non plus. Mais ce prénom si peu familier et cette tournure de phrase inversée participaient à la magie de la formule que ma mère récitait avec une théâtralité burlesque.

Maintenant que j'ai prélevé une noix de crème avec mon index et mon majeur, il ne me reste plus qu'à l'étaler sur mon visage par des mouvements circulaires, d'abord sur la joue droite, puis sur la gauche, en terminant par le front et l'arête du nez. Mince, elle pénètre vite, je n'ai plus assez de crème ! Il faut que j'en reprenne un peu.

Eh merde, j'ai la main si glissante que le pot m'échappe et qu'une grande partie de son contenu vient se répandre sur le mur sous le miroir et commence à dégouliner. Heureusement que Jean-Pierre ne voit pas ça, il croirait que je l'ai fait exprès !

Allez hop, un coup d'éponge et, ni vu ni connu, je sors de la salle de bains.

Jean-Pierre m'y suit et s'y enferme.

Puis je l'entends m'interpeler :

— Pourquoi tu as refait le joint sous le miroir ? Je t'avais pourtant dit que je m'en chargeais. En plus, tu en as beaucoup trop mis, ça ne va jamais sécher ! Tu as pris quoi comme tube, celui en silicone transparent ou le blanc crème qui sent mauvais ?

Véronique Narat

Miracle au bout des doigts

Avec ma crème *Vivaudou*, j'ai toutes mes chances de décrocher le rôle de Chérubin à l'audition demain. Juste un petit foulard pour cacher mon cou fripé. *Vivaudou*, mon secret pour reconquérir les planches et mon homme ! Cette crème raffermir-elle aussi les fesses ? Les miennes ont perdu de leur tonicité. Christian va être étonné ! J'attendrai qu'il soit couché et je me déshabillerai au pied du lit. Le dos tourné, comme une ingénue. Il pourra aviser mon postérieur ferme et rebondi.

Amélie, tu peux aller te rhabiller ! Ah, e ne te parlerai pas de ma crème *Vivaudou*. Non, alors ! On ne pique pas le mari des autres en toute impunité. Je ne m'inquiète pas d'une simple figurante. Le genre de fille qu'on détrousse, pas qu'on épouse. Moi-seule peut encore jouer Chérubin à quarante ans. Il n'oserait tout de même pas donner mon rôle à une jeunesse ? Combien de temps faut-il donc à cette crème pour agir ?

Agnès Bourhis

Le prix de l'illusion

Marie, le cœur lourd, revenait du vin d'honneur que Mme Morel offrait à son personnel le 11 novembre. Elle espérait que Rodolphe, fils de Madame, remarquerait son visage, sa tenue élégante et son chapeau parisien. Mais il l'ignora. Elle pensa à la publicité dans le *Journal de Rouen*. La crème *Vivaudou* faisait des miracles.

— Je veux avoir une peau si douce qu'il aura envie de la caresser. Je sais que le pot vaut une journée de salaire et alors ! se rassura-t-elle.

Elle ouvrit la porte de sa chambre de bonne et alluma la lampe de pétrole. Devant le miroir, elle scruta son visage.

— Mon teint est diaphane, mais ce n'est pas assez. Je dois le magnifier pour Rodolphe avec la crème des stars, décida-t-elle.

Le samedi suivant, elle ressortit triomphante du Bon Marché, serrant telle un trésor sa crème. Soudain tout s'effondra : Mlle Jeanne, fille du pharmacien, se pavanait au bras de Rodolphe. Elle réalisa, désespérée, que *Vivaudou* ne changerait pas sa condition.

Baya Boualem

Hors d'âge

Voilà... un petit peu sur mes joues et une pointe sur le bout du nez. Couleur blanc-crème, plutôt bon signe. Ça s'étale bien, mais y en a presque plus.

Oh dommage, un petit grumeau. En tout cas c'est frais, ça c'est vrai. En même temps, il ne fait pas chaud ici, depuis une éternité même...

Parfum exquis, Narcisse, qu'ils disent, ça sent plutôt le miel, enfin vaguement.

Zut, j'ai envie de manger du pain d'épices maintenant. Qu'est-ce qu'ils ont écrit dans la pub ? Empêche les points noirs. Ça tombe bien j'en vois un d'ici.

Ah non, le miroir est piqué.

Tant mieux, je n'ai pas envie de ressembler à Dora, sa peau est si grasse, on dirait qu'elle a étalé de l'huile sur son visage.

Ils ont raison l'hygiène des pores c'est très important, surtout à treize ans.

Une base idéale pour la poudre... Super, le poudrier aussi est au fond de la trousse.

Flûte, il n'y en a presque plus, pourtant ça ne s'évapore pas avec le temps.

Maman, est-ce que ton arrière-grand-mère avait la peau veloutée ?

Elisabeth Guélaën

Éternelle beauté

Fidèle crème *Vivaudou*, te voilà encore une fois à notre rendez-vous du petit matin, avec ta texture si douce, si onctueuse, si caressante, au parfum si délicat qu'il me fait voyager dans le jardin de roses de mon enfance.

Tes bienfaits, je les observe jour après jour, devant ce miroir. Grâce à ta composition naturelle, ma peau souple et éclatante est régénérée en ses moindres cellules, mes ridules effacées ne sont qu'un mauvais souvenir. Quelle est charmante, la peau retrouvée de ma belle jeunesse !

Chère crème *Vivaudou*, je suis convaincue de tes bienfaits, car tu possèdes, mon amie, un esprit de renaissance qui purifie mon visage et le tonifie. Ma déité, merci d'être là. Je ne peux résister à glaner encore une perle magique que je pose sur mon front et mes lèvres, comme on donne un baiser.

Ma vie vaudoue, mystère de beauté éternelle, me voici, belle et forte, épargnée des signes du flétrissement et prête à accoster sur l'îlot enchanté de ma nouvelle vie.

Joëlle Caujolle

Fourbe jeunesse

Vive *Vivaudou* !

Chaque jour, je balance ce slogan à la télé, à la radio, sur Instagram, avec l'enthousiasme d'une poule qui vient de déterrer un gros ver dégoûtant. Je représente l'idéal des femmes qui s'accrochent à leur jeunesse, surtout quand elle est passée.

J'avais seize ans et faisais de la figuration pour une pub quand le producteur m'a remarquée. Ses mots tournent encore dans ma tête.

— Je cherche une femme dont la peau magique supprime les rides avant qu'elles n'apparaissent. Seules les ados ont ce pouvoir. Je vous engage. À partir d'aujourd'hui, vous avez vingt ans de plus. Personne ne vérifiera. Nos pots de vin sont généreux envers les fouineurs de toutes espèces. Il vous suffira de clamer que vous devez la fraîcheur de votre teint et le velouté de votre peau à la crème *Vivaudou*.

Depuis, mon compte bancaire grossit chaque mois d'une belle somme. Je prends soin d'en épargner une partie. Comme dit la chanson, on n'a pas tous les jours vingt ans.

Jacques Koskas

Cogitations nocturnes

Allez, testons cette crème. Si les actrices paraissent si jeunes, je vais peut-être pouvoir gagner quelques années moi aussi. Ma mère me disait toujours “l’âge c’est dans la tête”. Mais tous ces sillons prouvent bien le contraire.

Assez cogité ma vieille. Il est déjà tard et la journée de demain s’annonce chargée. Hum, le parfum est vraiment plaisant. Est-ce que j’en ai mis assez ? Je devrais peut-être étaler la crème en couche épaisse. Bon, relisons la notice.

Au bout de combien de temps les rides s’estompent-elles ? J’espère me réveiller avec le visage aussi lisse que ces actrices. Si mes rides ne partent pas rapidement, je serai obligée d’envoyer un courrier exprimant mon mécontentement à la marque. Avec un peu de chance, je n’aurai pas à acheter dix pots pour obtenir le parfum.

Mon Dieu ! C’est l’horloge du salon que j’entends ? Il est déjà minuit ! Eh bien, bon anniversaire ma vieille. On ne fête pas cent ans tous les jours.

Marion Martin

Fariboles

Elle est marrante Marie-Louise. Elle croit que je vais gober cette histoire de crème qui maintient les femmes jeunes avec une peau fraîche. Je n’ai rien voulu dire, mais pour moi, ce sont des fariboles.

Bon, en même temps, elle a moins de rides que moi, même si elle est beaucoup plus âgée.

Vivaudou ! Je ne sais pas où ils ont été chercher ce nom. On dirait une espèce de mantra “Vive le Vaudou”. Ceux qui adhèrent à ce type de croyance se font arnaquer.

Pourtant, je dois reconnaître que depuis qu’elle l’utilise, Marie-Louise pète la forme et son teint est toujours lumineux.

Je vais peut-être tout de même me laisser tenter par le parfum offert à l’achat de la crème. Au moins, je sentirai bon, même si je ne rajeunis pas. Il est vrai que le grand modèle de pot n’est pas très cher. Je peux m’offrir ce petit plaisir.

Si après un mois, je n’ai pas la beauté de Marlène Dietrich, j’abandonnerai et dénoncerai l’escroquerie. Comme si les désirs des femmes se limitaient à être belles !

Michèle Peyrat

Miroir, mon beau miroir...

Enfin seule. Assise devant mon cabinet de toilette, sous les feux de la guirlande d’ampoules censées me mettre en valeur, je scrute le visage qui me regarde dans le miroir.

À quelques menus détails près, c’est celui qui apparaît sur la réclame. Le dessinateur m’a fidèlement représentée. Heureusement, car mon visage est mon instrument de travail, et ma beauté est mon capital. Si cette crème de soin me permet de le préserver, pourquoi hésiter ? Je ne fais là que gérer mon patrimoine !

Le laboratoire m’a fourni tellement de pots que je dois être à présent immortelle. J’hésite néanmoins à devenir leur égérie. Mes admiratrices seraient choquées. Après tout, nonobstant l’accroche publicitaire vantant les mérites de cette crème sur une femme de mon âge, je n’ai que vingt-cinq ans.

Erwann Avallach

Je sens que ça marche

Alors cette crème. Voyons voir un peu les effets. Pour l'instant, moi, je ne vois guère de changements. J'ai démarré il y a une semaine, je devrais commencer à en voir pourtant.

Ah, quoique...

En me tournant de trois-quarts, avec une lumière un peu tamisée, c'est vrai que je vois moins mes pattes d'oie autour des yeux. C'est encourageant.

Pour la ride du lion, ce n'est pas encore ça, on la voit toujours. Mais j'ai quand même l'impression qu'elle est un peu moins prononcée, surtout quand j'appuie sur l'arête de mon nez.

En revanche, "exquisement parfumée", je ne suis pas tout à fait d'accord. Je ne sais pas quelle est la composition de la crème, ce n'est pas écrit, mais il y a un ingrédient dont je n'aime pas du tout l'odeur. Ça m'évoque l'ail ! Mais bon, s'il n'y a que moi que ça dérange, ce n'est pas grave. L'essentiel, c'est que ça marche.

Et je sens que c'est le cas. Hier au marché, j'ai bien vu qu'on me regardait différemment.

Véronique Narat

Un compagnon à quatre pattes

La vieille mule de l'oncle Eugène

Dans un village du Gard, les habitants s'apprêtaient pour la fête agricole.

Oncle Eugène, le taulier, avait une vieille mule dont il se servait pour ramener les soûlards chez eux. Grâce à elle, de nombreux maris retrouvaient leur lit et évitaient bien des querelles. Clothilde, revêtue d'une cocarde à la crinière, serait cette année la reine de la fête.

Après le discours du maire et la bénédiction du Curé, les villageois firent le tour de la bête pour la salutation symbolique. Il s'agissait de souffler dans un brin de paille planté dans son arrière-train. Tradition censée apporter prospérité au village. Quand ce fut au tour du maire, il se souvint de l'épidémie de grippe qui avait sévi l'année précédente et opta pour la prudence. Pas question de poser ses lèvres là où les autres avaient craché. Sortant discrètement la paille des fesses de Clothilde, le maire la retourna vite et souffla de l'autre côté. Aucun microbe ne l'atteindrait cette année.

Agnès Bourhis

Au commencement naquit l'espoir

L'odeur âcre de la fumée emplissait mes narines de mort et de désolation. Dans la plaine en contrebas, étalés sur des centaines de mètres, des corps jonchaient le sol dans des flaques rougeâtres. Les émanations putrides de la chair en décomposition flottaient dans l'air aussi sûrement que les exhalaisons des fleurs au printemps.

Je remontai mon foulard sur le nez, protégeant mes poumons de l'acidité des lieux.

Acacia poussa un feulement plaintif qui me tordit le ventre. Ses quatre-vingt kilos de muscles cachaient un cœur aussi moelleux qu'un bon lit de plumes.

Je retirai mon gant avant de passer la main dans son duvet gris. Les poils poussiéreux s'emmêlaient à mes doigts noirs de suie. Qu'importe la saleté, j'enlaçai mon lynx, enfouissant ma tête dans la douceur de son cou.

— Toi et moi, c'est un bain qu'il nous faut.

Le félin grogna avant de s'étirer. Le soleil paresseux dardait ses rayons dorés sur son pelage, le parant d'or et de lumière.

Je me détournai de l'animal pour faire face à la réalité. Du haut de la colline, j'avisai la scène de désolation qui s'étendait à mes pieds. Le chaos était passé par là, massacrant le seul village encore debout à l'ouest des montagnes.

Je grimpai sur le dos d'Acacia et m'accrochai tant bien que mal. Sans attendre, elle bondit et dévala la pente, glissant sur un tapis de feuilles séchées. Elle m'offrait la sensation de vitesse, aussi familière que vertigineuse.

Acacia traversa un cours d'eau d'un bond souple, ses coussinets arrière percutant le liquide glacé dans un jet d'éclaboussures. De fines gouttelettes retombèrent en pluie sur mon visage, traçant des sillons de saleté sur mes joues.

Mon lynx ralentit à l'approche du village dévasté. L'air était saturé d'un violent mélange d'humidité et de sang. Le liquide organique, poisseux, distribuait ses relents métalliques jusqu'à m'en obstruer les poumons. J'avais envie de vomir. Je toussais, crachais, resserrais la pression du tissu sur ma bouche.

Acacia avançait silencieusement, ses pattes foulant le sol avec précaution. Des rats détaient à son approche. Des membres humains jonchaient le sol, parfois rattachés à un corps. Parfois non. Une bile acide me monta à la gorge. Les cabanes étaient arrachées, les portes pendues à leurs gonds ou étalées par terre. Le mobilier, brisé, écrasé, trempait dans des flaques écarlates aux reflets aussi sombres que la noirceur qui recouvrait mon cœur.

J'avais honte.

Je m'accrochai un peu plus à la chaleur des poils de mon lynx, mon corps cherchant du réconfort là où j'étais en mesure de le trouver. L'animal répondit à mon étreinte par un ronronnement approuvateur, ce qui me tira un sourire malgré l'horreur de la situation.

Acacia était un lynx géant des montagnes. Un animal sauvage. Un fauve, une bête.

Malgré ses quinze jours de vie, Acacia pesait déjà plus de trente kilos lorsque je l'avais rencontrée. Pourtant, ses longues dents acérées, révélées à chacun de ses miaulements plaintifs, ne m'avaient pas fait fuir. La patte dans une racine, son regard désespéré s'était accroché à mon cœur comme on cherche une bouée en pleine mer. Ma prudence avait fui, remplacée par ma détermination à sauver cet immense bébé abandonné par les siens.

Nos solitudes s'étaient trouvées et ne s'étaient plus jamais quittées.

Acacia s'approcha du bûcher érigé au cœur de ce qui devait être la place centrale. Les flammes rougeoyaient, vives et brûlantes. Le feu s'animait sous mes yeux, ses bras incandescents dansant la mélodie funèbre des âmes défuntées.

Je mis pied à terre et baissai les paupières. Mon calme apparent s'écrasa au sol dans un fracas assourdissant, brisant le silence abyssal. Violente déflagration de mes émotions calcinées.

— J'ai encore échoué, Acacia.

Mon cœur se remplit de désolation. Je tombai à genoux, mon pantalon et l'espoir s'enfonçant dans la crasse et le sang. Mes doigts plongèrent dans la terre tandis que l'épaisse fumée continuait son ascension vers un ciel sans nuages.

Acacia vint poser sa truffe humide sur mon épaule, douce et réconfortante dans son silence.

Des mois qu'un bataillon de rebelles sévissait à travers le pays, écrasant les villages et traquant les villageois, pillant leurs réserves, saccageant leurs maisons, leur dignité, leurs espérances. Venus en nombre des confins des Monts Oubliés, ils avaient apporté avec eux des pouvoirs magiques jusqu'alors inconnus. Le Roi avait abandonné la partie, laissant vacantes toutes les places de l'échiquier à nos ennemis. Il avait rappelé son armée de guerriers et fait appel aux enchanteurs du royaume, mais leur magie bleue ne parvenait pas à contrer les ondées rouges surnaturelles dont les rebelles usaient.

Je refusais cette défaite. Je refusais de courber l'échine face à une horde de barbares sanguinaires. J'avais des capacités que personne ne pouvait égaler.

Et j'étais la seule.

L'unique descendante d'une magie en deux teintes : bleue par mon père, marchand négociant au service du Roi, rouge par ma génitrice. Amour intense et éphémère au cours d'une mission de mon père, dont il avait récolté une fillette à la magie fusionnée et bâtarde. Une hérésie, une honte à dissimuler. Mais aussi celle qui sauvera le royaume, j'en faisais la promesse.

Néanmoins, les indices récoltés jusqu'alors étaient maigres, presque infimes. La tribu ne laissait jamais aucun survivant. Je devais me fier à des odeurs glissant sur les ondes du vent, à des murmures timides et à des herbes couchées.

Et j'arrivais toujours trop tard.

Un craquement dans mon dos brisa le mutisme des lieux. Une peur viscérale m'inonda, violente et dévastatrice.

Je n'étais pas prête.

Mes pouvoirs jaillirent sans contrôle, vannes ouvertes. Des éclats violacés surgirent de chaque parcelle de ma peau, des filaments électriques crépitants de rouge et de bleu, éclatants de puissance. J'eus la sensation de me briser sous l'impact.

Acacia grogna, les babines retroussées. Ses yeux mordorés reflétaient ma terreur. J'étais comme aspirée dans une tornade que je ne maîtrisais pas.

Pas du tout.

Un hurlement se fraya un chemin jusqu'à moi et vint percuter mon âme comme une flèche sur sa cible. Un survivant.

Un enfant.

Le dé clic qu'il me fallait.

Je me laissai choir au sol, tremblante. Des fourmillements magiques grésillaient le long de mes bras et projetaient des éclairs instables dans l'air. Mes pouvoirs refluent peu à peu et mon corps les aspira pour mieux les contrôler.

Sans attendre, Acacia bondit au-dessus de mon corps replié sur lui-même, le velours de ses paumes frôlant la cime de mes cheveux.

Je peinais à reprendre ma respiration. Je m'appuyais au sol pour me redresser, chancelante, tandis qu'Acacia revenait en trotinant, une silhouette en mouvement dans sa gueule.

Un gamin, guenilles et courage chevillés au corps, se débattait entre les canines du lynx. Le félin le maintenait en l'air par le dos de ses haillons, comme elle l'aurait fait avec ses petits.

L'enfant, huit ans tout au plus, vociférait des paroles inintelligibles. La colère et la frustration fusaient de ses poings tambourinants et de ses sourcils froncés. Le visage aussi crasseux que le mien, sa peau arborait en supplément des traces de brûlures récentes, sillons à vif de chairs boursouflées et rougeâtres.

Acacia secoua le garçon dans un grognement agacé.

— Lâche-moi, sac à puces !

Le félin ouvrit sa gueule et l'enfant s'écrasa dans la poussière et les débris, son dos heurtant le sol dans un bruit mat. L'animal s'assit et posa sa large patte sur le torse de la silhouette gémissante, un air fier traversant ses prunelles dorées.

L'enfant dégageait une odeur de terre mouillée et de feu. Son visage juvénile, marqué de cicatrices, me sondait avec la profondeur d'ordinaire réservée aux adultes. Aux personnes matures et expérimentées, qui ont vu et vécu. Qui ont souffert.

Je tendis la main à l'inconnu pour l'aider à se relever.

— T'as des pouvoirs bizarres. Comme les méchants, marmonna-t-il, ses lèvres scellées dans une moue contrariée.

— Tu préfères être dévoré par mon lynx géant ?

Lueur de peur dans son regard clair.

Il attrapa ma main tendue et Acacia relâcha la pression à contrecœur.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, murmurai-je en m'agenouillant à sa hauteur.

Ce faisant, je tentais d'ignorer les grésillements électriques sur ma peau brûlante.

Derrière nous, le brasier diminuait progressivement. Les flammes se tarissaient peu à peu pour ne plus former qu'un tas de poussière grise et légère, emportée par la brise.

L'enfant croisa les bras sur ce qui lui servait encore de vêtement. Le tissu, déchiré, le protégeait à peine, mettant à nu des morceaux de peau abîmée et maculée d'une crasse épaisse.

Acacia grogna, les crocs en avant. Je passai ma main dans son duvet gris pour l'apaiser.

— Je suis de ton côté. Je cherche à vaincre les méchants.

Le gamin analysa l'information puis acquiesça, sans pour autant relâcher la pression de ses membres joints.

— Y ont tout cassé. Maman m'a caché. Elle a couru et y étaient pas contents... y ont mis dans le feu.

— Ils ont mis quoi dans le feu ?

— Maman.

Je lâchai un juron et mon cœur se morcela avant de s'écraser au sol, fracassé. Mes bras se tendirent naturellement vers l'enfant avant de retrouver leur place le long de mon corps.

Acacia se coucha à mes pieds, sa gueule écrasée dans la poussière. Elle ne quittait pas des yeux le nouvel arrivant, le poil hérissé et les pattes prêtes à bondir. Je m'assis près d'elle, mon dos calé contre le sien. J'avais besoin de réfléchir. J'écartais du bout de ma botte un reste humain dont les vers commençaient à se régaler. Ce village semblait avoir été le théâtre d'une brutalité plus violente encore que les précédents. Une cruauté qui me laissait sans voix, mes interrogations à la main.

Mon lynx poussa un grognement à mon intention. L'enfant avait rejoint le bûcher et grimpa sur le tas de bois encore fumant. Son corps frêle se détachait de la fumée opaque dans un jeu de clair-obscur.

Je me relevai prestement, prête à l'interpeller, mais Acacia m'imposa l'arrêt de son énorme patte aux griffes acérées. Je lui jetai un coup d'œil étonné, avant que l'intelligence de son regard ne me ramène à la réalité. Elle avait raison ; je devais laisser le gamin faire ses propres choix. Je n'étais qu'une inconnue.

Je regardais donc le petit brun grimacer, ses pieds nus sur les braises, tandis que mon visage se tordait en écho. Une silhouette calcinée, méconnaissable, pendait le long d'un haut piquet en bois. L'enfant lui prit ce qui devait être sa main et y noua, non sans difficulté, un morceau de tissu aux teintes bleutées.

J'étais pétrifiée. Subjuguée par la solennité de ce moment volé. Presque honteuse d'assister à un temps qui ne m'appartenait pas. Et folle, folle de colère devant une vie brisée si tôt.

— Suis prêt, annonça l'orphelin, un air déterminé sur des yeux perlés de tristesse. J'veux combattre avec vous.

Je marquai un temps d'arrêt. Trop jeune, trop fragile, trop... ce n'était pas une bonne idée.

— J'sais où y vont. Y pensaient que y avait plus personne alors y ont parlé.

Je regardais ce petit être en devenir. Fort de caractère et de détermination. Une flamme nouvelle brûlait dans son regard, colère et espoir mêlés. L'espoir d'un mieux, ailleurs, quelque part. Pour lui, mais aussi pour ceux qui étaient encore debout. Pour leur éviter le pire.

Acacia me donna un coup de museau dans le dos, me poussant vers l'enfant.

— Y vont au village de Drouck. Y ont dit que les Fleurs du Soleil y poussaient et que y seraient encore plus puissants.

À ces mots, ma magie s'enflamma. Elle coulait dans mes veines, explosive, dévastatrice. Comme un animal en cage, elle hurlait son besoin de sortir. Elle voulait détruire.

Ce combat serait mon dernier. Ma consécration et ma perte.

J'attrapai l'enfant et le hissai sur mon lynx avant de monter derrière lui.

— Avec toi, ma belle Acacia, on y sera avant eux.

Un dernier regard en arrière.

Ma force et ma détermination en avant.

Au commencement de la fin, naquit l'espoir d'un renouveau.

Agathe Débus

Une mystérieuse Messagère

— Tu devrais prendre un petit chien, papa. Il te tiendrait compagnie. C'est attachant un chien. C'est un bon compagnon.

Pierre faisait la sourde oreille au conseil répété de ses enfants. Leur inquiétude l'agaçait, le chagrinait même. « C'est quoi cette idée stupide ? Comme si un chien pouvait la remplacer. »

L'absence était si douloureuse après cinquante ans de vie commune. Le plus dur était le silence qui enveloppait la maison jadis bruisant de tant d'échanges.

Il se sentait perdu. Il réalisait à quel point il s'était toujours reposé sur elle. Elle avait su apprivoiser le garçon sauvage qu'il était avant de la rencontrer.

Fier et têtu, il voulait se reconstruire et prouver à son entourage qu'il était capable de se débrouiller tout seul.

Seulement, quand les visiteurs étaient partis, il errait de pièce en pièce essayant de comprendre la logique du rangement de Maryse. Les fonctionnements des appareils qui semblaient si simples quand elle était là et qui s'ingéniaient maintenant à le rendre fou.

Chaque coin et recoin de cette maison où ils avaient emménagé avant la naissance des enfants, chaque objet, chaque meuble lui rappelait ces instants de bonheur, de joie ou même d'éclats de voix suivis bien vite d'une tendre réconciliation. Après une bouderie rituelle minimale.

Il alluma la télé pour sortir de ses pensées.

Un jour, sans s'en rendre compte, il se mit à lui parler à voix haute :

— Tu aurais pu m'expliquer, me montrer où tu rangeais les choses, mais non. Tu as toujours voulu tout diriger !

Il savait bien qu'il était de mauvaise foi mais ça lui avait fait du bien de l'apostropher, comme il le faisait de son vivant.

Quelque temps après la disparition de sa femme, il se mit à s'adresser à elle non plus dans sa tête mais à haute voix :

— Comment marche ce sacré lave-vaisselle ? – À quelle température je lave les draps ? – Où tu as mis le thermomètre ? – Pourquoi il n'est pas dans la pharmacie ?

Cette habitude s'installa insensiblement. Il y prenait un plaisir inconscient car il lui semblait retrouver un peu de ce lien arraché qui lui faisait si mal.

Un matin où il avait longuement fulminé contre Maryse, une tourterelle entra par la porte-fenêtre de la cuisine. Elle se posa sur la table et le regarda fixement.

Il voulut la chasser puis se ravisa. Mal à l'aise, il lui tourna le dos et fit mine de s'affairer devant l'évier. Elle prit son envol, se posa sur le frigo et lui fit face.

— Bon, tu as faim, je suppose ?

Il émietta un peu de pain dans une soucoupe et la lui tendit. Elle ne bougea pas. La pensant farouche, il posa la soucoupe sur la table et s'éloigna un peu. Il crut percevoir dans son regard quelque chose de familier.

Soudain, elle s'envola et sortit de la cuisine. Il était un peu contrarié par ce départ, même si le petit oiseau avait dérangé son quotidien.

Le lendemain, alors qu'il s'en prenait à Maryse parce qu'il ne retrouvait pas les clés de la cave, la tourterelle, entrée par le vasistas, se dirigea vers le placard du couloir dont la porte était entrouverte. Pierre se précipita et ouvrit grand la porte. Elle se posa sur la première étagère et attendit. Étonné et curieux, il se mit à inspecter le fouillis et découvrit le trousseau de clés. Dès qu'il le prit, elle vola jusqu'à la cuisine, où elle

se posa à côté de la corbeille de fruits. Puis elle se mit à le fixer comme d'habitude. Essayait-elle de me dire quelque chose ?

Il restait immobile, comme un empoté. « Tiens, c'est une expression de Maryse, ça », pensa-t-il. Elle s'envola à nouveau.

Elle ne revint ni le lendemain, ni le jour suivant. Il se sentait bizarre, un peu triste, comme si une autre absence venait s'ajouter à la première.

Le troisième jour, il se mit à chercher leur album de mariage qu'il ne retrouvait évidemment pas. Alors, mi par jeu, mi par bravade, il interpella Maryse :

— Dis donc tu me montres où tu l'as mis ou tu appelles ta copine la tourterelle ?

Il entendit un bruit contre le carreau : c'était elle. Souriant malgré lui, il alla lui ouvrir. Elle vola jusqu'à la chambre et fit quelques battements d'ailes devant le tiroir du bas. Il l'ouvrit et tout au fond, il y avait l'album.

Rationnel, il savait que ce n'était qu'une coïncidence, mais il continuait à chercher sa présence. Au début, il s'adressait à Maryse pour faire venir la tourterelle. Mais peu à peu, il se prit à l'appeler directement. Puis il décida de lui donner un nom : Maryzou. Ces sonorités qu'il aimait prononcer lui rappelaient celles qui lui étaient si chères.

Renseigné sur ses goûts alimentaires, il lui offrait des baies et des grains qu'elle picorait avec entrain. Elle semblait même le remercier par un roucoulement dont il apprit au fil des jours à distinguer les nuances.

Les journées s'écoulaient, ponctuées par les visites de Maryzou. Elle restait un peu plus longtemps et s'absentait moins souvent. Le veuf et sa tourterelle semblaient s'approprier, s'adopter l'un l'autre. Maintenant, elle acceptait de venir se nicher contre lui ou sur son épaule.

Le soir, elle picorait sa friandise préférée, des grains de millet, pendant qu'il se préparait à manger.

Il lui aménagea une sorte d'abri qu'il s'ingéniait à rendre chaque jour plus confortable. Un peu comme quand il bricolait pour Maryse. Il se rappela de l'admiration qu'elle avait pour lui. D'autres souvenirs lui revinrent. Une larme coula sur sa joue. Le chagrin était là, à fleur de peau.

Sa voix lui manquait tant. Il donnerait cher pour l'entendre à nouveau. Même pour se faire enguirlander. « Il ne fallait pas trop la chercher ma Maryse. Même ses colères, je les aimais. »

Un matin, il appela ses enfants pour les inviter à déjeuner. Dès leur arrivée, ils remarquèrent la tourterelle.

— Oh papa, tu t'es enfin décidé à prendre un compagnon ? Bon, c'est moins pratique qu'un chien ou un chat, mais pourquoi pas ?

Son fils ajouta :

— Il y a moins d'interaction qu'avec eux.

— Je ne l'ai pas « prise », répondit-il sèchement comme piqué au vif. Elle est venue toute seule. Je vous présente Maryzou. Sa présence me fait beaucoup de bien, bien plus qu'un chien ou un chat. Bizarrement, nous arrivons à communiquer. Mais je ne crois pas que vous pourriez comprendre.

L'ambiance de ce déjeuner fut étrange : Pierre froissé par la remarque des enfants et ces derniers inquiets pour lui. La communication, habituellement fluide entre eux, fut maladroite, empruntée.

Pierre se mit à passer du temps dans les bibliothèques et sur internet pour se renseigner sur son oiseau, sa nourriture, son habitat. Il apprit qu'il s'agissait d'une tourterelle turque, à cause de son collier noir en forme de croissant.

Il découvrit que les tourterelles sont monogames et éprouvent une peine intense à la perte de leur partenaire auquel elles restent fidèles jusqu'à la mort.

Ce détail le troubla : « nous avons au moins un point commun, elle doit être veuve comme moi. »

Il se renseignait de plus en plus sur cette espèce qui, à travers cet être frêle, avait fait irruption dans sa vie. Il avait longtemps évité de se poser la question de son espérance de vie, ne s'avouant pas qu'il avait peur de sa disparition. Il fut soulagé d'apprendre qu'elle pouvait vivre jusqu'à trente ans.

Il se surprit à penser qu'il lui serait possible de se projeter dans l'avenir avec sa petite compagne.

Tous les mardis, jour anniversaire du départ de Maryse, il allait se recueillir sur sa tombe. Il ne savait pas trop prier mais il avait besoin de ces moments hors du temps où il lui racontait ses journées, ses peines et ses tracasseries. Il lui parlait de Maryzou également. Au début, il hésitait à le faire craignant qu'elle ne soit jalouse de cette présence. Mais, il ne lui avait jamais rien caché de son vivant, il n'allait pas commencer maintenant. En lui racontant l'étrangeté de l'irruption de la tourterelle dans sa vie, il sentait qu'une nouvelle complicité s'établissait entre eux.

Ce matin d'avril sentait le printemps et la renaissance de la nature. L'air était doux et embaumait les senteurs de gardénia et de lilas.

Voilà six mois que Maryse avait été emportée par une maladie foudroyante.

Pierre cueillit les pivoines que Maryse avait plantées et qu'elle aimait tant. Son bouquet à la main, la tourterelle perchée sur son épaule, il se dirigea d'un pas léger vers le cimetière du village.

Baya Boualem

Hier et demain

Les yeux clos, Mireille écoute la musique du jour qui s'efface ; en janvier, la nuit vient encore si vite ! Le crépitemment du feu et le ronronnement discret du félin composent une étrange et douce harmonie qui la berce. Ce soir, le cœur de l'hiver a déposé quelques flocons de neige sur le rebord du balcon, légers fantômes d'un temps passé, quand janvier rimait avec froidure. Cette bouffée d'air polaire ressuscite une sensation presque oubliée et l'a incitée à allumer une brève flambée dans sa vieille cheminée, juste pour le spectacle des flammes qui projettent des ombres dansantes alentour. Le pelage immaculé du chat, lové dans le panier d'osier, se pare de reflets roux qui ondulent au rythme de sa respiration régulière.

Lassée de sa lecture, elle a posé le magazine sur la table basse ; son esprit vagabonde à la recherche des bons moments de l'an passé. Depuis qu'elle est veuve, elle trouve du réconfort dans cet exercice, un peu d'énergie aussi pour continuer vaillamment la route et y discerner de nouveaux motifs de satisfaction. Les premiers jours de l'année y sont propices.

Des images de palmiers, de ciel bleu et de visages souriants s'imposent à elle ; elles sont accompagnées d'une bande-son pleine d'éclaboussures à la piscine, de karaokés et de rires en rafales. Son film intérieur s'est arrêté en juillet dernier, lors de la cousinade organisée par son neveu de la Rochelle. Un rendez-vous joyeux et émouvant tout à la fois, où se sont retrouvés une cinquantaine de proches, géographiquement très éloignés parfois ! De nombreux bungalows avaient été réservés dans un camping haut-de-gamme de la Côte Atlantique. Pour son plus grand bonheur, Mireille partageait le chalet avec ses petits-enfants, et bien sûr avec son chat, car le confort de l'hébergement choisi le permettait. Justice était ainsi faite au matou, il constituait sa plus proche famille, son compagnon et son confident au quotidien.

— Je peux lui donner à manger ? Où as-tu rangé le sac de croquettes ? Regarde comme il est trop mignon quand il dort !

La voix flûtée de Jeanne résonne dans les souvenirs de l'aïeule. L'adolescente, accro aux chats sous toutes leurs formes, des peluches de tailles variées aux vidéos attendrissantes, fut aux petits soins pour l'animal dont elle guettait le moindre soupir. Le charmant félin faisait partie de la famille depuis quinze ans, elle l'avait toujours connu auprès de ses grands-parents. Papy Antoine avait proposé le nom du matou ;

estimant que le chaton avait un petit air persan, avec ses yeux bleus et son poil crème, il avait entrepris de faire des recherches pour le nommer judicieusement. Un fou rire mémorable avait acté le baptême de la boule de poil : Mazda, dieu de la lumière chez les Perses. Jeanne adorait agrémenter ce prénom de fioritures chaque fois renouvelées ; l'animal, nullement gêné par ces étranges variations, se savait au centre de l'attention de la jeune fille et en ronronnait de plaisir.

Mireille soupire à cette évocation ; ces jours en famille font partie des réminiscences aux couleurs joyeuses, celles qu'elle conserve et revisite à travers ses albums photos. Sagement alignés dans la petite bibliothèque du salon, elle considère la collection des dix dernières années, un concentré de bons souvenirs où la tendresse le dispute à la nostalgie. Son regard glisse vers le couffin où repose le chat bien passif.

Après le décès d'Antoine, Mazda devint le premier interlocuteur de Mireille, au sens fort du terme. Jamais indifférent, il miaulait à chaque rencontre au détour d'une porte, et répondait à toutes les sollicitations de sa maîtresse. Frottement dans les jambes ou vocalises, cabrioles sur les meubles, tout était bon pour communiquer.

En juillet, elle partit en Irlande avec deux amies du club de lecture. Elles avaient choisi la destination avec soin, un périple organisé minutieusement par Joëlle, experte en la matière. Il était exclu de voyager avec quelque animal que ce soit ; avec un pincement au cœur, Mireille confia donc Mazda à son fils, faisant ainsi la joie de Jeanne. Libérée de toute inquiétude quant au confort de son précieux compagnon, elle quitta sereine le territoire.

La voyageuse s'envole en esprit vers ces belles vacances aux couleurs si vives, du vert émeraude des collines à l'améthyste des landes en fleurs. De sites historiques incontournables en pubs débordants d'animation, le périple fut enthousiasmant. Que de bons souvenirs engrangés ! Des réserves de sourires pour les moments où la tristesse s'invite sans prévenir et obscurcit le monde alentour.

Expérience faite, l'agrément du voyage se poursuit dans le plaisir du retour. Certains croient à tort que les chats ne sont pas expressifs dans leurs sentiments ; ils n'ont pas observé les retrouvailles de Mazda et de Mireille : un vrai festival de câlins et de ronronnements !

Impossible d'imaginer alors le drame qui arriva trois semaines plus tard. Les chats, comme les humains, peuvent mourir brutalement. Le vétérinaire accueillit sa peine avec une grande compassion, lui assurant qu'elle n'y pouvait rien, c'était un AVC soudain et imprévisible.

La rêveuse frissonne, les bûches sont presque entièrement consumées, un rougeoiement faiblard atteste que quelques braises subsistent. Elle se lève pour attraper sa nouvelle étoile en laine irlandaise, frôle au passage le panier du chat qui redresse les oreilles, s'étire puis s'assied les yeux rivés sur sa maîtresse.

Mars pointe le bout de son nez, les jours dérivent doucement vers plus de bleu, plus de lumière. Mireille a besoin de bouger, d'aller chercher au dehors un peu de réconfort, la chaleur qui n'est pas encore là. Elle a ouvert la valise posée sur son lit, juste pour la contrôler une dernière fois avant de la verrouiller, elle y a rangé soigneusement les vêtements des beaux jours, robes légères, t-shirts et chemisiers fleuris. Elle s'apprête à rejoindre en Espagne un couple d'amis qui possède un pied-à-terre au sud de Valence. Une invitation tombée à point nommé pour recharger ses batteries.

Comme toujours, le chat est proche et calme, attentif aux sollicitations, prêt à y répondre avec empressement mais jamais entreprenant. Il ressemble légèrement à Mazda, par son pelage très clair et ses yeux bleu ciel. Il ne fait pas beaucoup de bruit, ne grogne jamais ni ne mord, et évite toujours de se mettre dans ses jambes. Il est propre bien sûr et ne la dérange en aucune manière, à tel point qu'elle le regrette presque, elle l'aimerait plus actif, plus entreprenant, mais son activité est limitée.

Elle ne souhaitait pas remplacer son bien-aimé Mazda, c'est une idée de son fils, une drôle de surprise qu'il lui a faite à Noël. Elle n'a pas compris que Jeanne ait été partie prenante dans cette conspiration. La jeunesse aime l'innovation, en a-t-elle conclu.

Mireille a terminé ses bagages, elle n'a pas oublié ses lunettes de soleil, il paraît que là-bas le printemps est déjà bien ensoleillé. Le taxi qui l'emmène à l'aéroport sera là d'ici une demi-heure. Elle passe en revue les pièces de l'appartement, s'assure que tout est en ordre, qu'aucun appareil électrique n'est resté branché, qu'elle a bien arrosé ses plantes vertes et fermé les fenêtres.

Il lui reste une chose à faire avant de partir, une action tellement improbable qu'elle pense évoluer dans un roman de science-fiction. Elle s'approche du bureau sur lequel est posée la télécommande. Hier elle a consulté le mode d'emploi conservé dans la boîte du robot, cette boîte posée à Noël au pied du sapin, dans son emballage de papier brillant. Ce présent si surprenant et inattendu contenait le modèle le plus récent de chat robotisé, un idéal compagnon à quatre pattes selon la notice, une peluche d'empathie transitionnelle réagissant aux caresses, bref, le cadeau parfait pour les mamys. En quelques années le monde de la robotique avait inondé la vie quotidienne d'innovations, toutes plus incroyables les unes que les autres, venues du Japon pour la majorité.

Elle fait défiler le menu sur l'écran numérique, trouve la fonction recherchée et valide le mode « absence ». Le chat saute à bas du lit d'où il observait sa maîtresse, se dirige vers son panier, s'y love, et après un long miaulement plaintif ferme les yeux. La télécommande affiche « mode veille prolongée activée » et Mireille repose le boîtier.

Élisabeth Guélaën

Lapinou

Maman n'aime pas les chats qui font des crottes dans le jardin, elle crie quand elle voit une souris et rêve qu'une vache lui court après pour l'encorner. Elle aime seulement le rouge-gorge du jardin.

J'aime tellement les compagnons à quatre pattes ! Surtout la famille de Géants des Flandres qui vit dans la clapier de mamie. Je leur parle et pendant que les petits têtent, j'offre à la mère du trèfle, glissé par les trous du grillage.

Maman a ramené du marché un lapin beige aux doux yeux marron que papa a mis dans une cage. Je lui offre chaque jour un festin de feuilles de laitue. Qu'il est doux mon lapinou !

Aujourd'hui, maman pose sur la table le plat dominical. Au lieu du poulet tant attendu, voici une longue bête grillée sur un lit d'oignons et de carottes. J'ai la nausée. Je cours jusqu'à la cage vide du jardin, et crie :

— Vous avez tué mon ami !

Dans ma chambre, je sanglote longtemps, tandis que ma famille mange dans le plus grand silence.

— C'est délicieux, dit papa.

Joëlle Caujolle

Baya

Une nuit, elle m'a montré le ciel.

— Tu sais où se trouve la constellation du chien ? J'ignorais que ça existait.

— Moi, à part la Grande Ourse...

Elle m'a regardé d'un air affligé, mais quand même bienveillant.

— Les ours ne font pas partie de ma famille, tu devrais le savoir.

Trois jours sont passés.

Chaque nuit, grimpée sur le talus, elle scrutait le ciel jusqu'à l'effacement des étoiles. La quatrième nuit, elle m'a dit : je l'ai trouvée.

Moi, occupé à mille choses insignifiantes, j'avais oublié.

Je l'ai rejointe.

Je me suis couché auprès d'elle. Je l'ai serrée contre moi.

Je me suis endormi, son souffle chaud sur mon cou. À mon réveil, j'étais seul.

Depuis ce jour, dès la nuit tombée, les yeux plongés dans le firmament lumineux, les oreilles aux aguets, j'écoute.

Parfois, des passants s'arrêtent, lèvent la tête, s'étonnent : c'est curieux, j'entends un chien qui jappe. Je souris et je m'endors, bercé par une étoile chantante.

Jacques Koskas

La vieille mule de l'oncle Eugène.

Dans un village du Gard, les habitants trinquaient à la fête agricole.

Oncle Eugène le taulier, se servait de sa vieille mule pour ramener les souïards chez eux. Grâce à elle, de nombreux maris retrouvaient leur lit et évitaient bien des querelles. Clothilde, revêtue d'une cocarde à la crinière, serait cette année la reine de la fête.

Après le discours du maire et la bénédiction du curé, les villageois firent le tour de la bête pour la salutation symbolique. Il s'agissait de souffler dans un brin de paille planté dans son arrière-train. Tradition censée apporter prospérité au village. Quand ce fut au tour du maire, il se souvint de l'épidémie de grippe qui avait sévi l'année précédente et opta pour la prudence. Pas question de poser ses lèvres là où les autres avaient craché. Sortant discrètement la paille des fesses de Clothilde, le maire la retourna vite et souffla de l'autre côté. Aucun microbe ne l'atteindrait cette année.

Agnès Bourhis

Toujours droit devant !

— Miaou !

Je n'en peux plus. Cela fait des heures que je suis enfermé dans cette caisse en plastique.

— Miaouuuuu !

Ils font semblant de ne pas m'entendre ?

— Miaouuuuuuuuuuuuuuu !

Mon miaulement si suppliant oblige mes maîtres à s'arrêter sur la première aire d'autoroute qu'ils aperçoivent. J'ai bien cru qu'ils allaient faire le voyage d'une traite. J'espère qu'ils me laisseront me dé-gourdir les pattes. Mes coussinets sont tout engourdis.

— Accroche-lui bien son harnais. Je n'ai pas envie que Choco nous échappe pendant que la voiture est ouverte.

Ah ! Enfin on pense à moi. Ma maîtresse me donne de l'eau fraîche et de la pâtée dans ma gamelle de voyage. Ils peuvent être sympas quand ils veulent, ces deux-là.

Oh non, je sens qu'ils veulent encore me mettre ce corset qui m'enserme. Mon maître lutte en vain alors que je feinte dans cette boîte minuscule. A gauche ! A droite ! Et hop ! Je sors de ma caisse dans un espace

plus fin qu'un entrebâillement de porte. De l'air frais ! Je cours entre les véhicules garés. Les enfants rigolent en me voyant, d'autres essaient de m'attraper, mais j'esquive leurs mains inconnues.

J'entends que l'on m'appelle. Ce sont mes propriétaires qui courent entre les voitures, à ma recherche. Ce jeu me plaît bien. Je me couche sous l'une d'elles et vois la tête de ma maîtresse. Vite ! Je me glisse sous la suivante. J'adore ces parties de cache-cache. C'est bien plus marrant que ce trajet interminable. Mes maîtres seront contents après avoir joué avec moi.

Je me repose quelques instants sous une caravane, quand je sens un souffle chaud derrière moi. Je me retourne doucement. Prêt à attaquer, je gonfle mon pelage pour paraître plus menaçant. Une truffe s'est faufilée sous le pare-choc. Cette bête n'a pas l'air de vouloir s'amuser. En me sentant, elle grogne et montre les dents. Ni une ni deux, j'attaque ! Trois coups de griffes au museau et je file à toute allure. Le chien tout juste étourdi me poursuit. Je m'enfuis aussi rapidement que mes courtes pattes le permettent. Les gens hurlent, les voitures klaxonnent. Je sprinte droit devant, sans jamais regarder en arrière. Après une course poursuite infinie, je m'arrête à l'abri d'un bosquet.

J'observe autour de moi. Je me trouve dans un champ. Le bruit de l'autoroute est presque inaudible. Tout est vert ici. Un ruisseau coule à proximité. J'ai tellement soif. Je m'en approche et je bois tout mon saoul. Quel délice, cette fraîcheur qui descend dans ma gorge. Cette fuite m'a épuisé.

Je m'assieds sur un rocher au soleil, prêt à me faire une toilette. Je m'étire de tout mon long, mes griffes ripant sur la roche. Le calme règne dans ce lieu. J'étends mes petites pattes courbaturées. Le glouglou du ruisseau me berce, mes paupières sont lourdes à présent. Je vais faire un somme de quelques minutes avant de retourner à la voiture.

Brrr, quel froid il fait tout à coup. Ma sieste a été plus longue que prévu. Le soleil s'est couché. Il ne reste que quelques lueurs au-dessus de l'horizon. Après un long bâillement, je me dépêche de revenir sur mes pas. Mes maîtres doivent être impatients de me revoir. Je me suis bien défendu contre le chien enragé. De longues minutes de marche plus tard, je suis sur le parking. Il est quasiment désert. J'en fais le tour mais il n'y a aucune trace de la voiture. La panique commence à monter. Je miaule aussi fort que possible dans l'espoir que mes propriétaires m'entendent. Je suis seul au monde, sur ce grand parking désert. Je n'ai pas pouvoir m'en sortir sans ma douce maîtresse qui m'aime tant.

De la lumière ! Je me rue sur les portes qui s'ouvrent devant moi.

— Miaou !

Quelqu'un arrive d'un pas lourd. J'espère que c'est ma maîtresse. La personne apparaît derrière le comptoir. Je ne reconnais pas son odeur. Elle est plus grande et costaud que mon humaine.

— Jacques ! Dépêche-toi ! C'est Choco, le chat égaré, il est revenu !

La dame se jette sur moi. Mais que veut-elle ? Je ne vais pas me laisser kidnapper par une étrangère. Ôtez vos grandes mains de mon pelage si soyeux, Madame.

—Viens ! Je n'arrive pas à l'attraper. Ses maîtres m'ont pourtant dit qu'il n'était pas sauvage.

Je cours tout autour de la boutique. Les portes se rouvrent à mon passage. J'en profite pour me faufiler dehors. Je reprends ma course effrénée dans la nature. Mes pensées se mélangent. Mes maîtres ne m'ont pas abandonné. Ils ont dû rentrer à la maison et m'attendent là-bas. Il ne me reste plus qu'à faire de même. Je grimpe en haut d'une colline, tentant de savoir où je suis. Heureusement, la lune est pleine ce soir. Je peux voir comme en plein jour. J'observe les alentours. Alléluia ! Je reconnais la montagne tout au fond. Elle est visible depuis la fenêtre du salon. Je n'ai qu'à marcher droit devant une journée ou deux, maximum. Cette bouffée d'optimisme m'incite à me mettre en route sur le champ.

Je marche depuis des heures, maintenant. Mes coussinets sont en feu. Les premières lumières du jour se révèlent doucement. J'ai dû parcourir des dizaines de kilomètres dans la nuit. Des maisons se profilent au bout du chemin. Je vais peut-être trouver de quoi me nourrir. Mon ventre gargouille de plus en plus fort. Je

n'ai rien avalé depuis une éternité. Habituellement j'ai mes deux cuillers de pâtée au thon le soir. J'arrive à la hauteur d'une cour. Des poules caquettent gaiement. Elles picorent du grain tombé au sol. Je m'approche doucement et vois un chaton noir devant la porte de la maison. J'accours vers lui à la recherche de nourriture. Je le renifle. Il souffle mais ne me chasse pas. Je trouve la gamelle, elle est à l'intérieur d'une vieille bâtisse. Je rentre à pas feutrés. Le chaton me laisse faire. Je goûte à quelques une de ses croquettes. Elles ne sont pas terribles, mais on va s'en contenter. J'ai tellement faim que je finis par les avaler sans les mâcher. Je ne suis plus sur mes gardes quand j'entends une forte voix derrière moi, surgir d'une pièce sombre.

— Espèce de sale chat errant ! Sors de là tout de suite !

Je sens quelque chose me frôler. Une vieille dame portant un tablier de cuisine me chasse avec un immense balai en bois. Les poils rêches de cet instrument atterrissent sur mon dos et griffent mon pelage. Je repars en courant, perdant les croquettes encore dans ma gueule, les poils hérissés du dessus de ma tête à l'extrémité de ma queue. Ma fuite fait grand bruit dans la basse cour. Les poules essaient de s'envoler, me confondant avec un renard. Je détale à en perdre haleine, pendant ce qu'il me semble être des heures entières. Je mets le plus distance entre la fermière et moi. À aucun moment de ma cavalcade, je ne me retourne. Cette femme est aussi effrayante que la Faucheuse à nos trousses. J'espère qu'elle n'a pas dépassé le portail de sa cour.

Le jour commence à baisser. Une première journée sur la route se termine. Je me hisse au sommet d'un arbre, désirant la sécurité. J'observe l'horizon à la recherche de la maison. Je retrouve la montagne qui me sert de repère. Encore un peu de marche et je serai chez moi. En attendant, je m'installe sur une branche épaisse. La toilette de ce soir est méritée. Je sens le léger souffle dans mon pelage à présent lustré. Il ne me semble pas aussi brillant que d'ordinaire, mais les circonstances sont exceptionnelles. A mes côtés, une chouette hulule. Son chant me berce et je sombre doucement dans un sommeil profond, loin de la fermière qui m'a tant effrayé.

Je suis réveillé en fanfare par des cris. Quel est donc ce raffut ? Un chat mérite un repos de qualité. Je me penche et entrevois une vingtaine d'enfants à travers le feuillage.

— Maîtresse ! Il y a un chat dans l'arbre.

Maîtresse ? Je serai donc arrivé chez moi par un quelconque miracle ? Une femme s'approche de moi. Elle me parle doucement, mais je ne la reconnais pas. Ce n'est absolument pas ma maîtresse ! Pourquoi les enfants l'appellent donc ainsi ? Méfiant, je souffle à son approche. Je ne souhaite pas être poursuivi à coup de balai une seconde fois. Me voyant réticent, elle part. Cependant, elle revient quelques minutes plus tard avec un bol rempli de lait. Elle me prend par les sentiments. Je l'entends parler de moi avec une autre dame.

— Tu ne trouves pas qu'il ressemble au chat de l'annonce ? C'est peut-être lui.

— Tu connais le règlement. On ne peut pas le garder dans l'enceinte de l'école.

Je profite de leur inattention pour descendre de mon perchoir et m'éclipser. Ce bol de lait m'a requinqué. Je me remets à courir droit devant. Mais me voilà en plein milieu de la route. Je slalome entre les voitures qui roulent. Certaines pilent juste devant moi, d'autres m'évitent de justesse. Mon compteur de vies s'amenuise. Un coin de verdure apparaît sur ma droite. Vite, je m'élance dedans. L'herbe fraîche me fouette le museau. Des lapins sautent à mes côtés. J'ai dû les déranger dans leur repas. Quelle joie de courir dans la nature. Je commence à reconnaître les environs. La végétation m'est familière. Sûr de moi, je suis ma piste. Au bout de plusieurs minutes, une rivière me barre la route. J'essaie de sauter de rocher en rocher, mais je finis coincé. Malgré le faible courant, la nage n'est pas ce que je préfère. Je n'ai plus le choix. Je saute à l'eau. J'ai la tête sous la surface. Le tumulte du cours d'eau me fait remonter à l'air libre. Je respire difficilement. J'arrive néanmoins à m'échouer sur la rive opposée. Je ne comprends vraiment pas ces humains qui aiment se baigner. Mon poil est tout mouillé. Je m'ébroue et me trouve bien décoiffé. Tant pis pour le style, la maison est proche. Il faut se remettre en route au plus vite.

Une journée de plus s'achève. L'air se rafraîchit. La luminosité baisse. Les maisons allument leurs lumières. Je suis épuisé. Soudain, je la vois, ma demeure, au détour d'une allée. Je cours les derniers mètres qui m'en séparent. Je vois ma maîtresse sur le canapé, par la baie vitrée du salon. Je miaule le plus fort possible et gratte à la porte de la cuisine, à l'emplacement de ma chatière qui est fermée. Mes coussinets sont en sang et mes griffes presque toutes cassées. Elle ouvre et crie. Je tombe de fatigue sur le seuil, au bord de l'évanouissement.

— Chéri ! Mon Dieu ! Choco est rentré !

— Miaou...

— Viens mon Choco, tu es si maigre.

Ma maîtresse me prend dans ses bras et m'enroule dans un plaid. Sa chaleur me réconforte. Elle m'a tellement manqué. Et son parfum sent si bon, un mélange de savon et de fleurs fraîches. J'ai bien triste allure à côté. Mon poil est tout terne et j'ai la peau sur les os. Elle me porte dans la cuisine illuminée. Je suis presque aveuglé après ces quelques jours en pleine nature, loin de la technologie. De l'eau fraîche et de la nourriture débordent de mes gamelles. Étrange, elles ont changé de couleurs depuis la dernière fois. Mais ce n'est qu'un détail, je suis enfin chez moi. Je me rue dessus, tel un mort de faim. Cependant, quelque chose me retient tout à coup dans mon élan. Je l'aperçois du coin de l'œil. Je tourne la tête pour lui faire face, mais que vois-je dans le salon ? Un chaton qui dort profondément dans mon fauteuil. Mes humains n'ont pas perdu de temps pour me remplacer.

Marion Martin

Jérôme et Cie

Jérôme vit à la campagne avec Max, un jeune labrador et Fernand un poisson rouge dépressif appartenant à un de ses voisins. Après la mort du propriétaire de ce carassin doré, personne dans la famille du défunt ne souhaitait adopter le petit poisson. Jérôme accepta de l'accueillir dans sa demeure et fit même l'acquisition d'un grand aquarium pour permettre à l'animal de vivre son deuil dans un espace plus agréable que ce qu'il avait connu jusque-là.

Quelques années plus tard, Jérôme commença à se sentir un peu seul, malgré la présence de Max et Fernand et décida de consulter un site qu'on lui avait recommandé. Les photos défilèrent devant ses yeux et bientôt, il fut séduit par le profil d'une certaine Alba. Trois semaines plus tard, Alba commençait à vivre avec lui. Au début, les relations entre elle et Max furent un peu tendues. Chaque fois qu'il croisait Alba, il grondait un long moment. Le chien était jaloux et particulièrement la nuit quand il devait regagner sa niche, loin de la chambre où son maître dormait désormais avec Alba. Quant à elle, elle restait discrète, mais regardait souvent le chien comme un intrus qu'elle aimerait voir disparaître de leur vie. En revanche, Fernand l'attirait et elle passait parfois de longues minutes à l'observer en silence.

Le matin, Alba se levait toujours la première, elle s'étirait sur le lit de Jérôme, puis descendant les marches qui, du jardin, conduisaient dans les bois, elle faisait, été comme hiver, une petite balade avant de revenir dans la maison où elle se joignait au tandem Max/ Jérôme pour manger. Une fois son repas terminé, elle s'installait dans un fauteuil et les regardait tous les deux partir pour une longue promenade. Alba ne les accompagnait jamais, souhaitant peut-être permettre au chien de retrouver la complicité qu'il avait avec son maître, avant son arrivée dans leur vie. Les beaux jours revenus, elle s'installait au jardin où, étendue sur un transat, elle contemplait la nature, avant de s'abandonner à une sieste au soleil.

Un soir, un terrible orage éclata. Max avait toujours eu en horreur le bruit du tonnerre. À chaque grondement, il avait l'habitude de se terrer en-dessous de la table de la salle à manger attendant d'une part que l'orage cesse, mais aussi la friandise que Jérôme lui donnait pour apaiser sa frayeur.

Alba paraissait aussi avoir peur de l'orage et finit par se réfugier sous la table en attendant la fin du terrible vacarme. Lovée contre le pelage du grand chien, elle retrouva son calme et s'endormit à ses côtés. Au début, Jérôme riait et se moquait de leur crainte réciproque, mais bientôt sentit l'émotion le gagner en les voyant complices pour la première fois.

Après l'épisode du tonnerre, Max et Alba se rapprochèrent considérablement. Ils avaient appris à s'apprivoiser. Le chien cessa de gronder quand il apercevait sa rivale et Alba ne montra plus jamais le rejet qu'elle affichait vis-à-vis du chien comme au début de sa vie auprès de Jérôme.

Désormais, les deux ennemis d'autrefois se retrouvaient parfois au jardin, l'un poursuivant l'autre. Quand Jérôme lançait un ballon à son chien, Alba observait la scène de loin et marquait son intérêt pour leurs jeux même sans y participer. Le soir venu, on retrouvait souvent Alba et Max, côte à côte dans le même fauteuil, leurs regards tournés vers le téléviseur. Jérôme en était presque jaloux.

Les mois passèrent. Jérôme était heureux aux côtés d'Alba et de Max. Il n'attendait rien d'autre de l'existence. Une joie tranquille auprès de ceux qu'il aimait et le sentiment d'avoir offert une vie agréable à Fernand, suffisaient à son bonheur. Un seul regret pourtant l'habitait. Il adorait se rendre à la mer du Nord pour se promener le long du littoral et revivre des émotions qu'il avait connues autrefois. Enfant, il partait très souvent avec ses parents pour un séjour à la côte. Châteaux de sable, ramassage de coquillages, baignades et jeux de plage agrémentaient tous ses séjours. Une fois adulte, il poursuivit la tradition de se retrouver chaque année à la mer. Certains de ses amis n'hésitèrent pas à lui dire que l'acquisition de son chien Max n'était peut-être qu'un prétexte pour se promener le long de l'eau.

Or, depuis l'arrivée d'Alba dans sa vie, les choses avaient changé. Particulièrement casanière, Alba ne souhaitait pas quitter la maison de Jérôme où elle avait ses habitudes bien ancrées. Une seule fois, Jérôme avait essayé de l'emmener avec eux et ce fut un fiasco total. Impossible d'espérer se promener le long de la mer avec elle. Elle avait l'eau en horreur et préféra rester durant tout le séjour dans l'appartement qu'il avait loué le long de la digue.

Jérôme ne put se résoudre à ne plus jamais fréquenter cette mer qu'il chérissait tant et l'année suivante, il prit l'initiative d'offrir à Alba un séjour dans un très bel hôtel où elle pourrait s'adonner à diverses activités, pendant qu'il serait seul à la mer avec Max. Mais cette solution-là ne sembla pas non plus plaire à Alba. De retour à la maison, elle bouda pendant plusieurs heures, faisant bien comprendre à Jérôme qu'elle n'avait pas du tout apprécié son séjour dans cet hôtel dont on vantait pourtant la nourriture ainsi que les loisirs variés.

Il vécut alors un vrai dilemme. Comment concilier son désir de partir à la mer, au moins une fois par an et le bonheur de vivre auprès d'elle. Finalement, il en parla à des amis qui lui conseillèrent de laisser Alba seule à la maison, comme elle le désirait et lui promirent de lui rendre visite en son absence. À son retour, Jérôme offrit chaque fois un petit cadeau à Alba pour se faire pardonner son abandon.

Les années passèrent. Tous se mirent à vieillir, ~~mais~~ néanmoins la joie régnait toujours dans leur demeure.

Jérôme perdit une bonne partie de ses cheveux, sa vue se dégrada, jour après jour, et un de ses genoux le fit de plus en plus souffrir. Max, commença à avoir de l'arthrose. Certains soirs, il avait beaucoup de difficultés à se lever pour rejoindre la niche où il passait la nuit. Quant à Fernand, il vit ses écailles perdre progressivement leur couleur. Seule Alba semblait ne pas trop afficher les affres du temps. Pourtant, un matin, Jérôme remarqua qu'elle ne sortait pas de son lit avec le même élan que les autres jours. Une fois debout, elle tituba un moment et il dut la prendre dans ses bras, tant il craignait qu'elle chancelle sous ses yeux. Discrète, Alba avait toujours manifesté son indépendance vis-à-vis de Jérôme. Elle s'éloigna en silence pour vaquer à ses occupations habituelles. Il ne chercha pas tout de suite à comprendre ce qui se passait. Au moment du repas, elle ne mangea pas comme les autres jours et alla se reposer dans le fauteuil

où elle avait l'habitude de regarder la télévision. Jérôme la laissa seule et monta prendre sa douche. Une fois de retour au salon, il ne trouva pas Alba. Il l'appela à travers toute la maison, mais sans succès.

Inquiet, il sortit de la maison, espérant l'apercevoir dehors. Il cria plusieurs fois son nom, mais n'obtint aucune réponse. De retour à l'intérieur Jérôme était fou d'inquiétude. Il essaya de se rassurer. Contrairement à ses habitudes, elle s'était peut-être éloignée de la maison pour une raison qu'il ignorait encore.

Il se rappela qu'il avait aperçu Alba, quelques semaines plus tôt, au jardin avec une voisine. Ce n'était pas la première fois qu'elles passaient du temps à deux. Il les avait même vues partager des repas ensemble, mais cette fois-là, leur relation lui avait paru tendue. Il avait entendu des cris, mais n'était pas intervenu, pensant qu'elles devaient régler leurs différends entre elles. Il s'était installé dans son bureau jusqu'à ce que la voisine s'éloigne de leur jardin.

Aujourd'hui, il se demandait si cette querelle avait un rapport avec la disparition d'Alba.

La journée se termina sans le retour de celle qui partageait sa vie depuis de si nombreuses années. Le soir, avant d'aller se coucher, Jérôme songea à tous les moments passés en sa compagnie, puis il repensa à son malaise auquel il avait assisté le matin-même.

Il eut du mal à se souvenir de l'âge exact d'Alba. Il consulta les précieux carnets dans lesquels il écrivait, jour après jour, les moindres détails de son existence. Il retrouva le carnet qu'il écrivit l'année de l'arrivée d'Alba dans sa vie. Peu de temps après sa naissance, elle avait été confiée à un refuge pour animaux abandonnés. Jérôme se souvenait bien de sa réaction quand il avait découvert sur le site du refuge le charmant minois de la jeune Alba. Plus de quinze ans s'étaient écoulés et aujourd'hui, la petite chatte siamoise était sans doute en fin de vie. Jérôme connaissait l'idée répandue dans certains mythes et récits selon laquelle un chat sentant sa mort approcher allait pudiquement se cacher pour mourir seul et ainsi ne pas imposer cette épreuve aux humains.

Poétique ou tragique, l'idée était émouvante, mais il préférait l'explication naturelle. Au seuil de la mort, se sentant faible et vulnérable, un chat cherche un endroit calme, isolé et sombre pour vivre ses derniers instants.

Après une longue existence, passée dans une maison au milieu des bois, Alba venait de quitter définitivement la demeure de Jérôme, Max et Fernand.

Michèle Peyrat

Postérité

La compagnie des zoos est une société dont l'objectif initial, comme son nom l'indique, était de fournir les zoos et autres parcs animaliers. La compagnie a été fondée au plus fort de l'époque coloniale. À ses débuts, son activité se limitait à fournir à ses clients quelques animaux exotiques, qu'on trouvait notamment en grand nombre dans nos lointaines colonies. La spécialité était les animaux d'Afrique : lions, zèbres, éléphants et girafes principalement. La compagnie était une société d'État, dépendant du ministère des colonies. Progressivement, au fur et à mesure de l'évolution des relations entre l'État et ses anciennes « protégées », la compagnie changea de ministère de tutelle, passant à la coopération puis aux affaires étrangères, jusqu'à sortir peu à peu du giron de l'État et être finalement totalement privatisée. Bien que portant toujours le même nom, ses domaines d'activité devinrent nettement plus variés et sa clientèle beaucoup plus vaste.

La compagnie avait acquis un savoir-faire certain dans la mise au point de cages permettant le transport de plusieurs animaux différents en un minimum d'espace. Après de nombreuses tentatives au cours desquelles, de malheureux singes avaient péri noyés, à la suite d'un problème de fuite du bassin des hippopo-

tames et où des lions avaient dévoré quelques gnous après que des parois se soient descellées, la « Cage Multi-Usages », dite CMU, était née et la compagnie avait pu la commercialiser avec bonheur dans le monde entier.

Dans un but de diversification, la compagnie avait également créé le département des animaux domestiques dénommé ADO. Ce département avait pour mission principale de produire les animaux domestiques de demain, soit par des techniques marketing, en lançant sur le marché un animal existant mais mal connu, à grand renfort d'utilisation de l'animal en question dans les publicités et feuillets télévisés du moment, soit par des techniques scientifiques, en fabriquant par croisements de nouveaux animaux.

A ses débuts, le département connut un grand succès avec le « black-fighter », qu'un technicien aux ADO découvrit par hasard dans un livre d'histoire. Le « black-fighter » était un chien combattant, au pelage sombre, utilisé jadis par les Anglais pendant les guerres napoléoniennes, et qui avait pour spécialité de sauter à l'entrejambe de l'ennemi, sans jamais lâcher. Il arrivait à point nommé à une époque où des masculinistes en mal de virilité commençaient à faire entendre leurs voix.

Les rappeurs « Beat'm all » ne s'affichaient jamais sans leur couple de fighters, « Maggie » et « Adolf ». L'ancienne star du porno Triplette, reconvertie en animatrice de télé-réalité à l'heure du primetime, faisait choisir en direct, à sa black-fighteuse Cuny, la carte postale gagnante, qui permettait à son heureux auteur de venir, gratuitement, visiter le musée de l'Érotisme à Paris.

Le fighter était partout, des lofts parisiens aux HLM de banlieue. Le prix de ces chiens avait atteint des montants exorbitants. Les investisseurs en herbe y voyaient un moyen facile et peu coûteux, de gagner vite, beaucoup d'argent. Faire du fighter était moins dangereux que la cocaïne, plus rentable que la pierre et plus sûr que la bourse. Les nouveaux golden boys n'étaient plus mafieux ou banquiers, ils étaient éleveurs. Dans certains sous-sols de banlieue, les caves étaient emplies de chiennes en cage, qu'on faisait engrosser sans interruption pour qu'elles produisent, à la chaîne, des bébés fighters sevrés trop tôt afin de satisfaire une demande toujours plus grande.

Il aura fallu quelques nourrissons sauvagement dévorés et quelques vieillards laissés pour morts pour que finalement le fighter soit déclaré « ennemi public n° 1 », par un ministère de l'intérieur, en recherche de causes consensuelles et faciles à résoudre. Soudain, il devint illégal d'en posséder un, si on n'avait pas obtenu un permis de port d'armes, soumis à une réglementation très stricte et assorti d'une formation coûteuse et ardue. De surcroît, faire se reproduire les fighters, même dans un élevage légal, était passible de peines d'emprisonnement fortement dissuasives.

L'abandon du fighter fut un coup dur aux ADO, qui durent trouver d'urgence des projets de substitution.

La chevrette d'appartement fut exhumée des tiroirs poussiéreux où elle croupissait depuis quelques années, sans rencontrer un succès foudroyant. Il faut dire qu'outre la malencontreuse tendance à brouter tout ce qu'elle trouvait à portée de barbiche, l'animal avait aussi la désagréable habitude de lâcher, environ toutes les heures, et à peu près n'importe où, des excréments en forme de billes, certes peu odorants mais excessivement glissants. Le service juridique de la compagnie dut faire face à un afflux de demandes d'indemnisation à la suite de fractures consécutives aux chutes engendrées par ces petites crottes.

On lança, à peu près en même temps, la mode du varan nain, qui rencontra un succès d'estime auprès d'une population de jeunes originaux tatoués et percés. Le marché souffrit rapidement de saturation, un jeune tatoué s'offrant rarement plus de deux varans et n'hésitant pas longtemps entre un neuvième anneau dans l'oreille et un reptile qu'il fallait nourrir exclusivement d'insectes vivants.

Après ces tentatives peu concluantes, le cours de bourse de la compagnie ne faisait que chuter et les couloirs bruissaient de rumeurs au sujet d'un plan de redressement.

On lança le projet de la dernière chance pour produire un nouvel animal tendance, et la compagnie consacra le reste du budget de recherche à l'élaboration d'un mouton à cinq pattes. On confia les travaux à

William, un vétérinaire prometteur, adepte de manipulations génétiques en tout genre. Il s'attela à la tâche avec enthousiasme. Enfin un projet original et novateur, susceptible de remporter l'adhésion du public et de faire entrer mon nom à la postérité, se dit-il. Son premier spécimen viable n'était pas vraiment commercialisable. La cinquième patte, dont il n'avait pas tout à fait réussi à caler avec certitude l'emplacement, se dressait, pour neuf naissances sur dix, presque à l'horizontale sur le front de l'animal, comme une gigantesque corne. La protubérance gênait considérablement l'animal pour baisser la tête ce qui le rendait dans l'incapacité de brouter. Après quelques ajustements, le biologiste réussit à positionner, à coup sûr, la cinquième patte au milieu du ventre, ainsi qu'il l'avait envisagé dès le début. Malheureusement, cet appendice s'avérait systématiquement un peu trop long. Les déplacements de l'animal s'en trouvaient extrêmement contrariés. Le budget consacré aux expérimentations était épuisé, William l'était également. Il commençait à se demander si le quintupède de compagnie était la solution. Comble de malchance, à cette même époque, le transport international d'animaux était en nette perte de vitesse, les cages multi-usages ne se vendaient presque plus. Le dépôt de bilan pour la compagnie était proche.

William, désespéré, s'était fait porter pâle et ruminait ses échecs, en buvant son café dans son salon lorsqu'il fut interrompu par son voisin Anders, un jeune étudiant en programme Erasmus. Ce dernier s'apprêtait à repartir dans son Danemark natal, mais avait perdu Akita, son animal familier. Il expliqua qu'il y tenait particulièrement, tant le compagnon lui apportait. Il était aussi dévoué qu'un chien, aussi racé qu'un chat, aussi intelligent qu'un rat. Pour Anders, Akita était une âme sœur, un confident et son meilleur ami. Il confia l'avoir obtenu par croisement entre un hamster et une belette et craignait que, perdu seul en France, il ne puisse survivre. William aida le voisin à chercher l'animal une partie de la journée mais ils ne le trouvèrent pas. Le jeune danois, au désespoir, dû, pour ne pas manquer son avion, se résoudre à repartir seul à Elsenør.

En fin de journée, William, ruminant toujours sur son incapacité à produire un mouton à cinq pattes aperçut sur son balcon un petit animal. Intrigué, il ouvrit la fenêtre, le fit entrer à la cuisine et lui servit une gamelle de lait. Il constata avec stupeur que l'animal était de la taille d'un chat, extrêmement doux au toucher et qu'il semblait particulièrement peu farouche. A l'évidence, il s'agissait de Akita, l'animal de compagnie qu'ils avaient cherché avec son ex-voisin. William ne fut pas long à réaliser qu'Akita était exactement ce dont la compagnie avait besoin pour ne pas sombrer et pour redorer son blason. S'il s'y prenait bien, peut-être serait-ce même le moyen de se faire connaître.

Le lendemain, William retourna à la compagnie, avec l'animal familier venu du Danemark. Il décida, pour rappeler qu'il provenait d'un croisement entre un hamster et une belette, de contracter ces deux noms et de le rebaptiser Hamlette.

Hamlette connut rapidement un succès fulgurant dans le monde entier, la compagnie fut sauvée de la faillite et le nom de William Scheik-Spier fut à jamais associé à Hamlette.

Véronique Narat

Louvelane

Kael allongea ses foulées pour rester à hauteur de Luna. Non que sa femme soit plus alerte ou plus pressée, mais elle tenait à bout de bras la laisse qui la reliait à Louvelane, leur alpaga femelle. A eux trois, ils prenaient presque toute la largeur du trottoir.

Une expo-tech urbaine venait de s'installer pour quelques mois sur le boulev'Art et, sur cette portion du pavé, un artiste s'amusait à désolidariser les passants de leur ombre, en s'inspirant d'un très vieux conte oublié racontant les aventures d'un certain Peter Pan.

A quelques pas devant le couple, Orion, leur fils de trois ans, courait ainsi son double facétieux, caracolant d'un côté à l'autre de l'accotement, sans prêter garde à la circulation.

Un jeune alpaga tout excité gambadait autour de lui, sous l'œil de Louvelane, nostalgique des jeux partagés avec son petit. Regrettant un peu sa récente émancipation, elle tirait alors par à-coups sur sa laisse.

Le 6Tem, sixième génération du logiciel qui gère la circulation dans la mégapole grâce au Transport Electromagnétique, avait repéré le manège de l'enfant et de son compagnon. Par sécurité, il avait dévié le trafic en suivant leur avancée et en bloquant momentanément, sur quelques centaines de mètres, l'accès à la voie contiguë au trottoir.

Arrivés aux abords de l'une des rives piétonnes, Orion s'arrêta, récupérant son ombre. Le détecteur de présence du 6Tem intégra leur demande de traversée dans le plan de circulation qui fut aussitôt mis à jour en tenant compte du niveau de priorité des usagers. Un passage se matérialisa au sol, et les véhicules finirent par s'arrêter en ligne devant eux.

Derrière les vitres, la plupart des personnes ne prêtaient aucune attention aux aléas de la circulation. Certains dormaient, d'autres lisaient, d'autres encore étaient en visio-conférence. Mais ceux qui levèrent la tête à ce moment-là les enviaient. Kael avait une place privilégiée dans l'administration et il avait bénéficié de conditions avantageuses concernant l'acquisition de Louvelane.

La petite famille franchit ensuite un portail dont les deux battants étaient ouverts et se retrouva dans l'arborium, le lieu de prédilection des citadins pour leur promenade dominicale.

Ils empruntèrent l'allée centrale et se retrouvèrent immergés dans *la natur*. Un esprit pointilleux aurait dit dans *une natur*, car cet acronyme signifiait 'Nouvelle Aire Territoriale à Urbanisme Ralenti', mais il était tentant de croire en cette notion surannée. Les ingénieurs s'étaient surpassés en plantant quatre espèces d'arbres différentes ! Quelques voix dissidentes regrettaient que l'on n'ait pas choisi de graines sauvages, mais ces dernières étaient hors de prix et ne protégeaient pas des déformations. Pour éviter que tous les troncs et toutes les branches n'apparaissent alignés à l'œil, il suffisait de se décaler un peu de l'axe de plantation.

Un espace de jeu avait été implanté au bout de l'allée. Orion scruta les manèges, espérant y découvrir un autre enfant. Il eut de la chance. Un garçon de son âge cherchait un partenaire pour un tour de swing'bal. Il arrivait que les manèges soient déserts plusieurs jours de suite.

Pendant qu'Orion se précipitait vers l'attraction, toujours accompagné du jeune alpaga, Kael et Luna s'assirent sur un banc, après avoir réglé le dossier et l'assise pour plus de confort. Louvelane, stoïque, regardait son petit chahuter avec les deux enfants. La jeune femme sourit, tout à son bonheur, ignorant le regard jaloux des passants. Surtout des couples. Ils allaient devenir une famille nombreuse. Comme Louvelane attendait un bébé femelle, il fallait s'attendre à susciter de nombreuses convoitises. Bien sûr, les mâles, eux, n'intéressaient personne.

Le compagnon de jeux d'Orion fut bientôt rappelé par ses parents. L'enfant et le jeune alpaga revinrent vers le banc. Alors que Luna se levait pour reprendre leur promenade, un individu surgit derrière eux et la poussa par terre pour lui faire lâcher la bride. Il brandit un couteau, enjoignant à Kael de ne pas intervenir, puis tira brutalement sur la laisse. Ce geste inhabituel provoqua un cri d'alarme chez l'animale qui lui cracha à la figure. L'homme s'énerva, voulut la frapper mais Louvelane se retourna et se mit à ruer. L'homme fut atteint de plusieurs coups de sabots. Il renonça et s'enfuit prestement.

Luna était restée à terre, mais Kael se précipita d'abord vers la femelle alpaga pour la calmer. Quand sa femme se releva, elle saignait de la figure. Kael lui tendit un mouchoir propre sans plus s'émouvoir. Orion se jeta dans les bras de sa mère et demanda « Elle n'a rien, dit, maman ? »

— J'espère que la ruade et le stress n'ont pas provoqué un décollement du placenta, s'inquiéta Kael. Je préfère m'en assurer.

Il mit la main à l'oreille et actionna le vibraphone qui y était implanté. Il composa ensuite le numéro d'urgence qui lui avait été attribué pour la durée de la gestation. Un opérateur décrocha à la première sonnerie. Il identifia aussitôt Louvelane grâce à sa puce connectée et consulta sa fiche médicale.

— Matricule LOU12874 : Deuxième gestation, trois mois du terme, vous confirmez, monsieur ?

— Oui, répondit Kael. Elle vient d'être attaquée.

— Son rythme cardiaque est élevé, je vais lui injecter un calmant à partir de son implant dorsal.

— Ce n'est pas risqué à ce stade de développement du fœtus ?

— D'après ses constantes, le produit ne sera dosé qu'à 23 %, vous n'avez rien à craindre, monsieur. Je vais tout de même vous envoyer une équipe pour un examen plus approfondi. Il y a un emplacement réservé au secours, juste à la sortie n°3 de l'arborium, il sera vacant dans deux minutes et douze secondes. Notre véhicule arrivera, lui, dans quatre minutes et cinquante-deux secondes.

Après avoir remercié l'opérateur, toute la famille se dirigea ensemble vers la sortie concernée en allongeant le pas.

Sur les traits de Luna, l'inquiétude avait remplacé le sourire des instants précédents. S'il arrivait malheur au petit qu'attendait Louvelane, Iris, leur fille, ne s'en remettrait pas. Comme ils débouchaient de nouveau sur la rue, ils virent l'alp'ine¹ s'approcher en effectuant une suite de décrochages programmés comme dans un jeu de taquin géant². Le véhicule se gara quatre minutes et cinquante-cinq secondes après le déclenchement de l'opération. Ce retard était déjà en cours d'analyse par le backoffice de 6Tem.

Un infirmier ouvrit la porte de l'ambulance.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en déclenchant la descente du hayon.

— Notre alpaga a subi une agression, répondit Luna. Un homme a essayé de nous la voler.

— C'est de plus en plus courant, madame, il faut éviter de pavaner en ville surtout lorsqu'on en a déjà un ! dit-il d'un air de reproche en montrant Orion et son jeune animal de compagnie.

L'infirmier fit monter Louvelane. Kael aurait bien voulu lui rabattre son caquet, mais il devait faire bonne figure et accepter ses remarques désobligeantes. Toute la famille accompagna l'animale dans le camion. Une femme urgentiste, qui préparait ses appareils de contrôle, les accueillit avec un sourire pour contrebalancer les manières bourruées de son partenaire. La fiche d'identité de Louvelane était affichée sur un écran avec l'ensemble de ses données médicales. La femme plaça l'animale dans une sangle et enclencha la sonde.

Tous attendaient ses commentaires.

— Voilà son fœtus. Il est encore peu développé, mais je suppose que je ne vous apprends rien.

Chez les alpagas, la durée de la gestation est de onze mois. Pendant les sept ou huit premiers mois, le petit se développe sans grossir. Il se rattrape lors des trois mois restants pour peser à la naissance près de sept kilogrammes, et arborer une toison qui en fait le doudou des enfants chanceux.

L'infirmière reprit :

— On distingue tout de même déjà bien ses membres inférieurs et supérieurs. Les zones denses que vous voyez là montrent des tissus homogènes, et un développement uniforme. Le flux sanguin est régulier, aucune malformation ou accident vasculaire ne sont apparents. Le fœtus ne semble pas avoir souffert de l'agression. Je vais en profiter pour mettre à jour ses mesures biométriques.

Luna et Kael poussèrent ensemble un soulagement de satisfaction. Puis l'infirmière déplaça la sonde.

— Et voici le vôtre, reprit-elle en désignant un embryon humain de six mois déjà bien formé. Vous attendez une fille, je vois, comment allez-vous l'appeler ?

¹Véhicule configuré pour l'auscultation des alpagas.

²Ce puzzle est composé de petits carreaux numérotés qui glissent dans un cadre comportant une seule case libre. Le jeu consiste à remettre dans l'ordre les carreaux par une suite de déplacements individuels.

— Iris, dit Luna, les yeux rivés sur l'écran et une main caressant son ventre vide.

Depuis qu'une série de mutation avait empêché les femmes de porter leurs enfants elles-mêmes, il avait fallu trouver une espèce animale compatible avec le cycle de reproduction humain. Aujourd'hui, il était pourtant toujours difficile de fonder une famille. Si Louvelane avait dû perdre son petit, le bébé humain n'aurait pas survécu.

— C'est un joli nom, elle va bien, elle-aussi. Elle a profité du temps pendant lequel l'alpaga ne grandit pas pour assurer son propre développement. Au bout de onze mois, les deux bébés seront prêts en même temps, la mère accouchera et vous serez à nouveau une maman comblée.

Erwann Avallach

La tempête

Connexion

Un fourmillement, d'abord. Frissons épidermiques.
Un crépitement, ensuite.
Un vertige au bord du cœur, les deux pieds dans le vide.
La surprise de l'inattendu.
Ce mince espoir d'être entendu. D'avoir été attendu.
Le ventre qui se tord et patiente. Espère.
Le parfum enivrant de l'attente.
L'épiderme devenu électrique.
L'appel de l'autre, plus pressant. Insistant.
Irrésistible.
Les cellules nerveuses qui s'agitent. Tremblements inconstants.
Les connexions se créent, se meuvent, dansent ensemble.
Le cœur jubile, en liesse.
Flammes nouvelles. Puissance d'un brasier incandescent.
Le corps s'affole. S'ébroue. Cajole l'excitation latente.
Le souffle se perd dans les méandres d'une lumière grandissante.
Le flambeau grandit et explose. Le feu submerge.
L'orage éclate, l'électricité est partout.
Déchaînement extatique des pulsions.
L'être en redemande.
Encore.
Et encore.
Plus rien n'existe que cet autre, unique.
Son cœur.
Son corps.
Son être.
La tempête se déchaîne.
La raison disparaît.
Et tout s'éclaire.

Agathe Débus

Derrière la tempête

C'était juste la nuit ! Elle enveloppait, frileuse, l'horizon dans l'inconfort, tiraillé dans les os de haies.
Des champs ! Le jour fuyait !

Semblait se retenir bien qu'une muraille sans contour, sans profondeur, tournoyait, lacérant le dehors... un chant aux longues griffures qui soutenait un timbre lancinant d'où, de l'intérieur de chaque foyer, troublait les âmes...

Par lampées entières murs mais aussi volets, recevaient les éléments arrachés de leurs gonds ! Tout objet, tout sujet devenait fêtu de paille : tuile, branche arrachées ; projetées aux mille hasards ! jusqu'au fond d'une rue... perdue, jusqu'aux vantaux de bois qui se balançaient...

Une croisée aux contours arrondis, juste au-dessus de ce jeu qui claquait à nu !; derrière cette lucarne, un reste de jour qui pendait, indifférent à ce dernier cri que ce vent fou cachait...

Pierre Harmange

Le Petit Mousse

Lorient, août 1859.

— Monte, lâcha le capitaine.

Il prit son balluchon – son seul bagage – et posa le pied sur la passerelle. Elle bougeait. Il aimait cette sensation.

« On se croirait sur les planches, derrière les rideaux. Comme dans les théâtres où maman jouait... »

Il avait toujours aimé courir sur les traverses, les bras ouverts comme des ailes.

— Tu ressembles à un oiseau, Owain ! disait alors sa mère.

« Maman... »

Il remercia le capitaine — il faut toujours dire merci, sa mère le lui avait souvent répété.

Derrière lui, l'équipage le regardait : le second, le bosco et puis les autres matelots.

— Tu es un peu vieux pour faire un bon mousse, mais ça paiera ta traversée ! justifia le capitaine.

Il sourit. Il avait eu raison de mettre son beau gilet, celui avec des boutons de cuivre en forme d'ancres et de canons.

— Tu es beau comme un ange, Owain ! le complimentait sa mère quand il s'habillait ainsi :

À présent, il frotte. De la coquerie à l'écoutille. Il frotte et il chantonne.

*Du matin au soir courbé sur le pont,
Armé d'une brosse et d'un vieux baquet,
Un gros savon noir pour seule munition,
C'est mon sacerdoce, toujours au taquet.*

C'est le second qui lui a appris les paroles, ou le bosco, ou un matelot. Il ne sait plus vraiment.

Il bute encore souvent sur le dernier vers.

— Drôle de mot, on dirait un sac d'os !

Il a rangé son gilet. On lui a donné une chemise et une veste rapiécées. Elles sont un peu petites pour lui. Mais surtout, surtout, il a une belle casquette de mousse. C'est le capitaine qui lui a offerte.

Il est gentil, le capitaine. Owain l'aime bien.

Le premier soir, il l'a pris à part dans sa cabine :

— Moi aussi, j'ai demandé à monter sur ce bateau un jour. Je n'en suis plus jamais redescendu. *L'An Avel* est devenu ma maison. »

Oui, mais Owain, lui, ne faisait que passer :

— Moi, je vais rejoindre maman. Elle s'est sentie mal à la fin du spectacle, hier soir... ou la nuit d'avant, je ne sais plus trop. On m'a dit, après, qu'elle était malade depuis longtemps. Elle ne m'en avait jamais parlé.

Le capitaine avait bien senti que le garçon avait besoin de s'épancher. Il l'avait laissé poursuivre :

— Elle m'a dit d'aller sur le port. Que je trouverais un bateau pour le Pays de Galles, qu'elle avait encore de la famille là-haut.

Owain avait souri :

— Elle avait peur que j'oublie.

Il avait tendu sa paume au capitaine. On pouvait encore lire « *L'An Avel – Cardiff* »

Sa mère avait discrètement ajouté :

— Demande à parler au capitaine. Il est venu me voir au théâtre, il t'aidera. C'est mon mécène...

Owain l'avait reconnu : il n'oubliait jamais un visage.

— Vous êtes le monsieur qui rejoignait maman dans sa chambre. Elle voulait que je dorme dans la roulotte, ces soirs-là. Mais je ne sais pas ce que c'est, un mécène.

Le capitaine avait hoché la tête. Trop compliqué.

Owain avait vite changé de sujet. Il lui avait montré son livre – son trésor.

— *La vie des Saints de la Bretagne Armorique*, commenta le capitaine.

— Maman me racontait les histoires, moi, je regardais les images. Elle me montrait les saints qui protègent la Bretagne, presque tous des émigrés de chez nous, elle disait. Pendant qu'on priait, à genoux, je m'inventais un père dans ces portraits.

À présent, il frotte. Et il chante.

*Les genoux rougis, tel un pénitent,
Les yeux dans le vague et du vague à l'âme,
Je frotte et je prie, tout en même temps,
Mon esprit divague en brossant les lames.*

Un couplet tout neuf. L'équipage a bien remarqué qu'il aime la poésie. Pendant qu'il récite, il travaille. Alors on lui invente de nouvelles strophes.

— Je connais par cœur *Le voyage de Saint-Brendan* ! a-t-il précisé un jour, au second, au bosco, ou à un matelot. Il a visité le paradis ! Le paradis, c'est là où maman est partie. Alors j'y vais aussi, c'est elle ma famille. Il paraît que c'est au ciel. Moi, je crois plutôt que c'est dans la mer. Sur une île. Emain Ablach. Maman m'a dit qu'elle devait être toute proche du pays dont elle venait.

Parfois, le second lui demande d'aller dans la cale. Owain n'aime pas y descendre.

— Il y a plein de troncs d'arbres morts ! On les a arrachés à leurs racines !

— C'est pour en faire des poteaux. Ils soutiendront les couloirs sombres des mines de charbon dans les profondeurs glacées du sous-sol gallois, là où jamais la moindre racine ne s'est aventurée. Au retour, le bateau sera rempli de cette même roche qui noircira ses planches, son pont, et son ventre.

Tout ce qu'il comprend, c'est qu'il faudra briquer, du matin au soir, pour éliminer cette poussière toute noire...

*C'est un autre que moi qui frottera, qui frottera,
Car à ce moment-là, s'rai plus là, s'rai plus là,*

*S'moquera plus de moi, j'aime pas ça, j'aime pas ça,
Car à ce moment-là, s'rai chez moi, s'rai chez moi.*

Il a inventé cette strophe tout seul.

— Je serai avec maman, sur Emain Ablach, où il y a des fleurs, des arbres et des oiseaux qui chantent. J'aime les oiseaux.

Mais, aujourd'hui, le vent s'est levé, le bateau donne de la gîte, les vagues cognent sur la coque, Des nuages boursoufflés pompent leur cargaison d'eau dans les vagues, prêts à la recracher sur les hommes.

Un cormoran s'est posé sur le mât de misaine. Il a déployé ses ailes afin de les faire sécher. Un signe. A-t-on déjà vu un cormoran blanc comme la neige ?

De là-haut, on doit voir au-delà des nuages, alors il s'accroche au mât et il monte, une lampe à huile dans les mains. Il a souvent regardé les matelots grimper dans les haubans et les galhaubans pendant qu'il restait vautré sur le pont.

Plus il monte, plus le vent souffle. Il entre par ses oreilles, s'agite sous son crâne. Un voile a commencé à se déchirer dans sa tête, un voile qui l'empêchait de comprendre le monde. Il ferme les yeux une seconde. Quand il les rouvre, les mots affluent d'eux-mêmes, sans qu'il les appelle. Tout devient clair.

Il s'arrête à mi-hauteur. Au-dessus de lui, la pointe du mât érafle la croûte des nuages et laisse une trace dans son sillage. Il n'a pas peur. Les embruns salés ne l'éclaboussent plus, mais une eau froide et douce le gifle sans répit à présent.

Il lève la tête, ressent les oscillations de la coque. Au loin se découpe la silhouette d'une côte. La rassurante présence d'une montagne vient contrecarrer l'élément liquide, dressant son sommet au milieu du vide.

— Terre !

Son appel se délite dans les flatuosités du vent. Il s'égosille, agite son corps dégingandé. Sa lampe se balance au bout de son bras, comme un insecte de lumière qui volette autour de son nid.

Un homme l'aperçoit enfin ; le second, le bosco ou un matelot, il ne sait pas trop. L'homme s'arrête, désigne le jeune homme. Des exclamations de surprise parviennent jusqu'à lui. Il reprend son cri, le bras pointant vers l'échancrure terrestre.

— Terre !

Enfin, son manège attire l'œil du capitaine qui lui hurle un ordre :

— Descends ! Il n'y a par ici aucune terre, rien que des vagues qui se succèdent.

Personne d'autre ne voit cette montagne.

— J'ai trouvé le paradis... se dit-il.

Sur le pont, les hommes continuent à lui faire de grands gestes, l'invitant eux aussi à redescendre. La pluie redouble, s'échappant de l'abdomen des lourds nuages que le mât déchire sans le vouloir.

Owain sait qu'il tient peut-être le salut de tous ces marins dans sa main.

— Je vais leur montrer le chemin...

Tout là-haut, pour confirmer ses dires, le cormoran aux ailes d'ange s'envole sans effort en direction de la pointe rocheuse.

Alors, confiant, il étend également les bras et s'exclame :

— Suivez la lumière, suivez-moi !

L'instant d'après, il flotte dans les airs, les membres écartés, et rit de la facilité avec laquelle son corps trouve sa place dans cet élément.

— Je suis un oiseau...

Il s'essaie à quelques mouvements et aussitôt son être adapte sa courbure afin de conserver ce nouvel et fragile équilibre avec les courants d'air.

Il donne une impulsion et glisse sur le parcours du vent, orientant ses muscles vers l'aiguille qui perce le ciel là-bas, et qui l'attire irrémédiablement. Il est limaille et, vue du dessous, sa lumière est boussole.

Enfin, les marins le croient, la barre s'agite, le gouvernail se ravise, les voiles reprennent leur bombance. Alors, telle une figure de proue, pointant sa lampe devant lui, Owain les guide, bien au-dessus des flots qui, parfois, lancent une lame orgueilleuse afin de l'attraper.

Il se rapproche de l'île, laisse le bateau sur sa lancée. Bientôt, il survole une plage où s'ébattent des coursiers d'or jaune et de pourpre. Bientôt, il surplombe la cime de grands arbres qui s'élèvent vers le soleil dans un ciel apaisé.

— Tu vois, maman ? Tous ces chariots d'or, d'argent et de bronze !

Au centre de l'île, des sentiers convergent vers un pommier majestueux. À son pied, une source irrigue des vergers qui ne connaissent pas l'hiver. Des gens remplissent des hottes de fruits mûrs sous une pluie de fins pétales.

Plus loin, des enfants s'ébattent dans des sources chaudes.

— Tu entends leurs rires, maman ?

Depuis le sol, une jeune femme d'une grande beauté s'adresse à lui.

— Bienvenue dans mon île, Owain.

Il lui fait signe.

— Je vais revenir !

Il effectue un demi-tour, et repart vers le bateau qui termine sa course et s'apprête à relâcher à l'abri d'une crique. Il s'approche du bord où les marins l'espèrent...

Le capitaine lui dit :

— Reviens avec nous, Owain !

Le jeune homme lui répond, sans que l'on puisse savoir d'où lui viennent ses mots :

— À présent que j'ai vu de mes yeux les bienfaits d'Emain Ablach, rien ne me retient plus parmi les hommes.

Le capitaine reprend :

— Tu es trop jeune pour partir comme ça.

Le jeune homme refuse de nouveau.

— Non, capitaine, ma place est là-bas, maintenant.

Sur le bateau, les embruns s'offrent des pirouettes avant de s'abattre sur le pont. Un attroupement se crée autour du mât de misaine, là où le mousse git, inconscient, depuis sa chute. À côté de lui, une lampe à huile s'est écrasée et le combustible fait tache sur le bois briqué, refusant de se mélanger à l'eau salée.

Le capitaine est penché au-dessus du corps :

— Reviens avec nous, Owain !

Mais le mousse conserve un sourire énigmatique. Un filet de sang coule de la commissure de ses lèvres.

Alors, le capitaine reprend :

— Tu es trop jeune pour partir comme ça.

À cet instant, le second annonce que la tempête approche. Le vent redouble d'intensité et, au loin, des nuages menaçants deviennent une montagne prête à s'abattre sur eux.

— Fais amener les huniers, le foc et le clinfoc ! Prends un ris dans la grand-voile ! À la manœuvre ! ordonne le capitaine.

Il demande encore :

— Mettez-lui son gilet, celui avec des boutons de cuivre en forme d’ancres et de canons. Nous le rendrons à la mer plus tard. Les courants le guideront vers le havre de paix de ses rêves.

Pendant que les marins s’exécutent, le capitaine récupère, au sol, le livre qui ne le quittait jamais. Il est ouvert sur la page consacrée à Saint-Brendan.

Enfin, la tempête s’éloigne, les vents se calment. Les marins finissent de coudre le jeune homme dans de la toile à voile. Ils déposent ensuite son corps sur un panneau d’écoutille et attachent à ses pieds un sac de charbon – ce charbon dont il ne voulait rien savoir. Le capitaine reprend *La vie des Saints de la Bretagne Armorique* : il s’apprête à en lire quelques extraits consacrés à Saint-Brendan. Bientôt, le second, le bosco ou un des matelots soulèvera la planche et fera glisser le corps.

Le 2 octobre de cette même année, près de Port Navalo, la mer rejeta le corps d’un jeune homme ayant séjourné plus de deux mois dans l’eau.

Il fut sobrement enterré sur le chemin côtier bordant le bourg d’Arzon.

Lors d’un de ses passages dans le golfe, le capitaine tomba nez à nez avec la tombe.

— De qui s’agit-il ? demanda-t-il.

— Personne ne le connaissait. Sur son gilet, il y avait encore des boutons de cuivre en forme d’ancres et de canons, alors on l’a appelé *Le Petit Mousse*.

— Vous avez bien fait...

Le lendemain, il déposa là un vieux livre à la couverture usée, entre un bouquet de fleurs séchées et quelques colifichets.

Erwann Avallach

Le vent d’autan

L’avion avait dû reprendre son envol après un premier atterrissage empêché par des bourrasques violentes. Le commandant de bord expliqua au micro qu’il attendait la décision de la tour de contrôle de Blagnac d’atterrir ou d’être déroutés sur Bordeaux. Sa voix très professionnelle se voulait rassurante mais les passagers étaient blêmes.

Béatrice se mit à respirer nerveusement l’huile essentielle qui ne la quittait jamais. *Ylang Ylang*, presque son doudou.

Elle se tassa dans son siège et jeta un coup d’œil sur ses voisins. Celui de gauche semblait abîmé dans une profonde prière remuant à peine les lèvres. Celui de droite scrollait frénétiquement son téléphone comme s’il espérait une connexion salutaire.

Le pilote reprit le micro au bout de quelques minutes interminables « Mesdames, Messieurs, j’ai le plaisir de vous informer que nous avons l’autorisation d’atterrir. »

Un profond soupir de soulagement des passagers se fit entendre sans dissiper totalement leur inquiétude.

Elle était attendue à la sortie F mais l’accueil reçu manquait de chaleur et de spontanéité.

Durant le trajet jusqu’à Toulouse, ils échangèrent à peine quelques banalités. Même le récit des péripéties de son vol ne souleva que peu d’intérêt.

Elle mit le malaise ressenti sur le compte du vent d’autan qui soufflait depuis deux jours et qui avait perturbé tout le monde, à commencer par elle.

On la déposa devant l’immeuble du petit appartement qu’elle possédait dans le centre-ville. Elle prit l’ascenseur jusqu’au dernier, ouvrit la porte et alluma la lumière.

Elle accrocha sa parka dans l'entrée et traîna sa valise jusqu'à la chambre. Elle vérifia que le lit avait été fait, ce qu'elle apprécia beaucoup et se promit de les remercier de vive-voix.

Au salon, elle alluma toutes les lampes et brancha la guirlande lumineuse qui lui rappelait Noël en toute saison.

Le chauffage allumé rendait le lieu accueillant. C'est sympa, ils sont passés. C'est rassurant de savoir qu'ils ont le double des clés et qu'ils veillent que tout se passe bien quand je ne suis pas là.

Elle se mit à défaire sa valise qu'elle avait soigneusement préparée depuis plusieurs jours. Elle sortit les cadeaux qu'elle allait offrir à chacun d'eux.

Elle prit sa douche et enfila son douillet pyjama jaune.

Dans le frigo, elle prit un plat préparé qu'elle passa au micro-ondes. Elle posa le plateau sur un coin de la table d'où elle pouvait regarder la télévision.

Le lendemain matin, elle entendit sonner. Elle mit ses chaussons et courut jusqu'à la porte. Le sourire sur son visage s'effaça, ce n'était que la gardienne de l'immeuble.

— Bonjour, comme j'ai vu de la lumière, je suis venue vérifier que tout allait bien.

— Oui, merci madame, bonne journée, répondit-elle sèchement en claquant presque la porte au nez de l'importune.

Elle prit son flacon d'Ylang Ylang et le respira longuement.

Elle se mit à attendre leur visite. À guetter un signe mais ils ne se manifestèrent pas.

Au quatrième jour, le vent soufflait plus fort. Il était donc reparti pour encore trois autres journées.

Son malaise devint désarroi devant le silence de son téléphone. Elle se sentait comme une invitée indésirable. Une petite chose abandonnée. Une pensée vite rejetée, la traversa :

— Après tout ce que j'ai sacrifié pour eux.

Elle avait toujours refusé la posture de victime.

— Mais là, quand même... Depuis des années, je devance tous leurs besoins. Ma prévenance allait jusqu'à vouloir leur éviter l'humiliation de la demande.

Béatrice fit plusieurs tentatives proposant une sortie, une balade. Les réponses restaient évasives, à peine poliment désolées.

Voilà une semaine qu'elle espérait les voir pendant son court séjour.

Parisienne harassée par son travail de RH, elle revenait régulièrement se ressourcer dans sa ville natale.

La colère, d'abord refoulée, montait en elle, intensifiée par ce vent dont on dit qu'il rend fou. Elle cessa de les appeler. Avec l'espoir inavoué qu'ils allaient enfin se manifester. S'excuser même.

Mais le silence perdura.

Elle allait repartir bientôt. Le constat de l'échec de son voyage lui laissa un goût amer.

Ne supportant plus le vent qui faisait vibrer les fenêtres, claquer les portes et s'engouffrait dans les maisons, elle mit des boucles Quiès.

Au sixième jour, traverser la ville devenait dangereux, les tuiles arrachées des toits avaient blessé plusieurs passants.

Elle se sentait prise au piège ne pouvant pas sortir pour voir du monde ou se changer les idées. Le petit bistrot qu'elle avait découvert l'année dernière et qu'elle voyait de sa fenêtre, était fermé faute de clients.

Ce tête-à-tête avec elle-même l'obligeait à vraiment regarder sa situation. Ce qu'elle avait soigneusement évité jusqu'alors.

Des pensées se bousculaient dans sa tête.

— En me privant, je voulais acheter leur affection ? Leur reconnaissance ? Leur dépendance ? Et si c'était plutôt la mienne ? Était-ce l'illusion de ma puissance ? Une codépendance ?

Elle repoussa l'idée, en colère.

Elle prépara son breuvage favori et le but en regrettant presque le temps où elle fumait et où la cigarette était une compagne consolatrice.

— Je vais tout arrêter. Non, je ne peux pas, qu'est-ce qu'on va penser de moi. Je vais les blesser et les perdre. Je ne supprimerai pas tout, mais ils verront la différence. Bof, se reprit-elle, pour mettre cet argent sur un livret A ? Quel intérêt ? Et si en soulageant mon porte-monnaie et ma conscience, ils avaient donné un sens à ma vie ?

Ce fut un choc.

L'enfermement forcé dans ce petit espace lui devenait de plus en plus pesant. Même le balcon qui lui avait été si précieux pendant le confinement de 2021, lui était interdit à cause de ce fichu vent.

Elle se remémora les angoisses de cette période, les médias hypnotiques diffusant en boucle une ambiance de fin du monde.

Malgré la méfiance gardée de ce moment-là, elle alluma la télé espérant apaiser le tourbillon de la double tempête qu'elle traversait. On y montrait le micocoulier centenaire qui avait été arraché par le vent en plein centre-ville.

Elle pensa à nouveau à cette période « COVID » où la peur amplifiée par les médias avait changé les gens, créé des ruptures dans les familles ou entre amis. On avait l'impression que le monde s'était fracturé en deux camps irréconciliables : les pro et les anti

On avait le sentiment que plus rien n'avait de sens. Ni d'avenir.

Les rapports humains avaient insensiblement ou parfois brutalement changé.

Comment se projeter dans l'avenir quand la mort semblait tapie à chaque coin de rue ? Quand le moindre déplacement relevait de l'héroïsme ?

Elle repassa le film de sa vie à cette époque. Elle aussi, le Covid l'avait changée. C'est à ce moment-là que l'aide raisonnable qu'elle leur apportait était devenue « open bar ».

— Je ne me suis jamais posé la question de savoir comment ils le vivaient.

Elle se réveilla en sursaut vers quatre heures du matin. Elle essaya de se rendormir mais le flot de ses pensées l'assaillit.

Dehors, les rafales de vent redoublaient de puissance.

Elle somnola devant la télé qui transmettait des directs sur les dégâts causés par cette tempête particulièrement violente. Il y avait eu des blessés, d'autres arbres arrachés. Les pompiers avaient accompli des centaines de sorties. Les habitants étaient invités à rester chez eux et ne se déplacer qu'en cas de nécessité.

Elle se leva vers dix heures et réalisa qu'ils ne l'avaient même pas appelée pour prendre de ses nouvelles et s'inquiéter de sa situation.

— Finalement, moi non plus, constata-t-elle étonnée.

Elle prit une douche et lava longuement ses cheveux comme si cela lui permettait de délayer toutes ces idées inconfortables.

Étrangement, elle se ressentait mieux qu'elle n'eût espéré.

Elle cessa de penser à eux comme un bloc indissociable. Dans le fond, pourquoi me suis-je imaginée que j'allais, que je devais les « sauver » ?

Ce ne sont « que » des neveux et des petits cousins.

Elle revit le visage de sa nièce Noémie. Forte personnalité qui sous ses airs de grande douceur dominait un mari plutôt falot.

Elle pensa à son petit cousin Jules et son poil dans la main.

Elle se rappela les entreprises de séduction des jumeaux. Louis et Léo dont les entreprises échouaient régulièrement.

À quelques détails près, ils avaient une méthode infaillible. Par petites touches, chacun, à sa manière, racontait sa situation difficile, ne demandant rien, affirmant que cela allait s'arranger.

Elle tombait régulièrement dans le panneau et faisait des virements qu'elle estimait nécessaires.

Elle savait aussi que divorcée et sans enfants elle était sensée avoir moins de besoin. Qu'elle devait faire preuve de générosité et d'empathie. Peut-être pour être mieux acceptée ? Peut-être pour éviter les jugements sur sa situation ?

Certes, elle payait cher les petits services rendus mais elle s'était convaincue que jouer ce rôle de « soutien des jeunes », lui donnait une place au sein de la famille/

Elle se prépara un chocolat chaud dans lequel elle ajoutait toujours un peu de cannelle et de gingembre.

L'amertume et la déception semblaient apaisées. Se sentant animée d'une énergie nouvelle, elle se dirigea d'un pas ferme vers son ordinateur. Elle souriait en l'allumant.

Elle consulta son solde bancaire puis, déterminée, elle se mit à surfer sur internet.

De recherche en recherche, de site en site, son idée prit forme : le meilleur moyen de rencontrer son âme sœur ?

Le résultat la mit en joie.

Elle s'inscrivit à une somptueuse croisière pour célibataires.

Dehors, le vent s'était adouci. Au neuvième jour comme l'affirment les Toulousains.

Baya Boualem

Mondialisation

21 mars, Dans une petite commune du Pas-de-Calais

La crue de l'automne avait inondé le salon et la salle à manger de Patricia Lemaire. Elle avait dû attendre le classement en catastrophe naturelle, puis la venue de l'expert des assurances. Son dossier avançait enfin : elle avait eu le feu vert pour la remise en état. L'artisan qui avait établi le devis attendait la livraison des lattes de parquet, pour venir refaire le sol. Il était temps ! Elle commençait à en avoir assez de cette vie, confinés dans les chambres du 1er étage ou dans la minuscule cuisine du rez-de-chaussée pour les repas puisque le salon salle à manger était condamné. L'artisan lui avait annoncé la première semaine d'avril pour réaliser les travaux. Elle avait donc invité toute la famille pour le dimanche de Pâques, le 22 avril. Elle avait hâte !

22 mars, Service de météorologie du Caire

Mustapha vérifia à nouveau les résultats : 50 km/h. C'était, pour la journée du lendemain, la force maximale estimée des rafales du khamsin, cette tempête de sable saisonnière, soufflant pendant cinquante jours, et charriant de la poussière d'ouest en est, depuis l'Afrique du Nord. Les consignes étaient claires : l'alerte devait être déclenchée à partir de 100 km/h. Pas d'inquiétude donc et pas besoin d'en référer au chef. Il était rassuré.

23 mars, Porte-conteneurs Sea Lion IV

Satyajit Banerjee, le capitaine du Sea Lion IV, était inquiet. Le vent de sable qui s'était levé la veille ne faiblissait pas. La visibilité était de plus en plus faible tant le brouillard de poussière était intense et les rafales forcissaient d'heure en heure. Le récent bulletin météo qu'il venait de consulter n'annonçait pas de pointes au-delà de 100 km/h. Pourtant, l'anémomètre avait enregistré cent-vingt, dix minutes auparavant. De surcroît, ils venaient d'entrer dans la partie du canal la plus délicate tant par son étroitesse que par ses hauts fonds rocheux. Par vent fort, le grand franc-bord associé au faible tirant d'eau du Sea Lion IV le rendait très peu manœuvrant. Le capitaine Banerjee avait passé les commandes aux deux pilotes du canal,

montés à bord, ainsi que les règles de navigation du canal le prévoyaient. Même s'il ne comprenait pas leurs échanges en arabe, il sentait que la situation dégénérerait. Le premier pilote avait d'abord exigé qu'on augmente la vitesse du navire, allant même jusqu'à dépasser les limites autorisées sur cette portion du canal. Ensuite, il avait demandé de mettre la barre à gauche toute, puis, à droite toute. Le second pilote, en désaccord, avait réagi et le capitaine Banerjee se demandait s'ils allaient en venir aux mains. Soudain, un coup de vent encore plus violent que les précédents se fit sentir. Le Sea Lion IV commença à dériver. Il était urgent de remettre le navire dans la bonne direction. Sans que les deux pilotes, totalement dépassés, ne s'y opposent, le capitaine Banerjee reprit les commandes. Il savait qu'une dizaine de bateaux le suivaient et se retrouveraient coincés s'il ne reprenait pas sa route. Sans compter le trafic en sens inverse, qui, à cet endroit étroit du canal, se faisait par le même passage, en alternance. S'il ne libérait pas les lieux, la circulation serait bloquée dans les deux sens, ce qui provoquerait assez vite un embouteillage sans précédent. Le capitaine ordonna de réduire la vitesse et précisa le cap à tenir au timonier. Malheureusement, avec sa cargaison de plus de quinze mille conteneurs, ses quatre cents mètres de long, soixante de large et vingt de hauteur, il fallait du temps au Sea Lion IV pour réagir. Beaucoup trop pour l'empêcher de s'enfoncer dans le sable, en diagonale, la proue embourbée dans une rive et la poupe touchant presque l'autre côté, bouchant ainsi totalement le canal.

23 mars, Station de contrôle du canal numéro 6

Comme à son habitude, Youssef regardait le mur d'écrans devant lui en commençant par le premier et en balayant du regard les suivants, l'un après l'autre, jusqu'au dernier. Ensuite, il reprenait sa surveillance, toujours dans le même ordre, toujours avec le même rythme. Arrivé pour la troisième fois à l'écran numéro quatre, Youssef remarqua que quelque chose clochait. Il s'y attarda sans passer à l'écran cinq quand il constata que le Sea Lion IV avait quitté sa trajectoire et commençait à partir à l'oblique, droit vers la rive. Incrédule, il assista en direct au blocage du canal, dont, à cet instant, il n'imaginait pas encore les conséquences désastreuses.

24 mars, Bureaux de l'Autorité de contrôle du canal

L'amiral Mansour Al-Saeed, responsable de l'Autorité de contrôle du canal, préparait le communiqué qu'il allait diffuser. Il avait dû subir les foudres du président de la République qui l'avait sommé d'être rassurant, l'enjeu pour le pays, d'image mais aussi financier, étant de taille. En effet, chaque jour de fermeture représentait pour le pays un manque à gagner de plus de douze millions de dollars. Mansour comptait expliquer qu'une entreprise néerlandaise, spécialiste des renflouages de bateaux échoués était déjà à pied d'œuvre et qu'elle estimait à quelques jours la libération du Sea Lion IV. De surcroît, il allait préciser que dès le trafic rétabli, le canal fonctionnerait vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour permettre aux navires bloqués de rattraper une partie du retard accumulé. Ainsi, après la réouverture, seulement trois jours seraient nécessaires pour résorber l'embouteillage de bateaux en attente. Il espérait ainsi montrer qu'il maîtrisait la situation.

25 mars, Wall Street

L'annonce du blocage du canal avait produit un véritable séisme. Le cours du baril avait commencé à grimper juste après et depuis, il ne cessait de le faire. Il faut dire que le nombre de supertankers bloqués derrière le Sea Lion IV augmentait d'heure en heure. Travis Johnson, trader pourtant aguerri, avait du mal à arrêter une position, tant les turbulences traversées étaient fortes. Certains de ces collègues se basaient sur l'annonce de l'autorité du canal et estimaient à quelques jours la durée de la perturbation. Néanmoins, on commençait à entendre des spécialistes parler de semaines. Sur les réseaux sociaux circulaient de nombreuses photos ridiculisant les engins de chantiers déployés, comparés à des fourmis, face au mastodonte embourbé, ce qui entretenait le doute. Travis, jusqu'à présent si sûr de lui, doutait et un vent de panique le submergeait. Jusqu'où le cours monterait-il ?

25 mars, à bord du Blue Ocean

Le capitaine Hans Schneider était mal à l'aise. Il avait pourtant essayé d'argumenter auprès de l'armateur mais rien n'y fit. La Blue Ocean Corp. lui ordonna, pour économiser le carburant, de stopper les machines dix-huit heures sur vingt-quatre. L'aération des cales s'en trouvait considérablement diminuée et le capitaine craignait que la cargaison en pâtisse. Il transportait tout de même plusieurs milliers de moutons vivants et il savait que même sans aléas, les conditions de transport des bêtes n'étaient pas idéales. Sans aération et avec des restrictions, il craignait donc le pire. Il avait eu beau dire que si des activistes de la cause animale apprenaient la nouvelle, la Blue Ocean Corp serait en mauvaise posture, l'armateur ne voulut rien savoir.

26 mars, Siège de l'IMAC (International Maritim Assurance Company), Luxembourg

Le service contentieux de l'IMAC était submergé par une avalanche de dossiers. Quatre-cent trois navires étaient maintenant bloqués et quatre-vingt-onze avaient choisi de se dérouter par le cap de Bonne Espérance, rallongeant d'une semaine à dix jours leur temps de trajet. Un bon quart des navires concernés avaient l'IMAC comme assureur. Les dossiers étaient complexes à monter, la responsabilité du blocage n'étant pas encore établie par les experts. L'autorité du Canal et la Sea Lion Corp se rejetaient mutuellement la faute. L'IMAC était aussi l'assureur de la Sea Lion Corp. Ainsi, elle se retrouvait, dans tous les dossiers des bateaux retardés, en position de se réclamer à elle-même des dédommagements pour préjudice, puisque la Sea Lion Corp. était à ce stade de la situation, considérée, comme responsable des dommages engendrés, à parts égales avec l'autorité du Canal.

27 mars, Siège de l'International Fund for Animal Welfare, La Haye

Anneliese Van Dormael venait d'apprendre que cent cinquante mille moutons faisaient partie de la cargaison de plusieurs des bateaux bloqués en amont du canal. Un témoignage anonyme assorti de photos alarmistes leur était parvenu à ce sujet. Il était précisé que la nourriture et l'eau des animaux était rationnée, en attente de l'approvisionnement quand les bateaux auraient rejoint Suez, et qu'en plus, l'aération des cales était restreinte depuis que les moteurs avaient été arrêtés. Anneliese, furieuse, décida d'agir sans attendre. Elle contacta le groupe des verts de l'assemblée européenne, dont elle connaissait bien le président. Ils élaborèrent un plan d'actions concertées. L'objectif était, avec l'aide des médias, de déclencher des mobilisations citoyennes dans l'ensemble de la communauté européenne. Le sort des moutons serait l'occasion de rappeler la nécessité de réduire la consommation de viande à l'échelle mondiale.

29 mars, Rédaction du Journal Le Monde, Paris

Depuis que le canal était bloqué, le journal consacrait tous les jours un article à l'avancée de la situation. Aujourd'hui, le comité de rédaction avait opté pour une double page tant la mobilisation orchestrée par les verts européens tournait au tsunami. Dans toutes les capitales, des manifestations avaient lieu, à la même heure dans lesquelles, pêle-mêle, on voyait s'entrechoquer des slogans qui parfois n'avaient rien à voir avec le sort des moutons captifs. C'était l'occasion pour des opportunistes en quête de cataclysme ou des citoyens mécontents ou inquiets, d'exprimer leur colère contre leurs hommes politiques, leur préoccupation face à l'état du monde devenu fou, leur rejet de la mondialisation ou leur souhait d'un repli nationaliste voire identitaire.

Même à la rédaction, les journalistes se disputaient la façon de traiter le sujet, certains le voyant comme un soufflé qui allait vite retomber dès le canal libéré, d'autres comme une lame de fond insurrectionnelle, qui risquait de tout balayer sur son passage.

23 avril, Dans une petite commune du Pas-de-Calais

Régis Francœur était désœuvré. Sa petite entreprise, spécialisée dans la pose de parquets, était presque à l'arrêt. Il attendait une livraison d'un gros stock de lattes en provenance de Chine, entreposées dans les conteneurs vingt-huit et vingt-neuf du Sea Lion IV. Le bateau avait été dégagé du canal pour permettre la

reprise du trafic le 1er avril, mais il n'avait pas repris sa route. Il avait été remisé dans un bassin de rétention, où des experts se penchaient sur l'état de sa coque, pour vérifier sa capacité à reprendre la mer mais aussi pour déterminer les causes de la dérive et les responsabilités dans l'échouage funeste.

L'artisan devait faire face à une avalanche de messages insistants de ses clients impatients. Le premier auquel il avait répondu s'était montré très incrédule lorsqu'il avait tenté d'expliquer que les lattes de son futur parquet se trouvaient dans le bateau dont le monde entier parlait. Les clients suivants n'avaient pas mieux compris maintenant que les médias avaient annoncé la reprise du trafic. Le pire avait été atteint la veille, lorsqu'il avait vu débarquer la famille Lemaire au grand complet. Ils étaient entrés comme une véritable tornade, prêts à en découdre. Pour calmer leur colère, Régis prit l'option de leur prêter sa maison pour leur réunion familiale.

Pendant le repas bien arrosé, il fut évidemment question des sujets du moment : maltraitance animale, dérèglement climatique et bien sûr produits chinois et mondialisation. Au moment de trinquer pour le dessert, ils en vinrent conjointement à la conclusion que « c'est quand même dingue qu'il faille la mondialisation pour rapprocher les voisins ! »

Véronique Narat

Nuit agitée

Le jour tombe dans la mer noire, ourlée d'écume. Le vent d'ouest souffle fort, par rafales. La météo annonce un assaut dantesque. Je ne crains rien, je ne tremble pas. Aucun coup de tabac ne m'a arraché une seule ardoise.

Le précédent ouragan a mugé toute une nuit ; je suis restée debout quand les pins du camping se couchaient. Comme toutes les maisons de pêcheurs, je me suis réveillée intacte. Ancrées dans le sol granitique, dos au vent dominant, j'ai résisté impassible.

Ce soir, mes habitants ont pris soin de moi : la femme a attaché mes volets ; l'homme a mis les poubelles dans le garage. Comme la porte du cabanon battait, il l'a verrouillée après y avoir rangé la brouette.

La tempête se lève. Les drisses s'entrechoquent en cadence au port, je les entends sans crainte. Des voix s'élèvent à l'intérieur, des cris, du verre brisé, un gémissement, une porte claque et mes murs tremblent. Toujours droite, je résiste. Une fois encore.

Élisabeth Guélaën

Rouge

Dans *tempête*, il y a tempe. Derrière mes tempes, il y a mon crâne. À l'intérieur de mon crâne, ça tempête dur ! Pourquoi ?

Reportons-nous à la soirée d'hier.

J'étais arrivé avec dix minutes d'avance, histoire de réduire les effets négatifs du stress (paraît qu'il en existe de positifs, je demande à voir). Tendre une main moite n'est pas flatteur pour une première rencontre. Elle était déjà là.

À m'attendre ?

J'y ai cru.

J'ai balbutié un vague bonjour à la robe rouge. Elle a cligné des yeux. J'ai ajouté : j'ai rendez-vous avec vous. Elle a secoué la tête et son rire m'a vrillé les tympans, s'est diffusé sous mes tempes, a percé ma boîte

crânienne. Ma matière grise a viré au noir. Neurones et synapses se sont écrabouillés. Le sang a giclé de mes narines, de mes oreilles. J'ai vu rouge, comme sa robe, comme le mur contre lequel je l'ai aplatie.

Depuis, je barbouille le béton de ma prison à coup de tête cabossée.

Le rouge m'émeut, je ne sais pourquoi.

Jacques Koskas

Trahison

À mesure que leur différend éclatait, ses yeux clairs semblèrent s'obscurcir comme un ciel d'orage. Plus qu'un vague à l'âme, une sensation nauséuse l'envahit.

Elle se souvint de l'éblouissement de leur rencontre, des ballades sur les sentiers, des gestes de l'amour qui l'enveloppaient d'une joie sereine, souvenirs foudroyés par l'intranquillité du moment.

Le vent de la discorde mettait en pièces les moments heureux et la beauté des sentiments. Si forte était la tempête, qu'elle tremblait à présent, secouée par la vague de la trahison, ses rêves brisés cognant à ses tempes douloureuses, tels des bois flottés se fracassant contre les rochers.

Perdue dans l'océan de sa déréliction, une lame de fond l'emporta, tout devint obscur et elle s'y noya.

Il se tenait face à elle, devenu un étranger voulant juste sauver sa peau, ne pas être englouti par les reproches.

— La tempête finira bien par se calmer et la rejeter sur le rivage, songea-t-il.

Il se vit déjà la consoler et être pardonné.

Joëlle Caujolle

Tumultes

La tempête approche. Tout est noir dans les alentours. Je me roule en boule dans un coin. Mon cœur bat à tout rompre. J'ai vraiment peur d'y rester cette fois. Ce n'est pas la première tempête que je vis, mais celle-ci paraît plus violente. J'ai l'impression que l'atmosphère s'est alourdie. Je n'entends plus aucun bruit.

Soudain, l'orage est là. Tout tourne autour de moi. J'ai la sensation d'être dans un manège. Je tremble de tous mes membres, impossible de me contrôler. Je sers mes genoux contre moi. Je tente de respirer comme je peux, une grande inspiration suivie d'une lente expiration.

Je crois percevoir une voix au loin. Celle-ci se rapproche de plus en plus. Je lève la tête et distingue une silhouette floue me surplomber.

— Flora, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Ça fait dix minutes que je t'appelle.

Je regarde autour de moi. Je remarque qu'à travers mes yeux embués de larmes, tout est redevenu normal. La crise d'angoisse se dissipe de mon corps et de mon esprit.

Marion Martin

Un potage

Belles-sœurs et mères au foyer, Lisa et Rita sont en vacances avec leurs enfants. Les pères à la maison, travail oblige !

Les mères font du potage. Aucun des enfants n'aime la soupe du jour. Tous font la grimace.

Lisa autorise sa fille à ne pas terminer son assiette. Rita impose à ses garçons de tout avaler. Trop tard : un enfant peut s'abstenir, les autres doivent achever leur potage.

Les mères se justifient ; le ton monte entre elles. De vieilles rancœurs surgissent. La fille juge la situation injuste, mais favorisée, elle ne dit rien. Les gamins lui reprochent son silence et réclament qu'elle prenne leur défense.

Mimant une maladresse, la fillette renverse son bol sur le sol. Tonnerre d'applaudissements des garçons. Les mères tempêtent devant le potage gâché et promettent une punition.

La tourmente apaisée, elles en rient et racontent leur tempête. Non pas dans un verre d'eau, mais dans une soupière !

Michèle Peyrat

Naître sous une bonne étoile

Le choix

— Si tu n'accélères pas cette voiture, Sam, je te jure que je... je... grogna Frida en se tenant le ventre, je te fais vivre un enfer.

— Oui, mon amour, acquiesça l'intéressé, les mains crispées sur le volant. Je préférerais éviter ça.

Frida soutenait sa progéniture à naître, les bras croisés sous son ventre proéminent. Le visage grimaçant, elle n'avait plus rien de la femme lumineuse et sereine que Sam avait rencontrée quelques années plus tôt, au détour d'un footing aux aurores. Les traits tirés, les joues bouffies, la grossesse avait été un long et douloureux marathon. Restait encore à passer la ligne d'arrivée. Pour autant, il n'avait toujours d'yeux que pour elle. Pour son regard brillant, son sourire à couper le souffle et son humour, maladroit mais décapant.

— Il nous faut... la meilleure étoile.

Sam hocha la tête, le cerveau en ébullition. Devant lui, à perte de vue, s'étendaient des kilomètres de véhicules, à l'arrêt ou presque. L'augmentation exponentielle de la population était un véritable fléau. Heureusement que des mesures avaient été prises.

— La meilleure étoile pour notre fille, Sam.

Le futur papa opina à nouveau ; il ne pouvait être plus d'accord avec sa femme. La probabilité que cela se produise, néanmoins, lui paraissait de plus en plus ténue dans cette marée de klaxons et de pots d'échappement.

Frida poussa un râle qui transperça le cœur du chauffeur. La respiration hachée et sifflante, sa douleur irradiait, percutant Sam en écho.

Trois coups frappés à la vitre firent sursauter le conducteur. Un agent de sécurité, dans son costume luisant de pouvoir, intima à Sam l'ordre de baisser sa fenêtre. Un subtil parfum de pollution et d'insultes s'infiltra dans l'habitacle.

— Vous êtes là pour naître sous une bonne étoile ? demanda l'homme en avisant la femme enceinte et grimaçante.

Sam acquiesça, la gorge sèche et la langue en carton.

L'homme haussa un sourcil.

— Vous êtes bien courageux, vous êtes de moins en moins nombreux. En même temps, quand on sait que...

Frida poussa un hurlement et Sam sentit ses entrailles se tordre.

— Mieux vaut vous dépêcher, déclara-t-il en fixant un gyrophare sur le toit de la voiture. Prenez la file de droite et filez. Bonne chance !

La sirène retentit et Sam bondit sur le côté, les mains collées au volant. Il avait une mission à accomplir.

— Saaaaaaam...

— Je fais au mieux, mon amour.

Sam n'avait jamais roulé aussi vite. Dans son empressement, il avait oublié de fermer la fenêtre ; le vent lui sifflait aux oreilles et grisait son sentiment de vitesse et de puissance. Il dépassait chaque véhicule, la sirène hurlant à tue-tête et lui conférant l'autorisation dont il avait besoin. Le moteur riait d'allégresse et Frida croassait, hébétée de douleur.

L'homme ne ralentit que lorsque l'imposant bâtiment immaculé se dressa devant lui. Son éducation et ses principes le poussaient à ranger sa voiture dans les places prévues à cet effet, mais l'effroi qui irradiait par tous les pores de sa femme lui intima d'abandonner son véhicule au plus près de l'entrée. Frein à main et crissement de pneu, Sam bondit hors de l'habacle pour aider la future maman à s'extirper de la voiture, son ventre toujours fermement tenu entre ses mains.

— On y est presque, mon amour.

Pour toute réponse, Frida, son beau visage ravagé de larmes, poussa un râle d'horreur qui galvanisa encore Sam. Il la hissa dans ses bras malgré ses vingt kilos supplémentaires et se hâta pour la transporter jusqu'au vestibule. Les portes coulissèrent et une mélodie joyeuse s'échappa des murs criblés d'enceintes au son impeccable. Sam sursauta mais ne relâcha pas son épouse dont les cris poursuivaient la lente destruction de son cœur.

L'immense hall, vide d'être-humain et de chaleur, lui procura une vive angoisse. Des panneaux clignotaient de tous côtés. L'éclat des néons multicolores l'aveuglait. Sam ferma les yeux un instant, le souffle battant.

Lorsqu'il les rouvrit, un robot aux allures de fantôme s'avavançait dans leur direction, glissant sur le carrelage marbré.

— Bienvenue, chers visiteurs, déclama-t-il d'une voix digitale et dégoulinante. Je suis votre hôte. Si vous voulez bien me suivre.

La machine fila dans l'interminable couloir lumineux et Sam le suivit, son épouse fiévreuse bien calée dans ses bras.

— Je compte... sur toi, Sam.

Le futur papa caressa les cheveux humides de sa femme.

— Tu te souviens... de ce qu'on a dit.

— Oui, mon amour.

Il devait réussir. Il devait y arriver. Il n'avait pas le choix.

Les lieux étaient déserts malgré l'effervescence de véhicules sur la route. Aucun bruit ne venait troubler le silence. Mais qui avait encore envie de maternité aujourd'hui ?

Les portes battantes se succédaient et s'ouvraient les unes après les autres lorsque le robot s'en approchait. Sam peinait à le suivre. Il avait l'impression que le couloir n'en finissait pas. Le souffle court et les muscles au point de rupture, il ne devait son salut qu'à la charge d'adrénaline qui brûlait dans ses veines.

— Vous êtes...

Frida poussa un hurlement suraigu.

— ... arrivés.

Sam déposa son épouse au sol avec précaution. Leur guide les laissa sans plus de cérémonie.

Un rideau de pluie dorée dissimulait à leurs yeux hagards la Salle des Destinées. Avec déférence, Sam poussa les gouttelettes figées et tintinnabulantes. Une myriade d'étoiles apparut dans son champ de vision. Des astres, du plus sombre des bleus au plus étincelant des argentés, baignaient l'immense pièce de lueurs irréelles. Sam, plongé dans un cosmos abyssal, ne distinguait plus le bas du haut, la gauche de la droite. Un sifflement admiratif lui échappa malgré l'urgence de la situation. Même Frida, enfermée dans son carcan de douleur, parvenait tout de même à garder les yeux ouverts, fascinée par le spectacle.

— Il faut... avancer. Notre fille... est prête.

Le couple chemina parmi les vagues de lumières. Certaines étoiles semblaient inatteignables tandis que d'autres frôlaient leurs cheveux de leurs longs filaments magiques. Sam avisa des boules de lumières bourdonnantes d'intensité et Frida accueillait de son regard les sphères aux rameaux multiples.

— Est-ce que tu ressens... quelque chose ?

Sam hésitait. Il n'était pas doué avec les prises de décisions, d'autant plus que celle-ci serait lourde de conséquences.

— On en a parlé... souffla la future mère, ahanante. Fais un effort.

L'homme ferma les yeux. Dans cette marée magique, il tenta de s'ouvrir aux forces qui l'entouraient. Il ressentait les frémissements incertains d'une vie calme mais sans passion et au contraire la force brute d'un tsunami qui se déchaîne. Il avait devant lui l'embarras du choix ; devait-il offrir à sa fille la bonté ou la beauté ? La force ou la sensibilité ? Devait-il lui ajouter quelques cailloux dans son parcours, un manque de confiance en soi à l'image du sien peut-être, pour renforcer sa volonté et sa détermination à surmonter les obstacles ?

— Il ne vous reste que cinq minutes pour naître sous une bonne étoile, grésilla une voix dans un haut-parleur. Passé ce délai, vous serez recalés.

Sam était perdu. Son cœur était une bombe à retardement.

Frida continuait d'avancer parmi les étoiles, dans un équilibre précaire ponctué de gémissements douloureux.

— Là, là... Sam, c'est celle-là, gémit-elle en se laissant choir au sol. La meilleure... étoile.

Sam accourut près de sa femme et l'intensité stellaire le frappa de plein fouet lorsqu'il arriva à sa hauteur.

L'étoile était vivante, il le ressentait jusqu'au bout de ses doigts. D'un bleu translucide, ses pointes s'effaçaient dans un bain de fumée au doux parfum de sérénité. Oui, de la sérénité. C'était exactement ce qu'il fallait.

— Tu es certaine mon amour ?

Frida opina.

Comme prévu dans le protocole, Sam passa ses mains à travers le brouillard de l'astre céleste. Une sensation de chaleur diffuse lui chatouilla la peau.

— Félicitations, retentit à nouveau la voix déshumanisée. Votre enfant naîtra sous une bonne étoile.

Sam en ressentit un immense soulagement. Ainsi qu'une pointe d'appréhension, qu'il chassa d'un coup de volonté. Il faisait le bon choix.

Il glissa à côté de son épouse, soudain las et exténué. Frida fit tomber sa tête contre l'épaule de son mari et entremêla ses doigts avec les siens. Sa respiration s'était apaisée.

Devant leurs yeux ébahis apparurent des constellations miroitantes, des trajectoires de vie remplies de bonheur où seule la lumière avait sa place.

— Quelle étoile avez-vous choisie pour la remplacer ?

Les mains des deux époux se serrèrent en silence, dans un échange de regard solennel. Les mots leur manquaient. Tant de choses auraient pu encore être dites.

Sam embrassa sa femme et se leva. Mieux valait ne pas s'éterniser, les adieux avaient déjà été faits. Il lui adressa un dernier signe de tête avant de disparaître dans les profondeurs des étoiles.

Frida essuya ses yeux humides. Elle devait rester forte. Bientôt, elle quitterait cet endroit avec son bébé. Sa fille, née sous une bonne étoile.

Agathe Débus

À la belle étoile

L'homme retourna le col de sa veste rapiécée, souffla dans ses mains pour les réchauffer. Son gros orteil dépassait d'un soulier troué. Deux godasses dépareillées, dénichées dans une poubelle. L'ongle noir ressemblait à une griffe de loup-garou. Il marcha un long moment, longeant les quais.

Arrivé sous le pont Marie, il posa son baluchon dans un coin tranquille où il ne dérangerait pas les autres déjà installés. Une femme aux cheveux gras lui fit un signe de tête et lui proposa une gorgée de sa piquette. Encore une qui n'était pas née sous une bonne étoile. Il refusa et s'allongea, se couvrant d'un vieux paletot sale. La pluie commença à tomber. Il s'était abrité à temps.

Demain, il lui faudrait reprendre la route. Marcher toujours, dans le seul but de se réchauffer. S'il pouvait au moins passer la nuit sans heurts. Était-ce trop demander ?

Il se recroquevilla dans son coin et lança à ses compagnons d'infortune :

— Le denier qui se couche éteint la lune !

Agnès Bourhis

Étoiles et destinées

Il faisait un temps très doux ce jour-là, surprenant pour un mois d'avril. La célébration de son soixantième anniversaire n'en serait que plus belle.

Six décennies déjà...

Le cœur gonflé de gratitude et d'amour, Jacques regardait sa femme Corinne dont il était amoureux depuis le lycée et qui avait été un soutien précieux dans tous les moments et aléa de sa vie. Leur amour avait pris des tonalités différentes au fil du temps mais n'avait jamais perdu de sa vigueur. Son regard se posa sur ses deux garçons Antoine et Julien dont les carrières étaient prometteuses. Avec leurs épouses – que Corinne et lui avaient très vite adoptée – ils avaient fait la route depuis Grenoble. Les deux couples étaient solides et venaient les voir à toutes vacances.

Ses quatre petits-enfants faisaient sa fierté. Leur joie innocente d'être présents à cette réunion était contagieuse.

Il les regarda s'amuser et repoussa très vite le petit pincement intérieur qu'il ne connaissait que trop bien.

Malgré leur très jeune âge, on devinait déjà leur caractère : sérieux et affirmé avec un grand sens de l'observation pour Louise ; joyeux et espiègle pour Léa ; Mathieu doux, presque effacé se transformait dès qu'il touchait son violon ; quant à Emma, turbulente et casse-cou, elle était toujours pleine de bleus et de sparadraps.

Les garçons débouchèrent le champagne et firent le service.

Après un repas excellent que Jacques – dont la cuisine était un des hobbies – avait préparé avec amour, vint le moment de souffler les bougies et de découvrir les cadeaux. C'est celui de sa petite-fille Louise qui le troubla le plus : un dessin d'enfant, une sorte d'arbre généalogique naïf, exprimant son affection et son admiration pour son papy. Il représentait un homme avec une énorme étoile brillante au-dessus de sa tête. À ses côtés se tenait mamie Corinne, avec une étoile plus petite. En dessous, les quatre parents, chacun avec une petite étoile au-dessus de la tête.

À la ligne suivante, les quatre petits-enfants, avec, pour eux aussi, une étoile.

Jacques admirait les talents de dessinatrice de sa petite-fille, essayant de décoder le message. Elle prit la parole pour l'expliquer très consciencieusement, du haut de ses six ans :

— Tu sais, papy, cette semaine à l'école, nous avons appris l'expression « naître sous une bonne étoile » et j'ai pensé à toi. Tu as fait plein de choses importantes, tu as pris soin de nous tous. Tes amis et tes voisins t'aiment et, même quand tu as été malade, tu as guéri alors que les médecins n'y croyaient pas !

— C'est bien, c'est bien, ma chérie. Mais alors toute la famille est née sous une bonne étoile ? l'interrogea Sandrine, sa maman.

— En fait, reprit l'enfant, on a tous profité de la bonne étoile de papy.

Tout le monde félicita la petite fille pour sa jolie vision de la famille. Jacques, ému, sourit et fit un câlin à l'enfant.

Corinne vit qu'il était songeur et devina ce qui se passait en lui. Naître sous une bonne étoile... qu'est-ce que cela voulait dire ?

Des étoiles, des planètes... gravaient-elles notre destinée dans un livre que nous ne pouvons lire ?

Des étoiles, des planètes... gravaient-elles notre destinée dans un livre inaccessible ?

Sommes-nous l'objet de forces invisibles, parfois bienveillantes parfois féroces ?

Selon quels critères ? Selon quelles règles ?

Il se sentait à la fois amer et coupable. Certes, tout ou presque, lui avait réussi, professionnellement, familialement, socialement, mais chaque fois qu'il repensait à Jean-Pierre, son cœur se serrait. Jean-Pierre avait tout raté. Tout avait été échec dans sa vie. Pourtant, il n'avait pas ménagé ses efforts. Le sort s'était cruellement acharné sur lui.

Demain, j'irai à l'hôpital. Les médecins sont pessimistes. Je lui prendrai son gâteau préféré, une charlotte aux fraises. Je sais qu'il m'attend, comme chaque année, pour fêter notre anniversaire.

Toute la journée, Jacques eut des flashs de son passé, de leur passé. Des questions qui le taraudaient depuis des années le submergèrent à nouveau. Il savait que cette date, le 23 avril, était chaque année un peu plus douloureuse. Mais cette année, les dessins innocents de sa petite fille avaient ravivé la plaie.

Corinne connaissait sa blessure, et son regard l'enveloppait de toute sa tendresse.

Quand, mais quand donc, leur destinée avait-elle bifurqué ? Il ne pouvait dater le moment où leurs chemins avaient commencé à diverger.

Cette question le lancinait : à quel moment lui ou ses parents avaient-ils failli ?

Au début, il y eut des chutes anodines que n'importe quel adolescent un peu téméraire pouvait faire. Puis une autre, plus sérieuse qui l'immobilisa plus longtemps. Des examens furent effectués, mais les médecins disaient que tout était normal, que tout allait bien.

Les années passèrent, émaillés d'incidents dont on disait qu'ils n'étaient pas graves.

A vingt ans, Jean-Pierre se dit un peu fatigué et décida d'arrêter pour quelque temps les entraînements de rugby. Il ne les reprit jamais.

Je lui en ai voulu et les copains aussi. J'en ai voulu aux parents aussi pensant qu'ils l'encourageaient dans son apathie. Les copains se mirent à l'éviter. Et je n'ai rien fait pour le comprendre ni le défendre.

J'ai même entendu un gars du club le traiter de « fiotte ». Je me suis lâchement tu, faisant mine de n'avoir rien entendu.

Le souvenir de cet épisode était parmi les plus difficiles pour Jacques.

Jacques s'en voulait encore de ce manque d'empathie et de curiosité qui aurait peut-être changé le cours inéluctable de cette descente.

Devenus adultes, la chance semblait sourire à l'un et boudier l'autre. Des réussites professionnelles pour l'un, des refus, souvent incompréhensibles, pour l'autre.

Jacques et Corinne dont l'amour était une évidence, se marièrent. Ce fut une fête joyeuse où toute la famille, les amis et même certains voisins étaient présents.

Jean-Pierre s'éclipsa juste après le vin d'honneur.

J'en ai été blessé, je le trouvais égoïste, peut-être jaloux, parce que lui, collectionnait les amours malheureuses et les trahisons, se rappela-t-il.

Jean-Pierre semblait résigné. Ses peines de cœur lui avaient fait perdre confiance en lui et en l'humain. Son travail s'en ressentit.

Au décès des parents, les jumeaux s'éloignèrent peu à peu. Peut-être que l'image qu'ils renvoyaient l'un à l'autre avait créé un malaise grandissant d'année en année.

Restait néanmoins ce rendez-vous d'anniversaire, auquel ils restaient fidèles. Ils mangeaient en silence le gâteau qu'apportait Jacques. Au-delà des mots inutiles ou piégés, ils communiaient dans ce silence plein de leur fraternité écorchée mais solide. Combien de temps allaient encore avoir lieu ces rendez-vous annuels ?

Jacques ne pouvait s'empêcher de se poser la question.

Jacques et Jean-Pierre savaient que le temps était maintenant compté.

Jacques poussa un profond soupir. Il était écartelé entre le bonheur d'avoir un parcours réussi et la peine de constater la chute lente et inexorable de son jumeau.

Peut-être aurais-je pu faire quelque chose ou au moins être présent quand il a affronté seul la maladie enfin reconnue.

Jean-Pierre, las de ces médecins qui affirmaient que tout allait bien alors qu'il se voyait décliner, décida de prendre rendez-vous avec un grand spécialiste à Paris. Il commençait à deviner ce qui lui arrivait à travers ses recherches sur internet. Il voulait en avoir le cœur net.

On l'hospitalisa pour une batterie d'examens.

Au bout d'une semaine, il rencontra le Pr Lartigue, la cinquantaine élégante mais dont l'attitude distante manquait d'empathie. Il lui fit part du diagnostic sur un ton impassible : il souffrait d'une maladie orpheline, auto-immune dégénérative. Il ne lui épargna aucun détail sur son évolution.

Je n'étais pas là pour lui tenir la main, l'embrasser, le soutenir, pleurer avec lui. Dix ans déjà.

Le cœur gros, un sanglot retenu dans la gorge, il se leva pour se cacher dans la salle de bain.

Il revint quelques minutes plus tard se rasseoir dans le canapé près de la fenêtre, toujours pris dans ses réminiscences.

Il faisait presque nuit, l'air s'était rafraîchi. Une bise légère inclinait à la mélancolie. Comme si elle avait suivi le fil ses pensées, Corinne vint s'asseoir près de lui et lui prit la main sans un mot.

Des fées s'étaient-elles penchées sur notre berceau ? Avaient-elles été injustes ? Généreuses pour moi et cruelles pour lui ?

À deux minutes d'intervalle, ne sommes-nous pas nés sous la même étoile ?

Baya Boualem

Défin

Les brindilles dans ses cheveux lui évoquèrent le panier d'osier plein de linge dans lequel elle avait atterri, bébé tombé de la table à langer lors d'une inattention de sa maman ; premier accident sans conséquence d'un catalogue qui ne fit que s'étoffer au fil du temps.

Brièvement kidnappée par une femelle orang-outan, au zoo lors d'une sortie en maternelle, puis seule indemne d'une intoxication alimentaire en colo, grâce à son incompréhensible aversion pour les raviolis ; les incidents parfois cocasses, heureusement jamais dramatiques, avaient émaillés son enfance et lui avaient valu le surnom de Chancette.

Étalée sur le matelas de paille fraîchement versée sur le parvis, le nez à quelques centimètres du tracteur accidenté, elle s'interrogea. Prendre un vélo aux freins fatigués pour rejoindre la gare à toute allure, afin de porter à son frère ses clés oubliées sur la table, bref défier sa bonne étoile, était-ce une idée intelligente ?

Moqueur, le sifflet du chef de gare répondit.

Élisabeth Guélaën

L'étoile du chanteur

— Sous quelle étoile êtes-vous né, Michel ? demanda la journaliste.

Il secoua ses boucles blondes sans répondre et après un temps de réflexion, lâcha :

— Sous quelle étoile ? j'en suis encore à me demander si c'est une bonne ou mauvaise étoile.

— Votre talent de compositeur, la rareté de vos textes et votre succès, il semble que la bonne étoile étincelle au-dessus de vous ! s'exclama la journaliste.

— Pas sûr, fit-il.

Elle ne pouvait pas voir ses yeux cachés par d'immenses lunettes noires. Il reprit :

— Ai-je choisi le bon sentier ? j'en suis encore à me le demander.

— Votre étoile vous a mené loin de nous. *Lettre à France* est si nostalgique. Nous aussi avons le mal de vous, parfois. Regrettez-vous votre départ ?

— Je voudrais ne pas le regretter, dit Michel et il marqua une pause... lorsque sonnera l'heure de ma mort.

Le soleil se couchait sur la baie de San Francisco et l'embrasement orange et violet du ciel faisait oublier la soudaine mélancolie du musicien-poète.

Joëlle Caujolle

Le col

Une nuit, j'ai failli me noyer. Je n'étais pas encore né. Je flottais entre deux eaux, l'une dormante, l'autre indécise. Des ombres mouvantes, traversées de furtives transparences, m'enveloppaient. Je ne sais quand, d'un geste malheureux, je crevai la bulle qui m'abritait. L'océan où je baignais se retira. Une étreinte de géant m'emprisonna. Pressé de tous côtés entre des parois hostiles, je cherchai une porte de sortie. Mon crâne, en première ligne, se déforma en tentant de franchir un col obstinément fermé.

Les étoiles surgirent à ce moment. Éblouissantes dans leurs parures lumineuses, elles tournaient autour de moi dans une ronde folle. Laquelle est la plus belle ? hurlaient-elles sur tous les tons. Réponds ! Vite ! Tout de suite !

On m'avait prévenu. Il n'y a qu'une seule bonne étoile parmi elles. Choisis bien si tu veux que ton horizon s'ouvre sur un chemin de bonheur.

Sinon tu rejoindras la foule des anonymes et l'injustice sera ton lot.

Jacques Koskas

Astrofolie

— Le bébé est dans le bon sens. Vous voulez connaître le sexe ? demanda la gynécologue.

Lucie, allongée sur la table d'auscultation se tourna vers son mari.

— Oh, vous préférez garder la surprise ?
 Lucie avait des questions, mais le sexe du bébé n'était pas sa priorité.
 — Dites-nous surtout si nous avons bien calculé le jour de naissance. Nous l'attendons au plus tard pour le 20 mai.
 — Sur le dossier il est inscrit que le terme aura lieu le 15.
 — Est-ce qu'il peut naître après ? s'inquiéta Lucie.
 — C'est possible. Nous déclenchons l'accouchement si le bébé ne naît pas dans la semaine qui suit.
 — Donc le bébé pourrait naître le 21 ou le 22 mai ? s'affola la jeune femme.
 — Vous avez un voyage de prévu ? rigola le médecin.
 — Vous ne vous rendez pas compte ! Si l'enfant naît après le 20 mai, le Soleil entrera dans la constellation du Gémeaux et nous ne le souhaitons pas. Nous voulons un enfant qui soit Taureau. Il serait calme et fiable, non impulsif et nerveux comme les Gémeaux.

Marion Martin

Histoire d'étoiles

Chez eux, tout le monde est né au mois de mars. Seule Esther voit le jour en avril. Sa famille remarque très vite combien elle est vive et charmante. Bientôt tout lui réussit et ses parents sont persuadés qu'elle est née sous une bonne étoile.

Adolescente, elle se passionne pour la peinture, et adulte, elle connaît un premier succès dans une prestigieuse galerie. Elle devient vite une étoile montante de l'art contemporain tant son talent est grand. Désormais, le public sort chaque fois de ses expositions des étoiles plein les yeux.

Esther reste modeste. Sa renommée ne lui monte pas à la tête et elle n'aime rien tant que passer une nuit à la belle étoile avec Sirius, son fiancé.

Une nuit, une dispute éclate entre eux et jaloux, il la frappe. Sonnée, Esther voit des étoiles pendant de longues minutes avant de se relever et de s'en aller.

Depuis leur rupture, elle n'arrive plus à peindre. Certains affirment que son étoile pâlit.

Michèle Peyrat

Estrella

Malgré le prénom peu commun que ses parents lui avaient attribué, Fortunée n'avait jamais eu de chance. Aujourd'hui encore, elle constatait que la poisse la poursuivait. Le test était incontestable : elle était enceinte. Pourtant, elle n'avait oublié qu'une seule fois sa pilule. Une fois de trop !

Elle ne pouvait attendre aucun soutien du père, un partenaire de passage, qu'elle ne revoyait déjà plus et dont l'identité lui était inconnue. Tant pis, elle assumerait seule ce cadeau que la providence lui envoyait.

Pour mettre toutes les chances du côté de l'enfant à naître, elle avait décidé d'accoucher dehors, en espérant que ce serait de nuit, pensant qu'avec de telles dispositions, l'enfant naîtrait forcément sous une bonne étoile.

Au petit matin, un promeneur découvrit un nouveau-né, gisant dans une mare de sang, entre les cuisses de sa mère morte. Pour honorer le vœu de Fortunée, ses parents nommèrent leur petite-fille Estrella.

Véronique Narat

L'inventeur n'avait pas prévu un tel usage, pourtant...

Une invention au poil

La fermeture du salon de coiffure avait peu ému les habitants de Petit Trou. Un commerce de plus abandonnait le village ; dans la vallée, la population décroissait inexorablement. La disparition de l'entreprise bicentenaire de brodequins avait marqué la fin du monde ancien. La nouveauté peinait à trouver sa place en ce lieu reculé. Une bizarrerie géographique interdisait toute connexion à la toile mondiale des communications. Petit Trou était un gouffre pour les ondes, non pas un trou noir, c'eût été cocasse, mais une zone blanche, c'était dramatique.

Les jeunes familles émigraient vers le chef-lieu de préfecture éloigné de plus de cinquante kilomètres ; elles y retrouvaient les bienfaits de la civilisation. A l'école ne subsistait qu'une classe regroupant huit enfants, dont les cinq de l'institutrice, les jumeaux du maire et Anatole, qui entamait une quatrième année de CM2. Le village était un havre de paix, prisé par une poignée de citadins exilés en quête de calme l'été, maudit par les ados en internat, obligés de revenir aux vacances.

Un déficit évident de clients avait eu la peau du commerce capillaire. Depuis longtemps on ne se bousculait plus à l'enseigne de *Tif & Tondu* ; cependant Mme Poivre-Sel y avait exercé son art pendant quarante ans.

Sur la route du col des Grandes Idées, la maison des Trouvetout prenait le vent de plein fouet. Contrairement aux habitudes architecturales, elle offrait sa façade aux bourrasques météorologiques de manière illogique. Une explication à l'activité créatrice intense régnant en ces lieux ? Pour une part peut-être, mais le grain de folie qui y prospérait avait une autre origine. Léonard possédait une imagination débridée, héritée de son grand-père. L'aïeul avait inventé la roue carrée autofreinante, géniale trouvaille qui déçut rapidement ses espoirs ; le concept connut un flop qui ne fit aucun bruit au-delà de son garage.

Léonard, le crâne totalement dégarni, ne trouvait pas motif à fréquenter le commerce de Mme Poivre-Sel. Cependant il considéra que sa fermeture était une perte considérable pour le bien-être des habitants du village ; il décida d'en combler le manque. Il entreprit de concevoir un robot barbier-coiffeur autonome avec l'entrain qui le caractérisait. Privé des facilités de l'Internet, il se déplaça pour consulter des bibliothèques. Sa vieille deux-chevaux allant moins vite que les informations par fibre optique, il consacra à cette étape théorique un bon trimestre. Au fil de ses trouvailles un projet émergea dans sa tête, qu'il coucha sur le papier avec force croquis et épures.

Au dessin succéda la maquette ; conçue de bric et de broc, elle devait permettre au concepteur de visualiser en trois dimensions l'élucubration de son cerveau. Bois, carton, tubes et ficelles, Léonard possédait un stock quasi-illimité de trucs et bidules indispensables à sa créativité. Son habileté transforma ces matériaux rustiques en un objet assez ressemblant au projet. Certains soupçonnèrent une accointance avec les pouvoirs occultes des alchimistes ; il ne faut point exagérer. Cette première étape réussie l'incita à persister.

La phase suivante fut particulièrement bruyante. Marteau, ponceuses et scies sauteuses, tout un arsenal de bricoleur chantait dans l'atelier de Léonard. Quelques livreurs égarés, en quête de la maison isolée, demandèrent leur chemin au café-pressé-épicerie. Leur indiscretion répondit à la curiosité insistante du barman-épicier, le village sut que la création comportait des pièces venant de Chine ; l'intérêt pour l'invention crût immédiatement. Léonard était un mécanicien et un électronicien hors-pair, ce n'était un secret pour

personne ; depuis fort longtemps, Mme Trouvetout mère, subjuguée par les compétences de son fils, l'avait fait savoir à qui voulait l'entendre. Quand le concert des outils prit une sonorité moins rock, plus grésillante, les voisins supposèrent que la phase électrique était en cours. Aux heures où l'activité manuelle battait son plein, l'atelier irradiait de lumières colorées, une promenade du soir pour les villageois en manque d'aurores boréales. Quand on entendit les passereaux chanter dans les bosquets, on sut que l'heure de la découverte allait bientôt sonner.

Vous avez une barbe ou une chevelure à tailler ?

Participez gratuitement à une aventure scientifique

Téléphonez à Léonard Trouvetout

Un matin, l'annonce, assortie d'un numéro de téléphone, s'afficha sur toutes les vitrines et fenêtres de la grand-rue. Dire que cette bonne occase provoqua une ruée serait mentir.

La première convaincue fut Mme Odette. Elle rêvait, depuis ses jeunes années, de porter fièrement un chignon choucroute pour imiter son idole des années soixante. Elle ne savait pas si cette extravagance était réalisable ; Léonard la rassura sur les extraordinaires compétences de son robot ; celui-ci était bardé de capteurs pour analyser son cheveu, comprenait une tif-thèque proposant des extensions capillaires de toutes les couleurs. Un microprocesseur, couplé à une base de données locale riche en modèles variés, pilotait l'ensemble ; bref, rien ne manquait pour répondre aux fantaisies de chacun.

Ratif était le nom de l'invention. Un peu plus spacieux qu'une cabine téléphonique afin de loger un confortable fauteuil, le robot en possédait le look rétro, version Dr Who. Mme Odette, en fan de la série d'anticipation, eut un frisson au moment d'y entrer. Faute d'autorisation, le procédé exclusif n'ayant pas été breveté à ce jour, il s'avère impossible de dévoiler les entrailles de la machine.

Au terme du processus, le résultat s'avéra remarquable, quoiqu'un peu éloigné de son rêve ; Odette était dotée d'une choucroute dorée, la faisant ressembler à une Marie-Antoinette, rescapée de la révolution, ayant perdu son diadème ; elle se trouva divine et regagna sa résidence toute guillerette, ravie de faire bisquer ses voisines. La transformation ne fut pas que physique. A partir de ce jour, elle se mit à gagner de façon quasi systématique les parties de scrabble au club du jeudi, mais aussi les tournois de bridge auxquels elle n'avait jamais rien compris. L'affaire suscita quelques jalousies mais peu de questions. Seule sa fille s'interrogea sur un changement plus profond, quand sa mère lui demanda de modifier son abonnement au magazine Nous Deux pour le Monde diplomatique, arguant une irréprouvable envie de comprendre la politique internationale qui lui paraissait absconse, dit-elle, en particulier aux U.S.A.

Léonard, rassuré du bon fonctionnement du robot, chercha un cobaye barbu pour en tester les diverses fonctionnalités. Le bar de la grand-rue possédait deux piliers sculptés extérieurs, faisant sa renommée dans les guides touristiques, et un pilier intérieur, un peu plus vacillant, en la personne de Captain Had'Hic. Le comité des fêtes embauchait l'homme en fin d'année pour déambuler dans les rues du village, vêtu d'une houppe rouge, distribuer des friandises aux enfants et chanter quelques Noël immémoriaux. Ses barbe et cheveux méritaient un bon rafraîchissement ; la proposition de Léonard fut acceptée sur un malentendu, l'ivrogne pensant bénéficier d'un pastis gratuit. La machine fit son œuvre de belle manière et Captain en sortit régénéré, les lettrés lui assurant qu'il était le sosie de l'écrivain Ernest Hemingway. Dire qu'il fut changé est exact, qu'il devint sobre est faux ; couper les cheveux, même en quatre, ne fait pas des miracles de cet ordre. A dater de ce jour, Captain H s'installa à une table au fond du bar et commença sa journée par un café. Il écrivit ses mémoires d'une plume élégante et épicée. Le gaillard avait eu une vie trépidante ; chacun reconnut quelques anecdotes croustillantes qu'il pensait élucubrations d'ivrogne, elles devinrent perles d'écrivain.

Léonard avait désormais deux ambassadeurs de qualité. L'avenir de sa création prenait belle tournure, il commença à monter un dossier pour le concours Lépine.

Anatole possédait une tignasse abondante et crépue, un embrouillamini de crins rétifs selon une implantation anarchique, le cauchemar des coiffeurs qui s'arrachaient les cheveux à l'idée de s'en occuper, un comble ! Ratif était une aubaine, il postula pour un essai. Léonard doutait rarement de lui-même, le challenge à relever le stimula. Il calibra le robot selon le souhait d'Anatole et lança le processus d'un doigt ferme. Le jeune garçon sortit, vingt minutes plus tard, métamorphosé, le poil domestiqué, lisse et brillant. Désormais sûr d'avoir conçu une invention majeure, qui était destinée à marquer l'histoire de la coiffure, Léonard exultait, les résultats dépassaient toutes ses espérances.

Mme Corellatrice, l'institutrice, alerta Léonard : les changements consécutifs au traitement capillaire outrepassaient l'aspect du cheveu d'Anatole. Elle connaissait par cœur cet enfant, pour le pratiquer depuis plus longtemps qu'aucun autre élève en sa carrière d'enseignante. Elle le trouvait transformé autant intérieurement qu'extérieurement. Son esprit, de rampant, devint bondissant. Tout l'intéressait ; il se mit à dévorer la bibliothèque de la classe dont il fit le tour en quelques jours. Sa soif de connaissances inextinguible la ravissait et la terrifiait tout à la fois. Elle demanda que soient effectués des tests psychologiques et de Q.I., en urgence. Les résultats, communiqués aux seuls parents, justifèrent l'envoi immédiat d'Anatole dans une institution privée, fort coûteuse, que son père accepta de payer avec un grand plaisir. A quatorze ans, après une enfance végétative, il intégrait sans tarder une prépa aux grandes écoles.

Léonard devint perplexe. L'inimaginable évolution d'Anatole donnait à réfléchir. Il lui sembla que Mme Odette et Captain H avaient également subi des conséquences collatérales au coiffage. Son invention le dépassait. Se pouvait-il que l'action sur le poil ait des répercussions sur la racine, et que de proche en proche le cerveau soit modifié ?

Il se replongea dans ses études préalables, vérifia ses calculs, chercha l'incongruité dans le montage, le bug dans le programme, sans succès. Ne pouvant résister au désir de comprendre, sentant la découverte du siècle à portée de neurone, il se résolut à démonter le robot. Il examina chaque pièce, chaque soudure, passant ses nuits dans une vaine agitation. De guerre lasse, n'ayant rien trouvé de probant, il remonta Ratif avec d'innombrables précautions. Désespérant d'élaborer une explication plausible, il entreprit de faire ses observations sur le robot en action. Il alla chercher Momo, le cantonnier, un brave gars pas très fûté. L'ouvrier, ravi bien qu'étonné de l'offre, se plia à l'exercice, entra dans la machine, en ressortit pomponné, parfumé et rasé de frais. Se trouvant beau, Momo se mit à chanter, fort bien au demeurant, mais resta lui-même. Léonard proposa ses services gratuits à la maison de retraite, qui accepta avec un plaisir non feint cette occasion de faire des économies. Aucun génie ne sortit des ciseaux du robot. Non seulement il avait échoué à comprendre l'étonnant phénomène, mais l'étrange capacité du robot s'était évanouie dans son démontage.

Léonard pleura longtemps. Il regrettait surtout de ne pas avoir osé confier sa propre tête chauve à Robot Ratif quand celui-ci savait faire des miracles. Non pas pour devenir plus intelligent, mais pour retrouver une belle chevelure. On attribua sa déprime à la mise au monde de sa fabuleuse création, une sorte de dépression post-partum. D'autres n'osèrent dire qu'ils trouvaient cette histoire tirée par les cheveux.

Élisabeth Guélaën

Le ventre des femmes

Claire cherchait, en vain, la meilleure tenue à porter. Elle stressait à cause de la journée qui l'attendait. Son rendez-vous à l'hôpital était à dix heures.

La jeune femme faisait défiler les vêtements sur le portant. Elle se demandait si une robe était adaptée à la situation. Un survêtement serait mieux. Elle serait plus à l'aise ce soir, après sa courte hospitalisation.

Claire enfila le pantalon de sport puis choisit un pull dans la penderie. Avant de s'en vêtir, elle s'observa dans le miroir, le sweat-shirt devant son buste. Son ventre se serra face à son reflet. Elle tenait entre ses mains un simple accessoire en fer qui aurait pu lui ôter la vie des années plus tôt, et qui continuait à faire des ravages sur le corps de millions de femmes dans le monde.

Si les combats de Simone Veil et Gisèle Halimi n'avaient pas abouti, aujourd'hui Claire aurait dû se rendre chez une faiseuse d'anges qui aurait déplié ce même cintre avant de procéder à son intervention.

Marion Martin

Le point

Il était apparu un matin dans le ciel grisâtre. La journée s'annonçait pourtant semblable aux précédentes, ni plus gaie, ni plus triste, solidement ancrée dans sa banalité. Au café de la mairie, on installait les chaises sur la terrasse pendant que le cordonnier levait le rideau de fer de son échoppe. L'odeur des croissants chauds, échappée de la boulangerie, traversait la place en volutes parfumées pour cueillir les premiers passants en route vers la station d'autobus.

Le livreur de journaux l'aperçut le premier alors qu'il lançait un magazine vers le balcon du maire. Mais la diffusion des nouvelles étant urgente par définition, il continua sa tournée sans s'interroger davantage. L'heure matinale ne se prêtait guère au questionnement. À peine eut-il fait le tour de la place qu'un attroupement l'obligea à mettre pied à terre devant la pharmacie. Tous les yeux, braqués vers le ciel, fixaient un point précis. Un point qui descendait lentement selon une trajectoire rigoureuse, pour venir s'immobiliser au milieu de la place, au centre du bassin, sur l'orifice du jet d'eau.

Après un temps d'étonnement compréhensible face à une situation aussi inhabituelle, le pharmacien, homme de science, s'avança d'un pas assuré, bientôt suivi par la foule qui s'agglutina autour de la pièce d'eau. On s'abstint de prendre la moindre initiative en l'absence du maire, chatouilleux sur le respect de son autorité.

En attendant, chacun admirait ce point venu du ciel et certains, en leur for intérieur, cherchaient quel sens donner à cet événement qu'on présumait capital.

Enfin, le maire arriva, le visage encore marqué par un sommeil trop tôt et trop brusquement interrompu. On lui désigna le point. Un superbe point d'interrogation à l'élégance rare, sculpté dans un bois précieux par un maître amoureux des formes rondes à la douceur féminine. En équilibre sur l'eau tranquille, il inclina, avec une grâce nonchalante, son col de cygne devant le premier citoyen du village.

Comme sa charge le commandait, et sans s'interroger davantage, le maire prit une première décision qui ne fut pas sans conséquence sur la suite des événements. Interdiction absolue de mettre en marche le jet d'eau. On s'en doute, quelques esprits chagrins ne manquèrent pas de s'insurger contre cette décision arbitraire, prise en dehors de tout débat démocratique. Rappelons que le bassin, hexagonal comme l'exigeait la tradition, était le fleuron du village et nécessitait, pour amortir la fortune qu'il avait coûtée aux contribuables, le jaillissement continu de l'eau pendant la journée.

Mais pour l'instant, chacun reconnaissait que le point d'interrogation s'étant posé sur la buse qui projetait l'eau sous pression, il n'était guère envisageable de faire autrement.

Quelques jours passèrent ainsi. Certains se risquèrent à se poser une ou deux questions sur l'étrange phénomène, mais reconnaissons qu'il s'agissait de marginaux peu intégrés et non représentatifs de la communauté. La vie reprit son cours habituel. De son côté, le point d'interrogation, toujours immobile au

milieu du bassin, semblait s'être figé et ne réagissait à aucune sollicitation. Les oiseaux s'en servirent comme perchoir et le bassin se remplit peu à peu de leurs déjections.

Les mêmes esprits chagrins s'en émurent auprès du maire, qui, après consultations nombreuses et variées, comme l'exigeait la procédure démocratique qu'on ne pourrait pas, cette fois, l'accuser de ne pas avoir respectée, prit une seconde décision, laquelle ajoutée à la première eut les lourdes conséquences que l'on va voir.

Par décret dûment signé, l'édile ordonna de remettre en activité le jet d'eau sur lequel reposaient l'honneur du village et, rappelons-le, le point d'interrogation qui sommeillait raide comme une statue.

Après de violents borborygmes, dus aux luttes intestines que se livrèrent l'eau et l'air pour le contrôle de quelques centimètres cubes de tuyauteries, la gerbe d'eau jaillit enfin victorieuse, chassant les oiseaux et propulsant le point d'interrogation jusqu'au toit de la mairie où il s'accrocha *in extremis* à l'antenne de télévision d'où il pendait à présent tel un vieux cintre déshabillé.

Personne n'y prit garde, car il n'entrait pas dans les habitudes de se promener le nez en l'air. Sauf en cas de panne de télévision. Ce fut la première conséquence de la double décision du maire. Sur l'écran installé dans la salle polyvalente, n'apparaissait désormais qu'une image, surgie à l'instant où l'arbitre avait sifflé la reprise de la seconde mi-temps, après la publicité. Une question inattendue se propagea alors chez tous les villageois. Que venait faire, à la place du match capital diffusé en direct du stade national, cette page, qu'on croirait tirée d'un cahier d'écolier, sur laquelle des centaines de points d'interrogation frétilaient comme des poissons sortis de l'eau ?

On remua le téléviseur, on déplaça le meuble qui le supportait, on essaya d'autres chaînes, y compris celles qui ne retransmettaient pas le match, rien n'y fit. Les points d'interrogation continuaient de proliférer sous les yeux incrédules des téléspectateurs. On se rua à l'extérieur et la stupeur monta d'un cran à la vue de l'antenne de télévision envahie par une multitude de points d'interrogation. Ceux-ci, toujours aussi gracieux, inclinaient la tête, avec majesté, devant chaque nouvel arrivant.

Le maire dépêché en hâte, encore vêtu du maillot de l'équipe nationale, se gratta d'abord le menton, secoua la tête, se frotta le crâne, ouvrit la bouche et posa cette question, en apparence anodine :

— Mais que se passe-t-il donc ?

Question sans prétention, mais question tout de même, peu conforme aux coutumes du village. Si les choses en étaient restées là, il est probable que rien de ce qui suivit ne serait arrivé. Mais, ce qu'on ne comprit pas, et l'affaire n'est pas résolue à ce jour, c'est la raison qui poussa le maire à réitérer sa question. Sous la même forme, sur le même ton interrogatif, suivi inévitablement d'une ponctuation en forme de point, vous l'avez deviné, d'interrogation.

Ce fut comme une pluie de sauterelles. Mais en beaucoup plus délicat et au ralenti. Tels des hippocampes en suspension dans les airs, les points d'interrogation, qui n'attendaient, semble-t-il, que ce signal, quittèrent l'antenne de télévision et, en dessinant mille arabesques dans le ciel étoilé, s'approchèrent de la foule rassemblée et se posèrent, en douceur, sur la tête de chaque habitant. Le contact sur le cuir chevelu provoqua un léger frisson qui parcourut le corps avec la tendresse d'une caresse. La résonance enveloppa le cerveau d'une agréable chaleur qui fit fondre, sans douleur, les blocs de méfiance, les a priori, les préjugés, les certitudes et les vérités dogmatiques qui bouchaient depuis longtemps les orifices de l'entendement, de la curiosité et du questionnement.

Professeur Nimbus bienheureux, chacun arborait avec fierté son point d'interrogation dressé sur le sommet du crâne tel un hameçon prêt à saisir la moindre parcelle de savoir en circulation, à l'enrichir et à la transmettre.

On ignore qui le premier s'interrogea. Mais ce fut à la vitesse d'une épidémie une fois le virus libéré. Questions sur questions, tout fut remis en question. Quoi ? Qui ? Comment ? Pourquoi ? Où ? Toutes les

formes interrogatives se disputèrent le privilège de trouver la question essentielle. Encore fallait-il s'accorder sur l'essentiel. Aux mille questions qui fusaient par minute, aucune réponse ne s'avérait satisfaisante, car chaque question ouvrait sur mille autres questions, chacune proposant à son tour un fourmillement de questionnements. On s'interrogeait sur tout, sans limite, sans parti-pris. La curiosité se cultivait en art de vivre. Chaque jour, de vastes champs d'exploration s'ouvraient sur des pistes inconnues à l'origine de nouveaux commencements.

Un bouillonnement permanent agitait le village. Telles des bulles de champagne, les neurones, sans cesse renouvelés, crépitaient dans les matières grises où des milliards de synapses électrisées s'étreignaient dans des accouplements orgiaques.

Chaque jour on découvrait de nouvelles formes de pensée, de nouvelles pistes de réflexion. Cogiter, gamberger, imaginer, créer, faisaient partie des droits et des devoirs des citoyens. Et tout le monde de s'émerveiller de cette capacité innée restée en friche si longtemps. Très rapidement, certaines choses devinrent obsolètes : la fonction de maire, l'antenne de télévision, le jet d'eau...

L'euphorie était telle que personne ne les vit arriver. C'est la seule explication valable retenue aujourd'hui. Le premier qui les aperçut, alors qu'ils se massaient devant l'entrée du village, fut l'ancien maire qui s'interrogea, par habitude :

— Mais, n'est-ce pas là des points d'exclamation ?

— Affirmatif ! répondirent-ils en lui fracassant le crâne.

Vêtus de noir, le corps métallique construit sur le modèle des gourdins que nos ancêtres préhistoriques utilisaient pour frapper, assommer, tuer, ils fondirent tels des oiseaux de proie sur tout ce qui bougeait. Cognant sans répit, ils arrachèrent les points d'interrogation, les écrasèrent sans pitié, vidant les esprits de toute question.

Depuis, chacun vaque à ses occupations, indifférent au point d'exclamation vissé sur sa tête et directement connecté à la nouvelle antenne de télévision. On a nommé un nouveau maire à la silhouette trapue de matraque. Une nouvelle loi punit de plusieurs années de prison le délit de questionnement. La vie se conjugue à l'impératif. L'ordre règne !

Jacques Koskas

La colle

Je vais me faire virer, c'est sûr.

Tout ça parce que j'ai foiré le projet qu'on m'a confié.

Je toque à la porte.

— Entrez ! répond le directeur des innovations.

Mon N+12. Dieu en somme. J'avais espéré qu'il m'ait oublié.

— Ah ! Monsieur Mignard. Je vous attendais. Asseyez-vous.

Un ordre. Pas une proposition.

— Monsieur Mignard, rappelez-moi sur quoi vous avez travaillé ces deux dernières années.

— Une colle extra-forte, Monsieur le Directeur.

Il brandit un tube tout neuf. Mon dernier prototype.

— Celle-ci ?

Je déglutis.

— Oui, Monsieur le Directeur.
 Il en badigeonne une feuille, se lève, me la colle sur le front.
 Puis il l'enlève. La remet.
 — Qu'en pensez-vous, Monsieur Mignard ? Pas très efficace, il me semble.
 — Non, Monsieur le Directeur.
 — Je ne vous pensais pas si bête, Monsieur Mignard.
 Une idée me traverse l'esprit.
 — Et si justement, on s'en servait pour créer des pense-bêtes faciles à coller et à décoller ? Sur les frigos, les portes... On appellerait ça... des *Post-it* ?

Erwann Avallach

Numéro 8254

À peine ai-je franchi l'entrée du parc que mes jambes me crient de faire demi-tour. Un mauvais sentiment. *Fuis, Gaby !*

« *On ne vous promet pas un rêve...* » clame une voix chantante dans les haut-parleurs.

Malgré mon instinct, je me laisse porter par la masse sombre des visiteurs. Ils se pressent sans faire attention les uns aux autres... ce qui est quand même un comble vu la thématique des attractions !

« *On vous offre la plus belle des réalités !* »

Les allées sont bondées. Je me fais toute petite. La journée d'inauguration attire une foule de curieux impatients d'expérimenter ce qui est vendu depuis des mois comme « LE miracle d'une nouvelle ère ».

— Arrête de faire la moue, Gaby ! me sermonne Julia.

Je lui tire la langue comme quand on était gamines. C'est facile de son côté, cette idée saugrenue est la sienne. Elle ferait sans doute moins la fière si elle était à ma place.

« *Vous en avez assez des partenaires superficiels ?* »

— Tu aurais pu faire un effort vestimentaire quand même...

Ça y est, elle ronchonne. Son regard s'est assombri sous ses sourcils froncés.

— Quand il s'agissait de Jack, tu étais plus... entreprenante.

Je hausse les épaules. Que répondre à ça ? Jack était ce qui se fait de mieux en matière d'être humain : doux, drôle et dévoué. Le trio magique des D. Personne ne pourra être à sa hauteur.

— Si j'avais su que... enfin bref, dit-elle en s'éventant d'une main. Laissons le passé aux oubliettes. Pensons au présent, pour t'offrir un bel avenir.

— Je ne te savais pas si philosophe, Juju, dis-je en passant un bras autour de ses épaules.

— N'essaie pas de m'amadouer avec tes petites caresses, Gabrielle Montini. Concentre-toi plutôt sur les... tentations diverses qui t'entourent.

Mon amie me désigne du menton un homme à la peau basanée. Il lui offre un sourire charmeur.

— Ne me laisse pas me distraire, Gaby ! Retiens-moi s'il te plaît !

Elle minaude puis éclate de rire. Je secoue la tête en soupirant. Cette fille est épuisante.

« *Osez faire un pas vers la nouvelle ère de l'amour !* »

La voix ne cesse de vanter les mérites de son nouveau concept. Précurseur, selon ses créateurs. Efficace, selon les scientifiques. Dingue, d'après tous les autres.

Je regarde autour de moi. Les attractions sont roses ou rouges, vives et lumineuses. La plupart sont pleines et les queues s'étendent à perte de vue jusqu'à déborder.

Qu'est-ce que je fais là déjà ?

Julia me donne un coup de coude en m'indiquant le haut de la grande roue. Dans les cabines auréolées de guirlandes cotonneuses, un couple s'embrasse à pleine bouche. Les peaux se mélangent, les mains se cherchent.

— C'est génial ! s'extasie mon amie. C'est sans doute le premier couple depuis l'ouverture ! Je t'avais dit que ça marcherait ! C'est prouvé par la science !

J'observe la scène d'amour sur fond de ciel bleu. Dans les autres cabines, le rapprochement est plus mitigé, voire inexistant. Je continue d'avancer lorsque ma tête se heurte à un obstacle. Je recule de quelques pas, sonnée.

— Mademoiselle ! Pardon, je ne vous ai pas fait mal ?

Une main chaude et une voix tendre se posent sur moi. Je lève les yeux. Un regard inquiet, ourlé de longs cils, me dévisage. Les iris sombres glissent sur mon visage, descendent dans mon cou, remontent. Comme s'ils cherchaient quelque chose. Mais quoi ?

— Non, je... Je ne regardais pas où j'allais, je suis désolée.

— C'est moi qui vous dois des excuses. Je suis vite distrait. Je vous laisse profiter de la foire, j'essaierai de ne pas vous faire obstacle à nouveau. Au plaisir !

L'homme réajuste sa cravate, un étrange sourire aux lèvres. Puis il m'adresse un signe de tête avant de disparaître dans la foule.

« *Vous choisissez ! Vous prenez ! Vous aimez !* »

— C'est qui, le beau gosse en marinière ? souffle Julia qui vient de réapparaître.

— Personne... Enfin je crois. Bon, si on tentait les pinces ?

Julia tape dans ses mains en sautillant sur place.

— Ça c'est mon amie !

Elle m'entraîne à travers les allées, s'orientant grâce aux multiples panneaux indicateurs. « Autos-amoureuses », « Grande roue de l'amour », « Pinces un jour-pinces toujours »... Ce trop-plein de guimauve me retourne le cœur.

Nous arrivons devant un immense cube de verre. J'ai un mouvement de recul. Dans l'habacle sont entassés des dizaines d'hommes et de femmes. Tous différents. Mais tous semblables ; leur effroi est palpable.

— Julia, ce n'est pas... c'est inhumain !

L'horreur de la situation me paralyse. Ma gorge se serre. Comment est-ce possible ?

Mon amie a un vague geste de la main.

— Il faut vivre avec son temps, Gaby. Jack est parti.

« *Outch. J'aurais dû le retenir.* »

— Comment espères-tu rencontrer quelqu'un à plus de trente ans alors que tu passes ton temps en télé-travail, entourée de tes cactus ?

— Ce sont des succulentes.

— Les applis de rencontre sont obsolètes. Maintenant, ce qu'on veut, c'est du concret. De la chair fraîche à disposition.

Mes mains se crispent et mes yeux s'embuent. Les mots me manquent.

Un visiteur tourne une manette ressemblant à celle d'un jeu vidéo. Une pince effrayante descend dans le cube transparent.

— Tu veux laquelle, Papa ? jappe un enfant surexcité.

— La blonde, chéri. Elle me rappelle ta mère. Sa carte d'identification la décrit comme douce et créative. Ce sera parfait.

Je vomis tandis que les crochets métalliques se referment sur le boudoir de la femme blonde. Ses yeux sont glacés d'effroi. Elle gesticule tandis que la pince l'emmène dans un sas étroit avant de pouvoir rejoindre la sortie.

— Julia, ce n'est pas...

— Arrête tes jérémiades. C'est bientôt ton tour.

Non, non, non. J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Une onde glacée glisse sur ma peau et fait trembler mes doigts.

« *Vous en avez assez des partenaires superficiels ?* »

Mes pas incertains me mènent devant le joystick. C'est une blague. Une caméra cachée. Ce n'est pas possible.

— Lequel as-tu choisi, Gaby ?

J'entends dans mon dos les visiteurs qui piaffent et s'impatientent. Mon immobilité embrase leurs nerfs. Je n'y peux rien, je suis tétanisée.

« *Gabrielle.* »

Trop de pensées dans ma tête.

« *Gaby.* »

Un sentiment d'oppression.

« *Gaby, Gaby, Gaby.* »

Je secoue la tête avant de rebrousser chemin. Je préfère encore rester seule. Je m'enfuis.

Je fuis.

Je bouscule des pseudo-couples sans faire attention à qui que ce soit. Peu importe à cet instant. Les regards énamourés, les caresses, les barbes à papa partagées... Quelle farce !

« *Osez faire un pas vers la nouvelle ère de l'amour !* »

— Ga... Gabrielle !

Julia me rattrape alors que je me dirige à grandes enjambées vers la sortie. Je suis en colère. Je ne comprends pas.

— Comment peux-tu cautionner une telle mascarade ?

Ma voix est dure comme de la pierre. Mon accusation est violente. Je n'ai pas le souvenir d'avoir déjà parlé à mon amie de cette façon.

— C'est toi qui ne comprends pas ! C'est ainsi que ça fonctionne aujourd'hui ! On souhaite un partenaire, on se sert ! Ce qu'on veut, on le prend !

Je suis effarée des paroles qui se déversent comme un torrent d'immondices de la bouche de mon amie.

— Le problème, c'est que tu n'as jamais pu oublier Jack ! crache Julia. Il est temps de grandir, Gabrielle.

J'hallucine. Je me fais l'effet d'un poisson pris au piège hors de l'eau. Sans air, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés.

« *On vous offre la plus belle des réalités !* »

Les visiteurs continuent de rire aux éclats en nous frôlant. Leurs regards me semblent ailleurs. J'ai l'impression d'être tombée dans un repaire de fous. Je ne veux pas devenir l'une d'eux.

— Je te demande pardon, continue Julia en se prenant la tête entre les mains. Peut-être que « Pincés un jour-pincés toujours » ne te convenait pas, c'est tout. Il y a des dizaines d'autres attractions qui peuvent te permettre de ne pas rentrer seule.

Les effluves capiteux me hérissent les poils. Les odeurs de friture me donnent la nausée. Les mots de Julia me débectent.

Je veux m'en aller.

— On pourrait essayer le train fantôme par exemple. Chaque fauteuil est occupé par une personne différente et tu t'assois à côté de celui que tu choisis...

— Je m'en vais. Reste si tu veux.

— Gaby, tu ne peux...

— Un problème, Mademoiselle ?

L'homme à la marinière apparaît à côté de nous, charme et sourire collés au visage.

— Je veux simplement partir.

Un rictus déforme les traits avenants.

— C'est impossible, Mademoiselle.

Silence.

— Une personne vous a personnellement choisie comme partenaire. Vous et personne d'autre.

— Pardon ? Je n'ai pas donné mon accord ! Je ne fais pas partie des prétendants !

— Vous êtes Gabrielle Montini, n'est-ce pas ?

J'acquiesce d'un hochement de tête. Mon attention est suspendue à ses lèvres. Je n'avais pas remarqué le badge sur son torse.

— Je suis le directeur de la foire. J'ai en ma possession un document signé de votre part vous désignant comme candidate dès votre entrée entre nos murs.

Le temps s'arrête et s'étire comme une barbe à papa trop sucrée. Immonde et écœurante. Les filaments cotonneux me compriment la gorge et s'enroulent autour de mon cou.

Je ne peux plus respirer.

« *Vous choisissez ! Vous prenez ! Vous aimez !* »

— J'ai imité ta signature, Gaby ! s'exclame Julia en souriant. Depuis qu'on se connaît, j'ai eu le temps de m'entraîner. J'espère que ma surprise te plaît.

— Tout est réglé, alors. Les contrats ne peuvent être rompus. Vous devez me suivre, Mademoiselle.

Une peur viscérale jaillit de moi en geysers épais et répugnants.

Non, non, non.

Le sourire sincère de Jack s'imprime en vagues mélancoliques sur mes paupières.

— Tu dois aller de l'avant, Gabrielle, m'assène mon « amie ». Tu ressasses un rêve... Monsieur marinière t'offre la réalité.

— Je n'ai rien demandé ! Je n'ai rien choisi ! je hurle, des larmes salées dégoulinant sur mes joues. Vous êtes de grands malades !

Une poigne ferme m'attrape le bras. Le directeur serre ses doigts autour de ma peau blême. L'image de la pince se superpose à la scène. Mon cœur s'emballe. J'ai l'impression qu'il va exploser.

— Tu me remercieras plus tard, ajoute Julia en secouant la tête. Sois heureuse, Gabrielle.

— Vous serez le numéro 8254, énonce le directeur en refermant un bracelet sur mon poignet.

Le cliquetis métallique me glace le sang.

Un cri d'animal surgit de ma gorge. Long et désespéré. Violent et dévastateur.

« *Osez... l'amour !* »

Je n'entends plus rien que mon impuissance.

Je suis piégée.

Agathe Débus

Fossiles

Musée du vivant. Léo est un saule pleureur. Il sent ses feuilles frémir et sa sève palpiter. Son écorce se réchauffe, ses racines plongées dans la terre se gorgent de nutriments. Ses branches déployées fièrement, lui donnent la sensation de dominer le monde. Des éclats de rire lui parviennent, des bribes de conversations avec.

Diderot badine et philosophe à quelques mètres. *L'Encyclopédie* est pour bientôt. Une sonnerie retentit. Fin d'immersion.

Léo retire son casque et les capteurs qui le relient au boîtier cellulaire de la végétation de la montagne Sainte-Geneviève. Il vient d'expérimenter le raté d'un chercheur en biologie. Un échec néanmoins devenu réussite.

C'est que les cellules parlent désormais. Elles devaient livrer le secret de l'ontogenèse, révéler enfin comment une cellule se spécialise. L'énigme de leur histoire demeure mais plus celles des hommes. À défaut de se raconter, elles racontent ce qu'elles ont enregistré en se fossilisant.

Fabienne Martin

Avoir le pot

Je suis posé sur une étagère. Je côtoie un flacon de cardamone distillée, un pot de sel d'epsom et un mortier avec son pilon. C'est encore le moment où tout est possible. Quand la clochette de la porte tinte, je tressaute sous mon couvercle en espérant être choisi parmi tous les produits de l'apothicaire. Marcellus Gilmore Edson, mon inventeur, m'a offert une place de premier rang dans son officine. Il croit en mes calories. Je suis roi de l'énergie. Ici, certains me jalouent. Mes voisins endorment ou anesthésient la douleur et l'esprit alors que je suis le lion dans le moteur, le feu sous le maïs. Je pope là où ça manque. Je coule dans la gorge, peu importe l'absence de dent pour me mâcher, je m'ingère sans entrave.

Gling, ça sonne, Marcellus tend le bras et me saisit. De l'autre côté du comptoir, je fais face à un vieux visage qui me sourit ravi :

- Comment vous avez dit que ça s'appelait ?
- De la pâte de cacahuète, Madame Lavoie.
- Et comment dois-je la consommer ?
- Deux cuillères à soupe par jour et vos besoins en protéines seront couverts.
- Plus besoin de m'attaquer à des steaks trop durs !
- C'est ça, Madame Lavoie, et vous verrez, en plus, c'est bon !

Il m'emballa précautionneusement dans un sac en papier et me tend à la vieille dame. Elle tremble un peu, m'enfouit dans son cabas. Je n'aime pas ce noir. Je savais que ce jour viendrait et pourtant je suis effrayé de quitter ainsi le nid, sans un au-revoir. Je ressens les chocs de différents petits objets qui me cognent, je crains pour la surface de mon verre mais je me répète que je suis solide et investie de grands espoirs. Un pionnier se doit de se comporter en aventurier. Je refoule mon angoisse, je m'en vais découvrir le monde.

Le voyage s'achève plus vite que je ne l'aurais cru. Je trône à présent sur une table de cuisine, posée sur une nappe à carreaux. Le vaisselier imposant devant moi, exhibe ses assiettes blanches comme autant de trophées, j'attends. Sans préavis, une main m'attrape et fait tourner mon couvercle, j'entends le petit bruit caractéristique, je ne suis plus sous vide, mon intérieur va devoir être consommé. Elle plonge une grosse cuillère dans ma matière dorée, la porte à sa bouche et l'enfourne. Je ressens l'arrachement. Elle ferme les yeux, les commissures ridées de ses lèvres se soulèvent légèrement. J'entends très nettement son « Hummm ! » Elle marque une pause.

— C'est vrai que c'est bon !

Elle a avalé, je suis amputée à jamais d'une partie de ma substantielle moelle. Elle referme le couvercle comme si de rien n'était. Elle chantonne et vogue à ses occupations. Je suis laissée sur la table, en position centrale, pourtant personne ne semble plus me remarquer. Je me sens oubliée alors que blessée dans ma chaire.

Je fais le point sur ma courte vie. J'aurais préféré en finir brutalement, j'ai beaucoup de mal à accepter de me voir diminuée. Ce qui m'attend va irrémédiablement dans ce sens. Seul Marcellus pourrait me régénérer. Il demeure mon dieu de la Cacahuète. Hélas, les dieux n'entendent pas les souffrances d'ici-bas. Les dieux s'amuse. Le mien innove. Je l'ai entendu de sa bouche quand il essayait de me vendre à Monsieur Pépin ou à Madame Ouellet qui n'ont pas voulu de moi.

— C'est nouveau, leur disait-il. Je l'ai confectionnée pour vous. C'est sans danger, ne vous inquiétez pas et avec cette pâte vous pourrez courir, presque comme à vos vingt ans.

Les autres n'ont rien voulu savoir, un ami d'ami serait mort après avoir ingéré de la cacahuète. Marcellus avait balayé cette objection d'un revers de manche et j'avais eu un répit, des jours heureux supplémentaires à couler sur mon étagère. J'observais la lumière du soir traverser la vitrine et le croissant de lune se lever au dessus de l'immeuble d'en face.

Aujourd'hui, il fait froid en mon cœur. J'ai conscience de m'appesantir sur ma destinée plus que de raison alors je fixe le plafond comme si la solution pouvait venir d'en haut. Une araignée velue a tendu sa toile et emberlificote une mouche prisonnière de ses fils. Son sort est scellé, je me sens chanceuse quelques instants, de ne pas périr ainsi.

La main que je commence désormais à reconnaître surgit de la pénombre. Elle tourne mon couvercle plus aisément que la première fois. Ma chaire s'offre à sa merci. Elle se sert une cuillère à soupe de mon intérieur. J'ai moins mal, je crois. Peut être commencé-je à m'habituer. Hélas, elle ne s'arrête pas à ce nouveau prélèvement. Elle replonge la cuillère, qui pénètre ma pâte souple et en ressort chargée dans un petit bruit de suction. Son butin finit, implacablement, au fond de sa gorge.

Puis elle s'en va. Elle a mal revissé mon couvercle, sans doute l'arthrose rend-il ses doigts maladroits. Je crains que cela n'évente ma pâte. Je tiens aux conditions d'hygiène, fabriquée par un apothicaire, ça laisse des traces dans mes aspirations. Je suis impuissante à la rappeler, je resterai donc ainsi, parcourue d'un courant d'air, jusqu'à la prochaine charge. Je me remémore la dose prescrite par Marcellus ; cette vieille bourrique l'a dépassée. J'espère que cette alimentation trop riche l'a ballonnera et qu'elle dormira mal cette nuit, bien fait ! Demain, elle se méfiera d'avantage avant de vider mes réserves.

Je ne dors jamais, cependant l'obscurité ralentit mes pensées. Je sombre dans un état second, méditatif, proche du grand tout alors qu'on me vide.

Le matin vient vite, les vieilles personnes se lèvent très tôt, je me le rappelle. Elle s'approche de moi encore ensommeillée, je frémis. Ça frappe à la porte. Madame Lavoie va ouvrir. Une femme entre, agitée, elle s'exprime en une seule expiration :

— Mère, je voudrais vous laisser Saddie pour la journée. Elle est malade et je ne peux pas l'emmener à la fabrique. Je reviens la chercher ce soir.

Elle n'attend pas de réponse, franchit la porte en chuchotant les yeux baissés :

— Merci Mère.

Dans son sillon, elle a laissé une fillette qui s'approche de la table. La grand-mère Lavoie lui caresse la joue.

— Viens ma petite, on va se préparer une boisson chaude.

Le regard de la fillette s'est arrêté sur moi. Elle me fixe. Je voudrais disparaître.

— Et, c'est quoi ça, Grand-Mère ?

- Un bon médicament, qui rend forte, pour vivre plus longtemps.
- Moi aussi, je voudrais être forte et vivre longtemps.
- Tu n’as pas besoin de ça, ma Saddie. Tiens, voici ce que tu aimes tant, un chocolat chaud !
- Oh, merci Grand-mère.

Elles boivent toutes les deux. Je me crois sauvée. Elles quittent la maison peu après pour une promenade me semble-t-il. Le grand air iodé devrait guérir les bronches de Saddie. Elles reviennent pour le déjeuner, mangent en devisant et Mamie Lavoie annonce l’heure de sa sieste. Saddie saisit un album illustré qu’elle ouvre sur ses genoux.

— Je vais lire Grand-mère.

— Tu as raison Saddie, on apprend en s’exerçant. Reste sage, je ne me reposerai pas longtemps.

À peine a-t-elle refermé la porte de la cuisine que la fillette m’attrape maladroitement. Je me fais serpent entre ses doigts, sans évaluer le risque de la chute, je ne pense qu’à fuir. Je ne parviens pas à amortir mon atterrissage sur la table. L’onde qui me parcourt est celle de l’adrénaline, pas de casse à ma surface, j’en suis fort aise. Le combat n’est pas fini. Ses menottes repartent à l’assaut. Elle m’enserme de toutes ses forces et parvient à ouvrir mon couvercle avec une grimace. Je m’abandonne. Après tout, la jeunesse aussi devrait pouvoir goûter mon nectar.

Saddie ne s’encombre pas d’une cuillère. Elle trempe son index et son majeur dans mon pot. Elle tourne avec ses doigts afin d’enrouler autour le plus de pâte possible et elle s’exclame :

— Humm, que c’est bon ! Et maintenant, je serais si forte que je pourrais tout faire toute seule et Ma-man n’ira plus à la fabrique de chaussures. Je mettrai le monde à ses pieds !

Elle me referme et me remet un peu de travers là où elle pense m’avoir trouvée.

À son réveil Mamie Lavoie ne remarque rien, pas même les traces moulées de ces doigts dans ma pâte. Elle discute avec Saddie et ne fait pas attention à moi. Peut-être me cherchera-t-elle à la nuit tombée, après le départ de sa petite-fille. Je ne le saurais jamais car cette fourbe enfant m’emmène avec elle, cachée dans un repli de ses jupes.

Une deuxième vie commence alors pour moi, courte mais intense. Pleine de vie, Saddie demande sans cesse à sa mère si elle peut l’aider. Abelle relève ces efforts inhabituels. Elle l’interroge, d’où lui vient donc toute cette énergie, elle qui, le matin même, fiévreuse, peinait à marcher. Saddie lui révèle de bonne grâce son secret de la pâte de cacahuète “magique”. Elle explique que c’est un cadeau de sa grand-mère pour l’aider à se remettre plus vite.

Je m’habitue au contact des doigts potelés de Saddie,

— Ça se mange comme ça, se justifie-t-elle.

Abelle se laisse alors tenter et pousse le même « Humm » que les autres lors de sa première dégustation. Je me vide en quelques jours. Mon dernier souvenir est un doigt collant qui racle mon bord intérieur des dernières traces de pâte de cacahuète.

Mon petit couvercle me dit que toute la famille Lavoie s’est rendu à l’officine de Marcellus dans le but de se réapprovisionner. Ce dernier s’était mis à vendre tant de pots, à des clients de tous âges, qu’il avait déposé un brevet et chacune pourrait bientôt se procurer son *beurre de cacahuète* au coin de la rue. Adieu médicament protéiné, bonjour gourmandise !

Noémie Gilsinger

Le style

Ce logiciel d'aide à l'écrit aidait à penser clairement, structurer le texte, améliorer l'expression. Il ne faisait pas votre travail comme l'IA pond du texte, simple outil amélioratif respectant votre personnalité.

Si l'inspiration n'était pas au rendez-vous sur le thème des bienfaits des promenades en forêt, il proposait un questionnaire sur votre pratique, sensations, émotions ressenties, bénéfices constatés sur la santé.

Vous commenciez à écrire en suivant ces pistes et rapidement vous constatiez qu'affluaient anecdotes et tas d'idées. Ensuite, vous deviez organiser cette matière, ôter l'inutile puis nettoyer le texte de ses imperfections. Le résultat était sidérant, votre moi-écrivain se révélait au grand jour.

L'inventeur du logiciel n'avait pas prévu un tel usage, pourtant il fut piraté par des espions avertis de vos fragilités, goûts et habitudes. Vous deveniez une proie à qui l'on proposait d'acheter ce dont elle rêvait.

Le prix à payer pour avoir du style.

Joëlle Caujolle

Un rendez-vous

Elle aimerait le revoir, lui parler et passer du temps avec lui. Elle souffre tellement depuis qu'il est parti. Pourtant, elle hésite à le revoir. Certains lui disent que c'est une bonne idée. Ils pourront dialoguer et cela la réconfortera peut-être. D'autres trouvent l'idée néfaste. Elle devrait faire le deuil de leur relation une fois pour toutes. Elle se sentira mieux après. Elle hésite et finit par prendre rendez-vous pour le rencontrer. Elle craint d'être submergée par ses émotions, mais accepte le risque.

En réunissant toutes les photos et vidéos de leur vie, de nouvelles applications pourront le ressusciter numériquement afin qu'elle puisse à nouveau parler avec son père, mort depuis cinq ans. Elle ignore encore si l'avatar de celui à qui elle doit la vie lui permettra de trouver la sérénité qu'elle espère. Nouvelle technologie, nouveau défi à usage apaisant ou délétère ?

Michèle Peyrat

Trois photos



Mettre ces trois images en scène.

Fanny et Mireille

Deux femmes lavent du linge dans un lavoir. La brune au bandeau s'appelle Fanny, l'autre Mireille.

F : Tu crois que c'est un bon plan, le lavoir ?

M : C'est le meilleur. On ne risque pas de nous confondre avec des féministes.

F : Peut-être, mais laver le linge comme nos arrière-grands-mères, ça me soûle un peu.

M : Râle pas. C'est juste pour aujourd'hui, demain tu retrouveras ton lave-linge.

F : Garder un œil sur le linge et l'autre sur le chemin, c'est pas évident.

M : T'arrêtes pas de râler. Heureusement qu'on est là que pour le boulot.

F : Pourquoi tu dis ça ?

M : J'aimerais pas vivre avec toi. Les râleuses, je les évite.

F : Je râle pas. Je dis ce que je pense, c'est tout.

M : Ce que tu penses, ça ne m'intéresse pas. On a un travail à faire. On le fait.

F : T'es pas marrante comme nana. J'aimerais pas vivre avec toi, non plus. Moi, il me faut...

M : Mets-la en veilleuse. Pour un peu, tu me faisais rater le passage du chevreuil.

F : Le chevreuil ! Tu as vu le chevreuil ?

M : Si tu étais un peu plus concentrée, tu l'aurais vu aussi.

F : Où il était ?

M : Il a plongé dans le fourré, sur la gauche du chemin. Regarde, les feuilles bougent encore.

F : Tu es sûre que c'était le bon chevreuil ?

M : C'est le seul qu'ils ont libéré. Le seul qu'ils ont réussi à dresser. Donc c'est lui.

F : J'ose pas imaginer la façon dont ils l'ont dressé.

M : C'était un bébé quand ils ont commencé. Maintenant il se comporte comme un gentil toutou.

F : C'est quand même un animal sauvage ! On n'a pas le droit de le traiter comme un chien.

M : T'aimes pas les chiens ?

F : Je les adore. Mais le chevreuil, c'est pas un chien.

M : D'accord, mais c'est pas le sujet. Tu te souviens pourquoi on est là ?

F : Je me souviens, je me souviens, mais...

M : Et tu te souviens du rôle du chevreuil ?

F : Arrête de me traiter comme une débile ! Je m'en souviens très bien. Le chevreuil, c'est le signal.

M : Exact. Faut faire gaffe, maintenant.

F : J'aime pas qu'on fasse du mal aux animaux.

M : C'est notre boulot. Fallait pas t'engager si t'es aussi sensible.

F : Tu peux parler ! Je t'ai vue quand tu as sorti de l'eau la petite araignée qui se noyait.

M : Tu étais censée surveiller le chemin.

F : J'ai beaucoup apprécié ton geste. Elles sont utiles les araignées.

M : Doit pas y avoir grand monde qui pense ce genre de truc.

F : Toi et moi, ça fait déjà deux. C'est un début.

M : Un bon point pour toi.

F : Ah ! Tu vois bien que je suis fréquentable.

M : Je vais t'avouer un secret.

F : J'adore les secrets.

M : J'ai accepté le boulot à condition qu'on ne touche pas au chevreuil.

F : Ben, dis donc ! Tu gagnes à être connue, toi.

M : L'important, c'est la discrétion. Et c'est pas ton genre.

F : Moi, je dis ce que je pense, c'est tout !

M : Si j'avais su, j'aurais demandé une autre partenaire.

F : Je vais t'avouer un secret.

M : J'aime pas les secrets.

F : Pourtant...

M : Il m'arrive de me contredire. Je préfère que tu gardes ton secret pour toi.

F : T'as pas à me dire ce que je dois faire !

M : C'est juste un conseil.

F : J'en ai rien à faire de tes conseils. Je te le dis quand même.

M : Tu as tort. Je ne sais pas garder un secret.

F : Quand tu sauras, tu changeras d'avis.

M : Ouah ! C'est presque une menace, ça.

F : C'est moi qui ai demandé à travailler avec toi.

M : Quoi ? C'est débile ! On s'était jamais vues avant !

F : Parle pour toi. J'ai pas cessé de te mater depuis la réunion.

M : Ah bon ? Mais pourquoi ?

F : J'ai senti un pincement au ventre quand tu as pris la parole. Je ne sais plus ce que tu as dit, mais ça m'a remuée.

M : J'ai dit quelque chose à propos du mec.

F : Peut-être, mais depuis, je te suis partout. Je sais où tu crèches, ce que tu aimes, avec qui tu vis, et d'autres choses encore.

M : Mais t'es dingue ! Pourquoi tu fais ça ?

F : Chut ! Voilà le mec.

M : Je le vois. Mais pourquoi tu me voulais ?

F : Je te voulais, c'est tout. Quand je veux quelque chose...

M : Je supporte pas qu'on m'espionne, je vais...

F : Tu vas faire ce pour quoi on est ici, toi et moi. C'est tout. Quand tu comprendras...

M : Tais-toi. Il vient de tourner la tête vers nous. Faut pas qu'il se doute de quelque chose. Continue de laver.

F : Pour laver, je lave. Bientôt, on verra plus que la trame du tissu que je malaxe.

M : Attention ! Qu'est-ce qu'il fait ?

F : Ouais, c'est bizarre.

M : Il a l'air de chercher quelque chose dans le fourré.

F : Je dis, c'est bizarre, mais ça ne l'est pas. Tout se passe comme prévu.

M : T'as raison. J'avais oublié. Le chevreuil sert d'appât. Tu m'as troublée en disant que tu me voulais alors qu'on se connaît pas.

F : Toi, tu ne me connais pas, c'est vrai. T'as jamais fait attention à moi.

M : Qu'est-ce qui te prend ? Tu me fais une scène ?

F : Ferme-la ! Avec ta voix de crécelle, tu vas nous faire repérer. Tu vois son sac à dos ?

M : Bien sûr que je le vois. Il doit y avoir ses fringues dedans, peut-être un peu de bouffe, un duvet s'il dort à la belle étoile...

F : C'est tout ? Tu n'oublies rien ?

M : C'est un test ? Le flingue à canon long. Pour buter le chevreuil.

F : Bonne pioche. J'ai eu raison de te choisir.

M : À ton tour. Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans son sac ?

F : Oh ! Eh bien... Tu me troubles... Je sais plus... Il y a autre chose, je me souviens, mais quoi ?

M : T'es vraiment nulle ! On va rater notre coup, à cause de toi.

F : T'es gonflée. Si j'avais pas dit que je te voulais comme partenaire, tu serais encore à faire le café, à tirer des photocopies et à passer l'aspirateur.

M : T'es à côté de la plaque. Et tu as beau m'espionner, tu ne sais rien de moi.

F : J'en sais plus que tu ne crois.

M : Tu sais pourquoi ils ont accepté ta soi-disant demande de me prendre comme partenaire ?

F : Tu meurs de me le dire. Alors, accouche !

M : J'étais sur les rangs, avant toi. Ils t'ont manipulée en te faisant croire que l'idée venait de toi.

F : Théorie du complot ! Je te croyais plus douée.

M : C'est moi qui ai dressé le chevreuil. Il était tombé dans un piège quand je l'ai trouvé. Je l'ai soigné. Ils l'ont appris et ils ont imaginé le plan que nous mettons en œuvre en ce moment.

F : Génial ! Et ils ont oublié de me mettre au parfum. Tu crois que je vais gober cette connerie ?

M : Tu n'es qu'un pion dans l'histoire. Moi aussi, d'ailleurs. Si on réussit ce coup, ils nous ficheront la paix.

F : Tu es optimiste.

M : À nous deux, on peut leur tenir tête.

F : Comment ?

M : Il faut convaincre le mec, là-bas, de nous donner la boîte métallique cachée dans son sac à dos.

F : Je m'en souviens maintenant. C'est notre objectif. Tu ne m'apprends rien.

M : Tu sais pourquoi ils nous ont choisies pour récupérer cette boîte ?

F : Facile ! Nous sommes deux jolies femmes. Nous séduisons le mec pour un plan fesse à trois. Nous l'épuisons et filons avec la boîte.

M : C'est le plan qui est prévu. Ensuite ?

F : Ensuite ? Eh bien, on leur remet la boîte et, s'ils tiennent parole, ils nous laissent partir et nous sommes libres.

M : Il y a une chose que tu ignores.

F : Encore un secret ?

M : Tu ignores ce que contient la boîte.

F : J'avoue que je m'en fous. Moi, je veux récupérer mon passeport et me barrer, c'est tout.

M : C'est tout ?

F : Pas tout à fait. Partir avec toi. Je suis raide dingue de toi. Tu as deviné, j'imagine.

M : Je te promets rien.

F : Prends-moi à l'essai. Je suis sûre que tu ne pourras plus te passer de moi.

M : Et toi de moi quand je t'aurai dit ce que contient cette boîte.

F : Dis-le ! J'aime pas les devinettes.

M : Dans la boîte, il y a une clé.

F : Mystère, oh mystère. Et cette clé, elle ouvre quoi ?

M : Tu es trop curieuse. Tu marches avec moi ou pas ?

F : Non seulement je marche, mais je ne te quitte plus.

M : Je commence à t'apprécier, tu sais ?

F : Ça ne m'étonne pas. Je suis quelqu'un qui gagne à être connu. Alors, cette clé ?

M : Cette clé ouvre la porte d'une consigne dans la gare mentionnée sur l'étiquette collée au fond de la boîte. Tu suis ?

F : Et tu vas me dire ce qu'il y a dans cette consigne.

M : Une enveloppe.

F : Et dedans ?

M : Une clé USB.

F : Et cette clé ?...

M : Il faut que je t'embrasse, d'abord.

F : Avec plaisir.

M : Voilà, c'est un acompte.

F : J'ai hâte de connaître la suite.

M : La clé contient un code qui, après avoir navigué sur Internet, ouvrira un coffre dans une banque secrète.

F : Un coffre plein, j'imagine.

M : Y aura qu'à puiser dedans.

F : Donc, on doit passer par le plan à trois ? Le mec me semble pas très ragoûtant.

M : Il ne me plaît pas non plus.

F : Alors ?

M : Jette-toi dans le lavoir et fais semblant de te noyer.

F : Moi ? Pourquoi pas toi ?

M : Moi, je pense, toi tu agis. Mais surtout, toi, tu es plus charnue que moi.

F : Tu veux dire que je suis grosse ?

M : Charnue. Comme j'aime.

F : Hum. Je crois que je suis en train de me faire avoir. Et après ?

M : Je crie : au secours ! Monsieur ! Au secours !

F : Et le mec rapplique en vitesse.

M : Pendant qu'il essaie de te sortir de l'eau, je l'assomme.

F : Tu as une matraque ?

M : C'est ma façon de sortir toujours couverte.

F : Sage précaution. Moi, j'ai une bombe lacrymo.

M : Ensuite, tu sors de l'eau. On prend la boîte, on vide son sac à dos dans le lavoir et on se tire.

F : Ça tombe bien, j'ai mon ordinateur dans la voiture.

M : J'étais sûre qu'on ferait une bonne équipe toutes les deux. Allez, plonge !

F : Une chance, j'avais prévu des vêtements de rechange. À toi !

M : Au secours ! Monsieur ! Au secours ! Ma copine se noie !

L'homme arrive en courant.

Jacques Koskas

Un grand-père peut en cacher un autre

Lorsqu'elle apprit que j'avais obtenu une subvention pour mon atelier argentique intergénérationnel, ma grand-mère montra un enthousiasme que je lui avais rarement vu.

Elle me demanda de l'accompagner au grenier où elle me fit déplacer plusieurs boîtes avant de tomber sur la bonne. Sur cette boîte, une étiquette : « Pellicules 1970-1995 ».

— C'est un peu notre histoire à Papy et à moi. Tiens, je te les confie, dit-elle en me la tendant.

J'étais émue par ce cadeau qui racontait vingt-cinq ans de vie commune de mes grands-parents. « 1995, l'année où Papy n'avait pas seulement arrêté de faire des photos. Il avait arrêté de vivre, après le diagnostic brutal de sa maladie : une fibrose liée à l'amiante. Il est parti en quelques semaines dans de grandes souffrances, plongeant toute la famille dans le chagrin et la stupeur.

Pour échapper à ces souvenirs et à cette douleur toujours à fleur de peau, je me suis mise à raconter comment les choses s'étaient débloquées rapidement. Mon copain Thibault et moi avions répondu à un appel à projets de la DRAC et notre dossier a été retenu.

Le dimanche, je déjeunais avec ma grand-mère. Elle commençait malheureusement à décliner un peu. Avec mes parents, nous craignions pour sa santé, surtout depuis le décès de sa copine et voisine Marcelle, après tant d'autres amis.

La famille – mes parents, oncles, tantes et cousins – habitait pour la plupart à l'autre bout de la France. Après mes études à Rouen, j'ai ressenti l'appel de Louviers, petite ville verdoyante, baignée par les bras de l'Eure et ses canaux.

Tout à coup, une idée s'imposa à moi comme une évidence :

— Mamie, tu n'aurais pas envie de participer à mon atelier ? Tu es une mémoire de cette ville, tu pourrais apporter beaucoup aux nouveaux habitants.

— Moi ? s'écria-t-elle, je n'ai jamais développé de pellicules ! Nous les déposions avec ton grand-père chez Kodak Normandie le samedi avant d'aller au marché et on les retirait le samedi suivant.

— Mais mamie, on ne te demande pas de faire les développements, ça, nous on sait faire.

— Ah non, non. Puis, je suis trop vieille pour ces choses-là. Je ne suis pas capable de parler à des gens, de leur expliquer... Tu sais, j'ai quitté l'école juste après mon certificat d'études.

— Oui bien-sûr, mais tu sais tellement de choses. Allez, s'il te plaît, dis oui. »

Je la connaissais bien ma petite grand-mère et malgré son refus, je la sentais tentée. Alors j'ai insisté un peu et elle a fini par céder.

Les jours suivants, je la vis excitée comme une petite fille qui allait faire sa première rentrée scolaire. »

Afin de repérer les lieux nous allâmes visiter le petit local que nous avait attribué la mairie. Il se trouvait place Thorel dans un tiers-lieu magnifiquement restauré.

Arrivées devant l'édifice, Mamie impressionnée, me serra le bras :

— Mon Dieu, ils l'ont totalement transformé. C'est l'usine où travaillait Papa. Elle était émerveillée par le résultat.

Nous y sommes retournées la semaine suivante pour l'inauguration. C'était une belle journée printanière dont la Normandie a le secret. Le soleil réchauffait les corps et donnait le sourire aux gens. J'ai réglé mon pas sur celui de Mamie qui n'était pas venue à pied au centre-ville depuis longtemps. Nous entrâmes dans le bâtiment où se trouvaient quelques officiels.

Je sentais ma grand-mère à la fois fière et intimidée. Elle, l'ouvrière, fille d'ouvrier, n'avait guère eu l'occasion d'assister à des manifestations culturelles. Une pensée culpabilisatrice me traversa : j'aurais pu l'inviter plus tôt à d'autres rencontres. Je me promis de ne plus l'abandonner.

Après quelques discours et congratulations, on déboucha des bouteilles de cidre pour fêter l'événement. Les responsables s'éclipsèrent et nous restâmes entre animateurs et public. : Thibault, Malika et Thomas, deux « *services civiques* » et moi. Nous fîmes connaissance avec les inscrits et leurs motivations : la directrice du centre social, trois jeunes passionnés de numérique et de technologie, une « exilée » parisienne, une maman de jumeaux qui venait pour avoir un moment pour elle. Elle avait aussi envie de renouer avec la mémoire de son père qui, lorsqu'elle était enfant, la « bassinait » avec les photos de ses grands-parents.

Cette première séance fut consacrée à expliquer les principes de base du travail de l'argentique et les qualités de patience et de rigueur dont il fallait faire preuve.

Sans surprise, les jeunes ont posé beaucoup de questions sur le temps que cela prenait. L'un d'eux hocha la tête en disant :

— Mais comment faisaient les gens pour passer autant de temps sur une simple photo ?

— Mais c'est pour ça que nous sommes là, pour voir comment ils faisaient, lui répondit Thibaut en riant

La séance suivante, nous décidâmes de travailler sur les pellicules de ma grand-mère en attendant d'autres dons. Dans la petite chambre obscure éclairée d'une lumière rouge, autour des bacs, comme dans une danse, chacun trouva sa place.

Mamie, impressionnée, restait un peu à l'écart. Emue dès la première étape, celle de la révélation, elle attendait avec impatience le séchage.

Plusieurs clichés-étaient inexploitable : sur-exposés ou abîmés par le temps. Seuls trois étaient clairs et ont attiré tous les regards.

Je rappelai aux participants que ces clichés appartenaient à ma grand-mère. Il s'agissait de ses souvenirs personnels. C'est donc elle-même qui allait répondre à leurs questions.

Questions qui fusèrent aussitôt :

— Qui a pris ces photos ?

— C'était au même moment ?

— Qui sont ces personnes ?

— C'est qui ces femmes ?

— Il n'y avait pas de machine à laver ?

— Pas de lavomatique ?

— C'était où ?

— C'était quand ?

— C'est quoi ce gros lapin ? demanda naïvement Rayan, le plus jeune du groupe.

Nous éclatâmes tous de rire, comme pour alléger une atmosphère devenue un peu trop sérieuse.

— Oh la la ! On va prendre une pause et après, si Geneviève est d'accord, elle nous racontera l'histoire de ces clichés.

— Qu'en pensez-vous Mamie ? Thibaut s'était mis à l'appeler affectueusement ainsi, peut-être parce qu'il avait perdu ses deux grands-mères dans un accident de voiture alors qu'il avait quatre ans.

— Ça vous intéresse vraiment ? demanda-t-elle, surprise de cet engouement qu'elle n'imaginait pas du tout.

Tous s'écrièrent en l'assurant de leur intérêt.

Après la pause, on lui apporta une chaise et nous nous mîmes autour d'elle.

Instinctivement, elle prit la voix de conteuse qu'elle avait lorsqu'elle nous racontait des histoires du bocage de son enfance. Elle se mit à décrire la vie à Louviers il y a plus de cinquante ans. Une vie ouvrière, laborieuse, souvent difficile, mais toujours digne.

Malika lui tendit la première photo, celle de deux femmes.

— Je la vois pour la première fois, mais je me souviens très bien quand elle a été prise. Nous sommes au lavoir municipal avec ma sœur Monique. On n'avait pas de machine à laver, mais il y avait des lavomatiques. On s'amusait à jouer aux lavandières à la fête du village. Mais nos mères, elles, c'est comme ça qu'elles faisaient leur lessive.

— Elle a été prise en 80 par Jacques le cousin de mon mari Michel. À sa mort, ses enfants nous ont donné toutes celles qui n'avaient pas été développées.

En examinant la deuxième, elle sourit et se tourna vers Rayan :

— Le « gros lapin » dit-elle sur un ton espiègle, c'est un cerf. Il y en avait beaucoup à l'époque et la passion de Jacques était de prendre sur l'instant des animaux. Il pouvait rester des heures à guetter la bonne prise.

— Et là, que fait le monsieur ? l'interrogea Malika en lui tendant la dernière.

Ma grand-mère remit ses lunettes et l'examina longuement. Je vis son expression changer.

— Je suis fatiguée, on peut arrêter s'il vous plaît ?

— oui bien sûr mamie.

Elle se leva et les participants l'ont entourée, passionnés par son récit mais elle mit brièvement fin à ces échanges.

Thibault et moi échangeâmes un regard qui disait notre étonnement devant son attitude.

Malika, Thomas et les trois jeunes se proposèrent de tout ranger, nous pûmes donc partir rapidement.

Sur le chemin du retour, elle resta silencieuse.

J'étais intriguée, inquiète même, par son changement d'attitude.

Arrivés devant sa porte, elle nous invita à entrer et alla se reposer dans sa chambre.

Elle revint un long moment après, s'assit dans son fauteuil puis déclara sur un ton ferme :

— Je vais vous avouer quelque chose à propos de cette troisième photo. C'est papy qui est dessus. Il faisait sa condamnation aux travaux d'intérêt général...

— Papy...

— ... Il avait été condamné à 300 heures de TIG. En fait il avait tué le cerf...

— Non ce n'est pas possible, il a consacré sa vie à la protection animale...

— ... Justement c'est à cause de ce drame.

Nous étions abasourdis.

— Ce cerf tout le monde le connaissait et s'était pris d'affection pour lui, reprit-elle. Ce jour-là Michel était parti à la chasse. Son truc à lui c'était le sanglier. Comme tous les habitants de la région d'ailleurs. Seulement voilà, au moment où il visait le sanglier, le cerf – qu'on avait baptisé Bois d'Or – bondit et fut frappé en plein vol par la balle de calibre 12 destinée au sanglier.

Ton grand-père était désespéré par son geste. Il est allé à la gendarmerie pour se dénoncer. Quelques semaines après le juge l'a condamné à 300 heures de TIG.

Il a vécu cette condamnation comme juste mais honteuse. Jamais dans la famille il n'y avait eu la moindre condamnation. Depuis ce jour il n'a plus jamais touché un fusil. Devant sa culpabilité sincère, les villageois lui ont pardonné. Voilà l'histoire de ce « gros lapin » conclut-elle en souriant timidement. Je n'ai pas eu le courage de la raconter devant les autres.

Baya Boualem

Recette

Les secrets féminins se disent au lavoir, au fil de l'eau fraîche qui pétille sous le soleil, dans l'effort partagé pour obtenir le linge le plus blanc.

— Grignoter des cerises les pieds dans le fossé a ruiné mon tee-shirt. Elles étaient si juteuses !

— En échange d'un bon truc pour détacher, tu me donnerais le secret de ton pâté des chasseurs, celui qui t'a valu le premier prix à la foire de St-Julien ?

— Pour une viande guillerette, trouve un jeune chevreuil un peu ivre des bourgeons du printemps, une jeune bête qui saute partout et gambade à travers les chemins sans plus se méfier des fusils.

— Pas si facile à dégouter... et pour le parfum incroyable ?

— C'est justement des cerises que j'ajoute, mais uniquement celles qui poussent sur le talus au bord du chemin du manoir.

— Qu'est-ce qu'elles ont de spécial ?

— Une pointe d'acidité enrobée dans un jus bien mielleux, à l'image de la propriétaire, idéal pour le pâté, doublement catastrophique pour les relations de voisinage.

Élisabeth Guélaën

Les deux cousines

L'autre jour en faisant du tri dans notre maison familiale qui va être mise en vente, je suis tombée sur quantité de souvenirs qui ralentissaient sans cesse mon projet de rangement et de mise au rebut. Il en faut peu pour nourrir la nostalgie, une carafe démodée que l'on a toujours vue sur la table des repas de famille, des San Antonio lus en cachette car on n'avait pas l'âge, et là, une ancienne pellicule couleur Kodak Pro image100 non développée qui a suscité ma curiosité.

Je savais que la chance d'obtenir des images était extrêmement ténue mais je décidai tout de même de l'amener au laboratoire Photon à Toulouse. J'étais prête à me contenter de photos médiocres, pourvu qu'elles soient assez lisibles pour soulever un pan de voile du passé.

Une semaine plus tard, je récupérai les fameux clichés contenus dans une enveloppe dont on m'avait dit en me la tendant :

— Désolée madame, on a fait le maximum.

Cette remarque m'avait fait penser aux formules de réconfort qui accompagnent un sauvetage ayant mal tourné. J'ai attendu d'être installée chez moi avec une tasse de thé, pour découvrir le probable désastre. Lorsque j'ai ouvert la pochette j'ai été plutôt agréablement surprise. Bien sûr, le tirage était flou et décoloré, mais assez net pour me faire immédiatement plonger à la fin du vingtième siècle, plus précisément en août 1998, lorsque j'avais une quarantaine d'années.

Je reconnus dans le tas de photos, ma cousine Jeanne avec son équipement complet de marcheuse, puis une autre de ma cousine Nicole en compagnie d'une femme que je ne connaissais pas, occupées toutes deux

à broser du linge dans un lavoir. Je découvris ensuite une image de biche en mouvement, capturée dans sa course par l'œil de l'appareil.

Ces trois images me firent retrouver le fil de l'histoire dont Nicole et Jeanne nous avaient régalié au cours d'une cousinade. Ces trois photos posées sur la table, avaient été prises le même jour, je pouvais l'affirmer en repensant aux propos de mes cousines, appliquées à nous amuser. Et voici que miraculeusement, cette petite histoire du passé qui n'avait rien d'exceptionnel et ne semblait pas mériter d'être conservée en mémoire, resurgissait tout à coup par la magie de ces trois images floues.

Cet été-là, Jeanne avait pris une décision santé. Chasser le bourrelet, perdre du poids et renforcer son système cardiovasculaire ne pouvaient plus attendre. Suivant la mode de l'année importée de Finlande, elle avait acheté des bâtons de marche nordique, avait suivi quelques cours pour apprendre à les utiliser, et en ce mois de juillet s'était organisée avec Michel, son mari, pour marcher une dizaine de kilomètres par jour.

Son compagnon n'éprouvait pas le besoin de faire ces randonnées, mais il participait au dispositif en calculant le trajet, il vérifiait qu'il n'y avait ni dangers ni obstacles sur la route et trouvait un point de repos à mi-parcours, de préférence dans un lieu habité. Michel conduisait Jeanne au point de départ avec la Mini Cooper, la laissait en général sur une placette de village où il prenait une photo de la marcheuse. Malgré la mauvaise qualité de la photo, je reconnaissais Jeanne à son équipement parfait : bermuda à poches, tee-shirt aéré, bonnes chaussures de marche, sac à dos avec gourde et casquette.

Sur la première photo, on la voit en train de cueillir des petites pommes blanches de juillet, à la chair juteuse, si douces et désaltérantes. Le projet incluait une action survivaliste et si Jeanne avait un petit creux, à elle de dénicher sur son parcours les fruits sauvages ou dépassant des haies qui la requinqueraient. Pas question d'amener quelque chose à grignoter.

La photo de départ réalisée, Michel remettait l'appareil à Jeanne qui en ferait une seconde à mi-trajet. Le petit clic de la photo serait un encouragement certain à poursuivre le chemin :

— Bravo ! Tu as déjà fait la moitié du parcours, disait le clic.

La marcheuse ne photographiait jamais au hasard. Elle choisissait un motif représentatif du lieu, un personnage, un végétal ou un animal, une construction humaine qu'elle se remémorerait plus tard en regardant les photos.

Je passais à l'examen de la deuxième photo. Michel avait balisé le parcours afin que mes cousines Jeanne et Nicole se rencontrent au lavoir du village. C'était une surprise dont Jeanne n'était pas informée à l'avance et qui lui fit plaisir jusqu'à ce qu'elle comprenne que Nicole n'était pas du tout ravie d'être là.

Elle se tenait à droite de l'inconnue, penchée au-dessus du lavoir du village et exprimait un ras-le-bol mal contenu. C'était le jour de la fête des lavandières et elle tentait d'imiter les gestes de sa voisine qui arborait la tenue traditionnelle, robe-tablier de couleur rose enfilée sur une grande chemise blanche, coiffe noire bordée d'un liseré blanc. Cette femme énergique lavait le linge à l'eau chaude et aux cendres, alternant les coups de battoirs et le rinçage, avec un savoir-faire déconcertant qui avait ahuri Nicole.

On voyait sur la photo que Nicole n'arrivait pas au même résultat, sa jolie coiffure s'était dé faite sous l'effort et des mèches folles retombaient sur ses joues devenues aussi roses que le tee-shirt qu'elle avait enfilé pour rester dans l'ambiance de la fête des lavandières. Elle se demandait ce qu'elle faisait dans cette galère, pestait et jurait intérieurement qu'on ne l'y reprendrait plus à faire du camping à la ferme et des activités traditionnelles locales.

Je l'entends encore raconter plus tard, lors de la cousinade d'été, combien elle avait maudit son mari pour son choix de vacances qu'il avait su lui vendre comme une belle « recherche d'authenticité ». Au ramassage quotidien de bois pour cuire les aliments dans la cheminée, s'ajoutait la corvée de lessive. Malgré

les produits de la ferme succulents dont sa famille raffolait, le reste du séjour s'était passé en disputes et menaces de divorce.

C'est ainsi que ce jour de juillet, à mi-chemin de sa balade, Jeanne avait rencontré Nicole au lavoir du village. Elle avait posé ses bâtons de marche nordique au bord du bassin et après avoir serré sa cousine dans ses bras, avait été atterrée par son air épuisé.

— Les lessives, les cuissons, dit Nicole au bord des larmes, tu m'en diras tant, du camping à la ferme ! Et lui me répète que je ne sais pas apprécier les expériences authentiques !

— Et pour lui, c'est quoi ses expériences authentiques ? demanda Jeanne.

— Pêche, chasse et pastis.

— Vous êtes vraiment too much avec vos déguisements de poupées laborieuses, pendant que les bon-hommes s'amuse, pouffa Jeanne.

— J'aimerais t'y voir, dit Nicole.

— Ah non, c'est pas pour moi, ces accoutrements et ces efforts pour rien. Je te propose de venir demain en balade, tu mets des chaussures pour bien marcher, une casquette, tu prends un casse-croûte et une gourde d'eau. Je te dispense de l'attitude survivaliste ! On démarre à 9 heures d'habitude.

— J'ai tellement hâte, a soupiré Nicole en reniflant.

— Tu gardes ton Nokia 6110 et on t'appelle demain matin.

Jeanne prit la photo de mi-parcours, celle précisément que nous venons de décrire, et elle remplit sa gourde d'eau bien fraîche avant de repartir pour la dernière étape.

Je passai à la troisième photo, celle qui avait clos la promenade de Jeanne. On y voit une biche en train de traverser un chemin avant de s'enfoncer dans un bois. Quelle merveille, cette fragilité et cette grâce ! Jeanne a réussi le miracle de saisir la course de l'animal avant qu'il disparaisse. C'est tout Jeanne ça, arriver à la photo miracle sans avoir fait des efforts démesurés. Puis la bonne et saine fatigue des marcheurs a fini par l'emporter à l'orée du sommeil.

C'est le klaxon de la Cooper qui l'a réveillée. Que c'est lourd ! pense-t-elle.

— Un peu de poésie dans ce monde de brutes ! Un peu d'égards, quoi ! ronchonna-t-elle.

— Je t'ai réveillée ? dit Michel.

— À peine, fait Jeanne. Demain, Nicole vient avec nous, elle a vraiment besoin de changer d'air. Le camping à la ferme est « la pire expérience de sa vie ».

Le lendemain Nicole s'est embarquée dans l'aventure pedestre. Elle n'avait pas l'habitude de marcher longtemps, elle avait chaud, elle avait soif, mal aux pieds, des crampes, mal à la tête. Elle a dit :

— C'est la deuxième pire expérience de ma vie.

Jeanne a souri à ses paroles, et lorsqu'elle nous a raconté, à la cousinade, leurs retrouvailles près du bassin puis leur balade, nous aussi on s'est bien amusés. Quand dans le grenier de ma grand-mère j'ai retrouvé la vieille pellicule, j'étais loin de me douter qu'elle me mettrait le cœur en joie en me rappelant les désagréments de Jeanne, une pure urbaine, à l'aise en ville et tellement perdue à la campagne.

Pour terminer l'histoire, il est temps, Nicole avait proposé que nous allions ensemble, en septembre, voir l'exposition Millet / Van Gogh au Musée d'Orsay.

— Je préfère de beaucoup la nature dans les tableaux que la vraie nature, dit Nicole.

Quand à Jeanne, elle a affirmé qu'il n'y avait aucune différence entre marcher dans la nature et regarder un tableau de Van Gogh.

À l'exposition, j'ai mieux compris ce que Jeanne voulait dire. Elle parlait de l'expérience hypnotique que procurent certains tableaux de Vincent où plient les épis de blés sous un vent léger qui ouvre un chemin où

poser ses pas. Il possédait l'étrange capacité de réduire le visiteur attentif à la taille d'un point, perdu dans un espace jaune ondulant sous un vol de corbeaux.

Nicole a dit en souriant :

— C'est, de ma vie, ma meilleure expérience en peinture.

Joëlle Caujolle

Un été

Hier, en mettant de l'ordre, je suis tombée sur une enveloppe contenant de vieilles photos. Trois d'entre elles me rappelaient ce fameux été où j'avais accepté de partir en vacances avec ma sœur. Après une semaine, je n'en pouvais plus. J'avais l'impression de revivre nos vieilles querelles.

Heureusement, elle jouait souvent les gardes-forestières. Munie de son sac à dos, elle traquait les plantes, fruits et bestioles qu'elle croisait sur son chemin. Le jour où elle a réussi à photographier un chevreuil, j'ai dû subir un discours sentencieux sur « la beauté de la nature ».

Par chance, je me rendais souvent au village où une annonce de la mairie avait éveillé ma curiosité. On recherchait des figurantes pour filmer une reconstitution de la lessive à l'ancienne. La maire désirait sensibiliser les jeunes à la pénibilité des tâches féminines ancestrales. Je n'ai pas hésité un instant.

D'une pierre d'un coup, affirmer mon féminisme et en donner une leçon à ma sœur.

Michèle Peyrat

Le chasseur

La journée me semblait interminable. Ce mois d'août était le plus chaud depuis des années. Une canicule s'était installée au-dessus de l'Île-de-France et ne comptait pas quitter le territoire avant la fin de la semaine suivante. Nous étions vendredi et le week-end approchait à grands pas. Après le développement de cette dernière pellicule, je quitterai enfin le labo et sa chaleur étouffante. J'avais hâte de retrouver la lumière naturelle de la boutique. Mes yeux me brûlaient dans cette atmosphère lourde et tamisée.

Je pris la bande entre mes mains, surprise. Pourquoi le photographe ne l'avait pas utilisée dans sa totalité ? Il pouvait réaliser encore une dizaine de clichés avec celle-ci. Après tout, ce client m'avait paru très spécial. Malgré les trente-cinq degrés affichés au thermomètre extérieur, il était entré dans la boutique vêtu en treillis militaire de la tête aux pieds et d'une veste de chasse kaki. Je ne connaissais pas grand-chose à cette pratique, mais il me semblait que l'ouverture de la chasse n'avait pas lieu avant mi-septembre. Je m'étais sentie très mal à l'aise en sa présence. Il avait un regard noir assez dérangeant. Il n'avait pas manqué de fixer avec insistance mes épaules dénudées et ma gorge découverte. Sur le moment, j'avais eu l'impression d'être une proie face à son prédateur. J'avais regretté de ne porter qu'un simple débardeur. J'aurais peut-être dû mettre un haut qui descendait jusqu'aux coudes. Il avait posé son boîtier photographique sur le comptoir nous séparant et dit cette phrase que je n'oublierai pas : « si vous faites bien votre travail, j'aurais une surprise pour vous ». J'avais ravalé ma salive avec difficulté. Je n'avais qu'une hâte, qu'il me donne son appareil et me laisse seule dans la boutique. J'étais toujours bien plus à l'aise avec les humains que je découvrais au fil des développements qu'avec ceux en chair et en os.

Quelques temps plus tard, les photographies se dévoilaient petit à petit grâce aux différents traitements chimiques. Les premiers clichés ne retirent pas mon attention. Grâce au révélateur, je pus commencer à distinguer les images. Je vis des paysages de campagne, des montagnes, sur certaines apparaissaient des personnes. J'avais hâte de terminer tout ça. Il faisait une chaleur à mourir dans la chambre noire. Mon pa-

tron avait toujours refusé l'installation d'un climatiseur dans cette pièce. Je mis à sécher les photos sur le fil tendu de part en part des murs. Je les accrochais les unes à la suite des autres et là, mon sang se glaça. Un frisson parcourut mon corps, me provoquant la chair de poule de la tête aux pieds. Je n'avais pas froid à cause de la température extérieure. Non. Les photos avant celle-là étaient plutôt banales. J'avais observé surtout des scènes de nature. La personne semblait avoir randonné pendant plusieurs jours en pleine campagne. J'avais pu voir une rivière, une forêt, des ruines d'un ancien château. Il avait même réussi à capturer des moineaux sur une branche. Je m'étais émerveillée devant la vue un peu floue d'un chevreuil. J'ai pensé que ce monsieur devait être très proche de la nature pour avoir autant de clichés de ce genre. Mais le dernier film que je venais de suspendre me donna la nausée. Je ne saurais dire si c'était le même chevreuil que sur la photo précédente, mais cette fois-ci la pauvre bête gisait dans son sang, la gorge lacérée. C'était la première fois que je tombais sur un instantané aussi violent. Je pris sur moi et décidai de terminer au plus vite cette commande.

Avec soulagement, plus rien de gore ne survint. Mais maintenant que je repense à ce moment, j'avais trouvé étranges les autres images. Sur beaucoup d'entre elles, je pouvais voir des femmes. Aucun homme n'avait été photographié. Seulement des présences féminines, de tout âge, dans toutes les situations. Sur un des clichés, deux personnes semblaient se trouver derrière un lavoir. Elles semblaient participer à un festival médiéval ou quelque chose comme cela. Sur un autre, j'avais pu voir une artisane en tenue traditionnelle, elle aussi, créer des paniers en osier. Toutes avaient l'air de passer un moment joyeux. Mais le photographe les mitraillait de façon étrange. J'avais bien cinq photos prises sous des angles différents de ces femmes en train de laver du linge.

Une autre tête apparaissait souvent dans la pellicule. Elle semblait faire un trek. Elle portait un gros sac à dos sur lequel étaient accrochées des affaires de voyage. Elle devait randonner sur plusieurs jours. Au début, je pensais qu'elle se déplaçait avec lui. Les scènes semblaient se dérouler sur des journées différentes. Sur l'une, la marcheuse ramassait des fruits sur un arbre ou se déplaçait sur la route à plusieurs dizaines de mètres devant lui. Un cliché avait été pris au lever du jour, selon moi. Je pouvais voir un bivouac installé au fond d'une clairière, juste à l'orée des bois avec toujours la même modèle. Elle était assise devant un feu, les genoux repliés contre elle, une couverture sur les épaules. Elle était bien trop loin sur la photo pour pouvoir discerner son visage. Aucune expression n'était déchiffrable. Je m'étais dit qu'il avait trouvé une compagne de voyage et qu'ils partageaient un bout du chemin ensemble. Mais plus je développais les films, plus je sentais que quelque chose clochait. Sur le dernier tirage où elle apparaissait, je la vis en train de faire du stop. Elle regardait la route d'un air soucieux. Elle devait se tenir à une vingtaine de mètres du photographe. Sur cette photographie, on ne voyait qu'elle, telle une proie, son pouce levé vers le ciel et la route. Une longue ligne droite sans voiture à l'horizon.

Il n'y avait plus rien à développer après cette dernière prise de vue. J'avais trouvé cela bizarre que les souvenirs de voyage s'arrêtent d'un coup. Je me dis qu'ils étaient peut-être rentrés en stop jusqu'à chez eux après avoir achevé la randonnée.

Le client revint en fin d'après-midi chercher ses photos. Je les avais emballées dans une boîte en plastique rigide comme je le faisais avec toutes celles que je recevais ici. J'avais allumé le ventilateur au bord de mon bureau pour espérer avoir un peu d'air. Malheureusement, il ne brassait que de la chaleur. Je sentais les gouttes de sueur couler dans ma nuque. J'avais bien attaché mes cheveux en arrière, mais je souffrais quand même de la canicule. L'homme était toujours habillé aussi chaudement. Je me demandais comment il tenait ainsi, toute la journée. Il s'était avancé vers le comptoir d'un pas lourd. J'avais tenté d'être la plus aimable possible avec lui, même si je sentais que je devais m'en méfier. Je lui tendis sa commande et lui indiquai le montant qu'il me devait. Il ne semblait pas m'écouter. Il avait ouvert le boîtier

et observait avec attention chacune des images. Aucune émotion ne transparaissait à travers ses yeux. Il eut seulement un bref sourire à la vue du dernier cliché.

—Vous avez fait du bon travail, me dit-il de sa voix grave. C'est pour vous.

Le client déposa sans aucune précaution un sac en plastique sur le comptoir. Je ne l'avais pas vu rentrer avec. Je me demandai ce que le sachet pouvait bien contenir. Je remarquai seulement que le plastique semblait se coller à une surface un peu humide. Je n'osai pas ouvrir le colis devant cet individu au comportement étrange. Je l'avais remercié timidement, encaissé ce qu'il me devait et laissé partir sans rien lui demander de plus. Sa présence n'était pas vraiment amicale. Je le regardais s'éloigner, perdue dans mes pensées, lorsqu'une odeur forte atteignit mes narines. Je constatai que le ventilateur soufflait en direction du sac plastique et qu'il s'était entrouvert. Une forte émanation métallique en provenait. Je l'ouvris, me demandant ce qu'il contenait et retins un haut-le-cœur. À l'intérieur, se trouvait un gros cuissot sangui-nolent. Je me remémorai avec effroi le chevreuil en pleine nature aperçu plus tôt dans la journée. Il y avait de fortes chances, selon moi, pour qu'il lui appartienne. Après tout, j'avais bien vu un animal mort lors du travail en chambre noire.

— Cependant, je suppose que si vous m'avez convoquée aujourd'hui dans ce commissariat, c'est que le membre n'appartenait peut-être pas à cette pauvre bête.

Je tentais de garder la tête froide face aux enquêteurs. Ils avaient l'air très impressionnant. Tous m'avaient écoutée avec beaucoup d'attention et le plus jeune prenait des notes dans un coin.

— En effet, Madame. Nous vous remercions pour votre témoignage. Une dernière question pour finir, qu'avez-vous fait du « colis » ?

— Il faut savoir que je suis végétarienne. Je ne mange plus de viande depuis des années. Alors j'ai congelé le morceau de gigot en attendant de pouvoir le donner à quelqu'un qui sache le cuisiner.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que l'un de nous vous raccompagne chez vous et récupère le cuissot pour faire des analyses dessus ?

— Non, bien sûr. Je ne souhaite absolument pas garder cela chez moi. Déjà que je ne consomme plus d'animaux morts, je ne veux pas avoir de possibles restes humains dans mon congélateur.

Après de brefs adieux avec les enquêteurs, je quittai la pièce accompagnée de l'un d'eux pour retourner à mon domicile. Je passai, non sans une boule au ventre, devant le visage souriant de la randonneuse qui faisait du stop sur le dernier cliché. Dans ce bureau, son portrait apparaissait sur un avis de recherche suite à sa disparition plus qu'inquiétante.

Marion Martin

Interférences

L'odeur d'acide acétique n'était pas seulement une nuisance de travail pour Erik, c'était son oxygène, le parfum de sa solitude choisie. Dans son laboratoire de Malmö, coincé entre un entrepôt de pêcheur et un kebab aux néons fatigués, il cultivait l'art de l'invisible. À soixante-deux ans, Erik était un homme de l'ombre, au sens propre comme au figuré. Ses mains, marquées par des décennies de bains chimiques, présentaient des taches brunes que les médecins prenaient pour de la vieillesse, mais qu'il savait être de l'argent, imprégné sous sa peau.

Il n'avait pas toujours été un simple tireur de quartier. Vingt ans plus tôt, il était le photographe attitré de la brigade criminelle de Stockholm. Il avait vu plus de corps refroidis, de gorges tranchées et de regards vitreux que n'importe quel croque-mort. Il avait démissionné le jour où il s'était surpris à ajuster l'éclairage

sur le visage d'un petit garçon mort pour « optimiser le contraste ». La perfection esthétique dans l'horreur, une pensée qui l'avait terrifié. Depuis, il s'était réfugié dans l'argentique, là où la lumière met du temps à devenir une preuve.

Ce mardi-là, la pluie de la Baltique cinglait les vitres avec une régularité de métronome. L'enveloppe était arrivée par le courrier de dix heures. Sans nom, sans adresse de l'expéditeur. Juste un timbre de Kristiansand et une vieille pellicule Kodak, cartouche métallique piquée de corrosion. Erik l'avait manipulée avec des gants de coton ; la résistance du film disait qu'on l'avait protégé des années durant.

Dans le noir total, il répéta des gestes appris à force d'obsessions. Enrouler la pellicule sur la spire, fermer la cuve, verser le révélateur. Le glouglou du liquide tenait lieu de respiration. C'est là que sa psychologie se craquelait toujours. Il repensa à sa femme, Karin, partie un matin de givre parce qu'elle ne supportait plus « l'odeur de mort » qu'il ramenait à la maison. Elle avait raison. Les photos sont uniquement des spectres qu'on force à apparaître.

Vingt minutes plus tard, sous l'inactinique rouge, il tira le film, dégoulinant, et le porta à la lampe. Son cœur lourd rata un battement. Ce n'étaient pas des photos de vacances. C'était une sensation qui sentait la peur et la mise en scène maladroite.

Les négatifs séchèrent à grands renforts de souffle impatient, puis Erik lança un scan haute définition et les images surgirent sur son écran de vingt-sept pouces, froides, impitoyables. Les perforations numérotées sur la bande confirmaient la continuité : 17A, 18, 19A. Trois prises d'une même trajectoire, réalisées à quelques minutes d'intervalle.

La première image montrait deux femmes près d'une fontaine de pierre. Décor idyllique, collines verdoyantes, lumière de fin d'après-midi qui dore les feuilles. Elles portaient des folkdräkt, corsages rouges sur chemises d'un blanc qui paraissait trop neuf. À gauche, la plus âgée tordait un drap avec une force presque haineuse ; à droite, la jeune fille guettait hors champ, les yeux dilatés. Erik ajusta les niveaux ; la mousse du bassin n'était pas savonneuse. De minces filaments sombres épousaient le courant, tels de la matière qui s'agglutine comme le sang quand il commence à prendre.

Il allait passer à l'image suivante quand un détail lui vrilla la nuque. En haut à droite, pris en bord de cadre, un lambeau de tissu bleu pâle pendait à une branche. Pas n'importe quel bleu, celui quasiment gris des uniformes scolaires portés dans les années quatre-vingt-dix sur l'île d'Öland. Erik se leva, revint, recalibra le zoom. Il le savait pour l'avoir vu des dizaines de fois dans les dossiers. Été 1996, la disparition de Kajsa Östlund, « la Disparue de l'Öland ». Ce fragment n'était pas un hasard. C'était une signature involontaire prise dans le décor. Le rouge des tabliers, soudain, lui parut moins folklorique que fonctionnel. Un camouflage idéal.

La deuxième image montrait un homme de dos, ou de trois-quarts. Casquette, sac à dos, silhouette de randonneur banal, accoudé à un bouleau argenté. En apparence, rien. Erik poussa les ombres, massa les hautes lumières. L'homme n'arrachait pas une branche. Il glissait une petite boîte métallique, oblongue, dans une cavité du tronc. Une « boîte morte », classique des échanges sans contact. Le contraste social suintait par tous les pores : sa veste de chasse en tweed, sa Rolex Submariner qui piquait une étoile sur le poignet. Il n'était pas un local mais un homme de pouvoir venu salir ses bottes dans la boue du Småland. Le vélo, jeté dans l'herbe, disait l'urgence.

Erik, stoppa net. Sur la face de la boîte, juste au-dessus de la charnière, un marquage apparut en relief à force de resserrer la netteté : « K.Ö. 96 ». Trois caractères comme une lame froide. K point Ö point. Kajsa Östlund. 96. L'année de la disparition. Ce n'était pas d'origine, il semblait être gravé au poinçon, avec cette hésitation du geste qui trahit l'intention plus que la maîtrise. Une étiquette clandestine. Ou un avertissement.

La troisième image était la plus floue. Un chien ? Un renard ? Un jeune chevreuil en plein bond ? Erik accrocha le plan sur l'arrière-fond. Dans l'angle inférieur droit, une botte de caoutchouc noire venait mourir contre le cadre, maculée d'une boue lourde, argileuse, rougeâtre. Ce grain précis, il aurait pu le reconnaître entre mille. Il venait des marais du nord d'Öland. La même boue, qui avait séché en plaques sur la lanière d'un sac à dos découvert à la jetée de Byxelkrok. À l'époque où l'on évoquait la fugue de Kajsa Östlund avant de conclure qu'elle était décédée par noyade en mer. En effet, dix ans plus tard, un tibia correspondant à celui d'une jeune fille, dont l'analyse ADN n'avait pas été concluante, fut retrouvé sur le rivage. Erik se souvenait du dossier car il ne l'avait jamais lâché. On avait renvoyé la boue à la mer, comme on renvoie le soupçon à l'oubli.

Il assembla l'enchaînement : 17A, le linge qu'on s'acharne à purifier et, en bord d'image, le bleu d'une vie arrêtée. 18, la boîte morte, indexée à la disparition. 19A, la fuite panique d'un animal, l'irruption d'une botte, la trace géologique des marais. Trois coups d'un même métronome, une scène en continu. Le photographe, sûrement pas un invité ou un badaud, avait surpris l'échange au bouleau, suivi la piste jusqu'à la fontaine sur laquelle l'on effaçait les restes, puis avait tenté de capter la débandade. Il n'avait pas eu le temps de plus. Quelque chose, ou quelqu'un, l'en avait empêché.

Erik éteignit l'écran. La pièce retomba dans une pénombre bleutée, seulement piquée par les diodes. Pourquoi lui envoyer ça ? Pourquoi maintenant, en mars 2026, alors que le grain de la pellicule, le modèle du vélo, les vêtements criaient les années quatre-vingt-dix ? Était-ce une confession tardive ? Une menace ? Une relance de pêche pour voir qui mordrait encore à l'hameçon Öland ?

Il s'approcha de la fenêtre. En bas, une Volvo grise stationnait, moteur tournant, panache de fumée blanche. Un homme à l'intérieur lisait un journal avec la ferveur appliquée de ceux qui n'ont rien à lire. Coïncidence ? Les coïncidences ne sont, pour Erik, que des preuves qui attendent d'être développées.

Il ne pouvait pas appeler la police car il ne sentait pas le chef régional qui aimait trop les montres de luxe, les chasses en forêt et le pouvoir. Cette même personne qui, des années plus tôt, encore jeune inspecteur, avait suivi l'enquête comme les vaches regardent les trains passer. Les pièces du puzzle s'emboîtaient avec une propreté suspecte. On voulait le forcer à reprendre la mer, à remonter la ligne du temps. Soit pour qu'il ramène enfin un indice à la surface, soit pour qu'il s'y noie.

Alors, il prit une décision : ne pas détruire les négatifs et ne dénoncer personne non plus. Il ferait ce qu'il savait faire de mieux : un triptyque. Trois tirages d'exposition, unique série, contraste tenu jusqu'à la corde que chaque goutte sur le linge, chaque reflet sur la Rolex, chaque poinçon sur la boîte, chaque plaque de boue hurlent ensemble la même chronologie. Alors, il laisserait sur les marges, écrites à la main au crayon gras, les perforations et leurs numéros. 17A-18-19A. Inattaquables. Pour que quelqu'un, un jour, lorsque Erik aura passé l'arme à gauche, prenne à son tour le relais de l'enquête de la disparue d'Öland.

Il retourna dans la chambre noire. La peur se décanta en une détermination froide. Il se sentit presque jeune à nouveau. S'il devait tomber, il le ferait avec une image dans chaque main.

Dehors, la Volvo coupa son moteur. Le silence, soudain, pesa plus lourd que l'acide et que le grain d'une pellicule périmée. Le printemps arrivait, disait la radio du voisin. Pour Erik, ce serait le plus long des hivers.

Dans la pièce d'à côté, une lame de parquet craqua. Il leva les yeux, compta jusqu'à trois, tendit l'oreille. Erik crut sentir, au bout de ses doigts tachés d'argent, l'exact poids d'une boîte oblongue. Alors, on a parfois besoin d'une ultime interférence pour voir net. Un nouveau mouvement derrière lui, un frisson glaçant dans le dos. À peine le temps de comprendre que ce serait son dernier hiver.

Mathias Grumberg

Le prix du souvenir

— Tu es blanc comme un linge, tu devrais sortir plus souvent, me répète ma mère.

Il est vrai que travailler dans l'arrière-boutique d'un studio photo n'est pas l'idéal pour avoir l'air frais. Je lui sers en retour ma réponse habituelle :

— Je sors, m'man. À ma manière. Je voyage avec les personnes qui me confient leurs photos de vacances.

— Tu es bête...

Blanc comme un linge. Drôle d'expression, quand on y pense. Surtout pour moi qui passe maintenant mes journées dans une chambre noire, sous une lumière rouge. Mais les vingt années précédentes, je n'ai eu comme décor que les murs nus de ma cellule ; il est sans doute normal qu'un peu de blanc soit resté sur mes traits.

Ma mère non plus ne sort plus. Elle, c'est la fatigue. Quand j'étais en taule, déjà, elle s'épuisait à vouloir me faire sortir. Sans succès. Ma condamnation aura entraîné la sienne. Le pire, c'est que j'étais innocent.

Seulement, j'étais un jeune homme peu fréquentable et j'avais déjà quelques séjours en maison de correction à mon actif.

— Si ton père ne nous avait pas quittés...

— S'il ne nous avait pas quittés, il m'aurait balancé quelques claques et je serais resté dans le droit chemin.

À la place, j'avais fait les quatre cents coups. Personne n'a vraiment été surpris, au village, quand les gendarmes d'Apt sont venus me chercher, ce dimanche après-midi.

Vingt ans pour un crime que je n'ai pas commis. Jamais je n'aurais touché à cette jeune fille. Mais on m'avait vu, le matin, quitter Castellet-en-Luberon pour faire mon jogging, comme tous les dimanches. Je courais souvent sur le plateau des Claparèdes. Je connaissais ses ravins par cœur.

Seulement, ce jour-là, j'avais décidé d'aller jusqu'à Saignon à la place. Quinze kilomètres aller-retour, largement faisables avant que la chaleur de ce début d'été ne s'installe.

Je l'ai dit aux gendarmes.

Je l'ai répété au juge.

Je l'ai gueulé dans ma cellule.

Personne ne m'a cru. Il fallait un coupable.

Ma mère est tombée malade.

Je me suis calmé. J'ai compté les jours.

Après, on m'a aidé à me réinsérer. Les gens avaient oublié : la victime n'était pas originaire de la région.

J'ai rigolé quand on m'a proposé une place dans un labo photo.

À l'époque, une photographie aurait pu m'innocenter. Prise le matin même, au lavoir de Saignon, pour le compte de deux randonneuses. Malheureusement, on ne les a jamais retrouvées.

Ce n'est pas faute d'avoir cherché.

Ma mère a collé des affichettes partout, elle a passé des annonces dans tous les journaux. Notre avocat commis d'office, lui, avait baissé les bras.

Elle est même venue ici, au cas où les randonneuses auraient voulu faire développer la pellicule. Peine perdue.

L'une des deux était en costume régional. Bon sang ! On aurait dû la retrouver. Ma mère a interrogé toutes les femmes du groupe. Aucune n'a reconnu s'être fait photographier au bord du lavoir.

Le juge en a déduit que j'étais bien coupable.

J'y pense souvent, en plaçant dans la pochette plastifiée les souvenirs de ceux qui me les confient.

En leur donnant un reçu.

Un numéro.

Comme un matricule.

J'attends le jour où ce numéro correspondra à celui que j'ai porté tout ce temps. Ça me fera bizarre.

Je note dans un calepin la description des clients : jeune femme, dynamique, – sûrement un séjour à l'étranger. Ou bien : homme d'âge mûr, père de famille – peut-être la communion du benjamin.

Je me trompe rarement. Cela m'amuse.

Le soir, quand je rentre chez ma mère, je lui raconte ma journée.

— Tu sais, m'man... Aujourd'hui, je suis allé en Corse, sur une plage de sable blanc. Il faisait chaud, nous nous sommes baignés, puis nous avons fait la sieste. Après, je me suis retrouvé à un mariage, tu aurais vu la mariée, dans sa robe à dentelles. Elle était belle, ils étaient heureux, y'avait toute la famille. C'est beau, une famille.

Elle sourit. On réécrit notre vie.

Il y a trois jours, l'impossible s'est produit. La photographie tant espérée s'est matérialisée devant moi. Je l'ai vue surgir progressivement dans le révélateur : les deux silhouettes, le lavoir, le linge, les collines au fond.

Je me suis mis à trembler. Le souvenir de ce matin-là m'a frappé comme un boomerang.

Comme si c'était hier.

Mais, pour moi, c'était hier.

J'ai de nouveau perçu le parfum de la garrigue, entendu le glouglou de l'eau fraîche, ressenti la brise sur mon visage.

Je me suis assis, les jambes coupées.

J'ai relu mon calepin : femme, la soixantaine, nostalgique. J'avais noté : “photos anciennes ?”

Se pourrait-il qu'elle soit une de mes randonneuses ?

Je n'avais pas suffisamment prêté attention à son visage.

À l'époque, je m'arrêtais souvent à ce lavoir, pour me rafraîchir. Ce jour-là, je suis tombé en pleins préparatifs d'une fête aux couleurs d'antan. Une des randonneuses était bien en costume.

Après les avoir photographiées, je me souviens d'avoir avancé le film jusqu'à la butée, puis tiré un peu, comme on le faisait toujours, pour tenter de gagner une dernière vue. Mais cela n'avait pas fonctionné.

— Désolé, je crois que c'était la dernière, avais-je dit.

L'une d'elles avait répondu :

— Ce n'est pas grave.

Je me suis longtemps interrogé sur ce que voulaient dire ces quelques mots : ‘ce n'est pas grave.’ En avaient-elles eu assez ? Avaient-elles décidé de rentrer chez elles ? Et, surtout : où était-ce chez elles ?

Fébrile, j'ai aligné tous les négatifs dans l'ordre chronologique. Sans le savoir, j'avais commencé par le dernier de la pellicule. Enfin, j'allais comprendre.

Sur la première photo, elles étaient souriantes, chacune devant un sac à dos : on aurait dit deux sœurs. Elles avaient dû se photographier seules. Leur sac n'était pas du dernier cri – sûrement sorti du fond d'un placard. Attachée à l'un des deux apparaissait une toile de tente un peu défraîchie.

Pas avec ça qu'elles allaient faire un long périple.

Et puis le décor... je l'ai reconnu.

La photo avait été prise pas loin d'ici.

La deuxième les montrait sur la route. Une des femmes désignait un panneau barré : Cucuron.

À dix-huit kilomètres à peine.

Les voitures en arrière-plan signaient l'époque : une 4 L beige, garée devant une maison, un break Peugeot 404 chargé de cagettes – revenant du marché sans doute – et, plus loin, une 2CV grise, la vitre passagère à moitié relevée, prête à retomber.

J'avais oublié ce détail...

Elles avaient quitté la route pour un chemin agricole qui semblait monter vers le vallon de l'Aigue Brun. Les photos suivantes montraient l'effort que le dénivelé exigeait d'elles. Je les voyais ahaner de concert sous le soleil déjà bien haut.

Je continuai mon travail.

Enfin, elles respiraient. Elles marchaient maintenant à plat sur une draille ancienne au milieu d'un bois de chênes verts. La brise décollait leurs mèches collées par la sueur. Elles riaient. Les parfums du sous-bois remontaient à ma mémoire : mousse, terre, moisissure, toutes les senteurs puissantes de la vie.

Puis, soudain, au détour du chemin, un chevreuil qui bondissait et regagnait la sécurité des grands arbres. Celle qui avait pris la photo avait de bons réflexes.

Sur la suivante, elles étaient arrêtées en lisière de prés. La stridulation des cigales emplissait toute l'image. Les sacs étaient ouverts, elles avaient déplié une couverture au sol et aligné les victuailles pour un pique-nique.

Mes papilles se gorgèrent des petits plaisirs oubliés de ma jeunesse : une baguette trop blanche et tordue d'avoir été malmenée, une boîte de pâté de lièvre, quelques grosses tomates rouges et bien juteuses – pas ces minuscules tomates en grappe d'aujourd'hui – l'incontournable paquet de chips nature et un chapelet de fromages ronds sous leur coque de cire.

Puis la sieste, à l'ombre de quelques grands arbres rafraichissants. Et, de nouveau le chemin, les mollets qui renâclaient sous l'effort. Nouvel arrêt encore : l'attrait de cerises tardives sur le bas-côté, de vieux merisiers oubliés. Les branches basses tendaient leurs trésors aux passants. C'était tentant, mais attention à ne pas en abuser...

Sur les photos suivantes, le ciel avait changé : une lumière plus douce, de fins nuages de début de soirée. Le plaisir de la route s'était affadi, il était temps de s'arrêter.

Et puis, la tente déroulée au sol, au centre d'une clairière tranquille.

Je souris. Il allait falloir monter les piquets à présent, planter les sardines, tirer sur la toile, tendre les câbles. Les canadiennes de l'époque n'étaient pas équipées des arceaux que l'on déplie aujourd'hui en quelques secondes. Elles nécessitaient un ultime effort avant de profiter.

Les deux clichés suivants étaient ratés. Pas assez de lumière, trop d'ombre. Dernières tentatives pour capter l'ambiance du repas, autour d'un réchaud d'appoint, une lumière bleue qui léchait une casserole d'où s'échappaient des volutes de vapeur. C'était tout.

Blackout jusqu'au matin. Jusqu'à la photo du lavoir. La boucle était bouclée.

Trois jours que j'attends. Que ma randonneuse revienne. Je sursaute à chaque fois que le carillon de la porte d'entrée me surprend dans l'arrière-boutique. Et puis, elle entre. Pas de doute. C'est bien l'une des deux.

— Bonjour, dit-elle, en cherchant le reçu dans son sac. Je viens retirer une pellicule.

— Celle-ci, dis-je en lui tendant la pochette avant même qu'elle ne me présente le numéro.

— Oh ! Vous vous souvenez comme cela de tous vos clients ? s'étonne-t-elle.

— Non. Mais... la photo du lavoir, c'est moi qui l'ai prise...

— Le lavoir ? Ah ! C'était donc cette pellicule-là ! Je m'en souviens maintenant. Nous l'avions égarée dans l'urgence du départ.

Je suis tendu, mais je ne veux pas l'alarmer avec mon histoire.

Elle se remémore.

— Ma sœur et moi avons décidé de conserver la maison de nos parents, pour y venir les week-ends d'été. Ce jour-là, nous étions seules. Nous avons abusé du rosé, la veille au soir, et nous avons refait le monde. Nous nous sommes imaginées lâcher nos boulots respectifs pour élever des chèvres dans le Larzac ! Que voulez-vous ? C'était les années soixante-dix. Nous avons convenu de passer la nuit du lendemain dans les bois, sous la tente, comme de parfaites baroudeuses.

Je retiens mon souffle. Elle reprend :

— Le samedi matin, ma sœur est partie au supermarché acheter quelques provisions pendant que je ressortais les ustensiles de camping de notre adolescence. Mais, elle n'avait pas totalement renoncé à notre pari saugrenu de nous nourrir de ce qu'offrirait la nature ! Dans l'après-midi, elle s'est arrêtée sur le chemin pour s'empiffrer de cerises sauvages !

— Ah oui, les merisiers, au bord de la route.

— Seulement, elle a été malade toute la nuit ! C'est pour cela que vous nous avez croisées au matin, en train de laver nos petites affaires...

— Ah, c'était donc cela...

— Ma sœur a même chipé un des costumes posés là, en attente du spectacle à venir, ce qui lui a permis de se changer complètement. Une chance que personne ne nous ait vues !

— Une chance, oui...

— Je suis ensuite partie pour Saignon, au café, afin d'appeler un ami agriculteur de la famille, afin qu'il vienne nous chercher avec sa remorque. Nous n'étions pas fières. Nous avons rapidement remisé les sacs et la tente dans les placards avant de regagner Lyon.

— Lyon... vous dites.

Nous n'étions pas remontées jusque-là.

— J'ai dû perdre la pellicule à ce moment-là. En tout cas, c'est là que je l'ai retrouvée, il y a quelques jours, en vidant la maison – nous allons la mettre en vente. C'est sans doute une des dernières fois que nous dormons ici...

— C'est dommage...

— La région va me manquer. Malgré tout, ce sont de précieux souvenirs. La vie a bien changé depuis.

— Oui, la vie a changé...

— Combien vous dois-je ?

J'aimerais lui répondre vingt ans et dix mois, mais elle n'est pas responsable de mon malheur. Je m'entends simplement dire :

— Vingt francs et dix centimes, madame.

Erwann Avallach

Des mots et des notes

Écouter la musique [Amen de Pavel STANĚK](#) et l'accompagner d'une nouvelle.

Certains auteurs laissent marier leurs mots et la mélodie ; d'autres ont préféré fixer des repères de temps et de lecture, invitant à patienter pour que les mots et les notes s'unissent mieux.

Clair-obscur

Sans même l'avoir prémédité, ma vie a basculé en une fraction de seconde et un coup de frein tardif. Comme quoi, la vie, c'est une sacrée saloperie, d'un cynisme à vous faire grincer des dents.

La masse inerte gît sur l'asphalte humide. Je tâte le corps sans vie du bout de ma chaussure. Pour être sûre. Au cas où. Mais aucun miracle ne surgit et je reste là, les bras ballants, mon pied essayant vainement de réanimer le défunt.

Ma voiture fume encore de sa collision impromptue, les traces de pneus bien visibles sur le goudron. Les portières ouvertes aux quatre vents hurlent leur impuissance face à la scène chaotique que j'ai créée.

Mon premier mort, tiens. Ma première véritable expérience de la vie et de ses limites. Cruelles, d'ailleurs, il faut bien le dire.

Est-ce que ça se note sur un CV ? J'aurais bien besoin de formations complémentaires.

Le vent crie entre les arbres, j'entends ses ricanements dans l'air qui me fouette la peau. À croire que je l'ai bien cherché. Peut-être, qui sait.

Comment est-ce arrivé ? Est-ce indiqué sur une quelconque notice qu'il ne faut jamais quitter la route des yeux lorsque l'on prend le volant ? En petites lettres, en bas d'une page noircie, à côté d'un astérisque presque invisible. J'y regarderai à deux fois, si j'en ai l'occasion.

Je suis figée mais je tremble. J'ai l'impression d'avoir tout oublié. Je ne ressens rien d'autre qu'un immense vide au fond de la poitrine. La même absence qui m'accompagne chaque jour. Rien de plus, rien de moins. Comme si ôter la vie n'était qu'un détail en somme. Ou est-ce moi, qui me traîne déjà depuis des années ? Plus vraiment vivante, mais pas encore morte.

Est-ce que ça m'aiderait de voir le visage inanimé ? Est-ce que je ressentirais enfin quelque chose ?

L'obscurité est partout sur cette route de campagne. Jusqu'aux tréfonds de mon cœur. Pourquoi a-t-il fallu qu'une âme esseulée se promène à une heure aussi tardive, au moment même où mes yeux se posaient sur l'écran de mon téléphone ? L'appareil a émis sa sonnerie habituelle et *son nom* s'est affiché. En lettres noires. En lettres grasses, infâmes.

Je ne pensais pas qu'*il* me recontacterait.

Foutu timing.

Moi aussi, à une époque je me baladais dans les routes de campagne fleuries. C'était avant. Avant que les fleurs ne fanent et que les couleurs ne disparaissent.

Je ne vois plus qu'en noir et blanc.

Je glisse les mains dans mes poches, à la recherche d'une solution. Je ne trouve rien d'autre qu'un vieux mouchoir déchiré. Je marche sur un fil, prête à basculer d'un côté ou de l'autre. C'est ça, faire un choix : tomber dans l'inconnu sans possibilité de retour en arrière. S'écraser, se perdre.

Je n'aime pas choisir. Je n'ai jamais voulu trancher. C'est d'ailleurs ce qui *l'*a poussé à partir. Ou alors c'était l'érosion de mes sentiments. Mon manque d'objectif. Ma lassitude de la vie. Un peu des trois, aussi.

Je m'assois près du corps désarticulé, les genoux croisés. Un liquide noirâtre s'étale autour de sa tête comme une couronne morbide.

J'aurais aimé que ce soit moi.

Voilà, c'est dit.

Un silence assourdissant suit ma déclaration. Même le vent se tait. Comme s'il ne savait pas quoi faire de ma détresse.

Un hululement brise ma solitude. Juste un instant volé à la nuit.

Je me penche vers la vie qui s'étiole. Mes doigts se referment sur l'épaule tournée vers le sol. Tiens, j'ai le même blouson rayé, je n'avais pas fait attention. Celui qu'il m'avait offert, *l'autre*.

Les regrets tentent de se frayer un chemin jusqu'à moi mais je les repousse. À quoi bon, de toute façon. La porte est fermée depuis si longtemps que les gonds sont rouillés et la serrure condamnée.

Je fais basculer la silhouette sur le dos. Dans le clair-obscur de la nuit, ses traits restent brumeux. Néanmoins, je vois ses cheveux clairs maculés de sang séché. Son visage est ravagé, marqué par la brutalité de l'impact. J'arque un sourcil ; je devais vraiment rouler vite. Je ne sais pas, je ne sais plus.

Les nuages se dissipent et la lune prend toute la place. Auréolée de lumière, la scène m'apparaît sous un jour nouveau. Mon esprit se remet à l'endroit et je vois. Je me vois *moi*.

Étalée sur le bitume, ma silhouette se découpe dans la nuit. Tel un pantin désarticulé, mes membres sont tordus dans des angles inhabituels. Aucun souffle, aucun battement de cœur.

Rien. Le néant.

J'entends le moteur d'une voiture rugir. Mes yeux suivent de loin la fourgonnette qui s'éloigne, phares éteints. Pas de regard en arrière.

Ce n'était pas la mienne finalement. Je n'ai tué personne. Si ce n'est moi, mais est-ce réellement ma faute ?

Le sourire aux lèvres, mon âme réintègre mon corps. Les deux entités se fondent l'une dans l'autre, se retrouvent comme deux amants séparés trop longtemps.

Le vide qui m'oppressait la poitrine disparaît.

Je m'enfonce, retourne à la terre d'où je viens. Mes mains agrippent des racines, caressent la mousse humide. Ma peau se dissout, s'intègre à la tourbe poisseuse.

Enfin, je suis de retour.

Là où tout a commencé.

Agathe Débus

L'auberge des rêves oubliés

Ce n'était pas par hasard qu'on arrivait à l'auberge des rêves oubliés. Il fallait en découvrir l'accès.

On pouvait se perdre en chemin et tomber dans un sommeil profond sans son, ni image.

On pouvait penser l'atteindre en franchissant le seuil de l'étrange cabane des rêves recommencés, ceux souvent pénibles, qui nous revenaient plus souvent que raisonnables et tentaient de s'imposer en maître dans notre royaume onirique.

On pouvait soulever chaque caillou, regarder en-dessous et s'appesantir sur les petites rêveries éveillées, sans qu'elles nous conduisent au-delà d'elles-mêmes.

On pouvait se croire devant la porte convoitée, l'ouvrir et hurler face à un cauchemar fallacieux, mal dissimulé sous des airs inoffensifs.

On pouvait aussi découvrir des rêves plus intenses que ceux oubliés, quand le frisson du plaisir continue d'agiter ses vagues sous la peau, bien après le réveil.

Néanmoins, si malgré tout, on voulait se rendre à l'auberge des rêves oubliés, il fallait s'équiper comme pour partir à la pêche, de grandes bottes, une épuisette et un seau. On enfilait rapidement les bottes avant que le courant du sommeil ne commence à couler entre nos jambes. L'eau montait progressivement jusqu'aux genoux. Alors seulement, il fallait commencer à jouer de l'épuisette. En regardant attentivement la rivière, on apercevait des poissons, de plus en plus gros, filer dans l'eau claire. Il fallait les laisser tranquilles, les rêves ne s'agrippent pas aux yeux ronds des poissons, toujours ouverts de lucidité. J'ai manqué plus d'une fois de concentration, distraite par les éclats de lumière sur leurs écailles. Je tombais dans l'eau, entraînée par le tumulte des rêves de surface, éphémères, légers. Je ne me remettais à la tâche que le lendemain. J'effectuais alors une danse avec de rapides moulinets des bras. Le mouvement me tenait éveillée. Je commençais à les voir. D'abord une tache dorée, puis un aplat sombre. Je plongeais ma main dans l'eau pour essayer de les toucher, qu'était-ce, ces ombres changeantes ? J'en lâchais la précieuse épuisette, elle se perdit immédiatement, tout était à recommencer, de nouveau.

Je revins, un jour sans lune pour me distraire, guidée par le noir profond de la nuit. Je laissais passer les poissons longtemps et ne plongeais mon épuisette que sur ce qui se devinait à peine. J'en recueillis un, enfin, dans mon filet. Je le transvasai au creux de ma main. Le fragment de rêve oublié luisait faiblement. Je ne devais pas le garder trop longtemps au contact de ma peau au risque qu'il ne m'absorbe entièrement. Je savais que le plus difficile restait à accomplir, le puzzle à reconstruire. Dans cet ouvrage, point d'empressement possible, la lenteur s'imposait, les sens en alerte, observation approfondie, toucher les aspérités de sa surface, respirer son odeur fuyante, écouter son chant discret et goûter du bout de la langue, sans qu'elle n'y reste collée, sa parcelle de corps. Ce rêve-là ne s'avalait pas en entier, on le dégustait par petits morceaux. Chaque saveur en révélant une autre jusqu'à ce goût puissant diffusé et déjà échappé. Il irradiait encore ma bouche.

Je l'apercevais comme par le trou d'une serrure. Porte close, j'essayais d'y faire passer mon corps. Bloquée par les épaules, j'agitais ma tête de l'autre côté. Le regard s'enivrait de ce que je voyais mais il manquait l'entièreté qui fait sens, au-delà d'éléments éparpillés. Je les touchais de la pensée sans parvenir à les rassembler. Ils étaient, chacun, orphelin des autres, naufragé sans leur équipage. J'entendais l'eau de la rivière monter d'avantage. Un espace au-dessus de la porte s'était créé. Je me risquais à l'apnée pour le franchir. Je devinais le souvenir des rêves, tout proche, frémir. Il attendait ma récolte dans l'espoir de ne pas disparaître tout à fait.

Une brassée plus loin, les murs invisibles de l'auberge franchis, je contemplais les immenses bibliothèques. Les rêves oubliés occupaient toutes les étagères. Rangés dans des boîtes, ils m'appelaient avec un petit cri plaintif. Je ne voulais pas en choisir un parmi tant. Je courrais en soulevant les couvercles. Je me penchais au-dessus de chaque boîte, je recevais en un éclair son contenu. Les images se bousculaient, se mélangeaient, je vacillais. Parfois je reconnaissais les gens et les appelaient autrement, parfois je reconnaissais les lieux et ils différaient par de menus détails de ceux réels. Je fixais le rideau tiré de ma chambre, du même bleu que celui de la rivière, je tendais la main pour soupeser son étoffe et je me rappelais soudain que notre chambre n'avait pas de rideau. Je demandais à ma mère sa recette de paella, elle riait. Elle était plus jeune que moi, ma mère sera à jamais plus jeune que moi, c'est comme ça. Le souvenir ondule, se ré-

volte, laisse-nous aller murmurent les rêves. Nous sommes les oubliés, nous habitons ici, nous portons notre solitude, sans risque de mutation par imperfection de votre mémoire.

Je claque la porte d'eau, les boîtes sont emportées dans un tourbillon, je refais surface.

Noémie Gilsinger

Improbable rencontre

- 03.62 Lorsqu'il quitta son corps, aspiré par une force puissante mais éthérée, Jacques Brel se sentit vaporeux. Il regarda s'éloigner ce corps sans regret mais avec une pointe de compassion parce qu'il ne l'avait jamais épargné.
- 23.00 Il se souvint des *Bigotes* [qui] *meurent à petits pas, à petit feu en petit tas* et pensa qu'il avait préféré faire une flambée incandescente de son existence.
- 38.00 La force ascendante qui l'avait enveloppé s'arrêta en douceur. Il en sortit et s'écria :
— *Six pieds sous terre, Jojo, tu frères encore*
Six pieds sous terre tu n'es pas mort
- 54.00 — Je t'ai un peu précédé, s'exclama Jojo. Je t'attendais. Finalement c'est pas si mal ici. Tu vas te reposer et après tu pourras te balader.
- 1.09 Ce n'est pas parce qu'il était passé de l'autre côté que Brel avait renoncé à mettre le bazar. Il fit la tournée de ceux qu'il venait de quitter et qu'il avait (peut-être mal) aimés, Madly, Miche, ses filles, Lino et tant d'autres, leur laissant un souvenir évanescent et ineffable de ces visites.
- 1.25 Il veilla sur le sort de ses amis marquisiens qui lui avaient fait vivre plus intensément son humanité.
- 1.43 Un jour qu'il survolait Bruxelles pour vérifier si elle *bruxellait encore*, il constata que le grand machin qui avait éventré sa ville pendant des années était debout. Le bâtiment de béton, de verre et d'acier était à nouveau en chantier, sorte de plaie ouverte, pour expurger l'amiante qu'on y avait allègrement injectée. « C'était bien la peine d'expulser les bonnes sœurs d'un couvent fondé en 1625 pour cette horreur. Elles étaient plus vivantes que tous ces fonctionnaires. »
- 2.35 Puis il entendit s'élever un hymne qu'il identifia comme l'*Amen* de Pavel Stanek. Se retrouvant devant le compositeur, il l'apostropha avec sa fougue que la mort avait à peine adoucie :
— Tu as pu célébrer ce temple de ronds-de-cuir ?
- 2.56 Presque aveugle, Pavel reconnut cette voix si particulière et sourit :
— Ah Jacques ! tu sais, au début de mes années à Prague, j'ai aimé une jeune française Nous avons dansé avec passion sur ta *Valse à mille temps*. Toi, tu as dévoré la vie par tous les bouts. Tu t'es consumé. Moi, je me suis économisé mais je crois qu'une architecture rigoureuse, en musique comme en construction peut aider l'homme à créer un monde pacifié. C'est comme ça que je conçois ma musique. Je sais que je vais te rejoindre sous peu. Nous pourrions en discuter...
- 3.40 Brel éclata de son rire légendaire.
— Je t'attends mais il n'y aura ni bière ni cigarettes.

Baye Boualem

Intimité partagée

- 0.00 Broum, broum, broum, broum !
- 0.04 Dans un concert coordonné de klaxons, le long cortège arrive à faible allure, les machines rutilantes étincelant sous le soleil estival.
Roue dans roue, les trente motards constituent un ruban de chrome ondulant, long serpent noir et doré, dont la puissance contenue met à l'épreuve ses dompteurs. La lente progression inhabituelle des motos, coutumières de la vitesse, fascine les piétons ébahis.
- 0.39 Sur l'esplanade, touristes et badauds, enchantés de l'aubaine, dégainent leurs smartphones pour filmer l'extraordinaire spectacle. Ils s'interpellent entre amis, curieux de connaître l'identité des héros du jour.
- 0.56 Les sourires fleurissent sur nombre de visages, sourires d'adultes redevenus, pour un temps, des enfants émerveillés. Les petits battent des mains et poussent des cris de joie.
- 1.11 La cohorte motorisée qui a longé le front de mer une première fois, revient pour un deuxième tour.
La foule est désormais nombreuse et enthousiaste, massée sur le trajet. La plage s'est vidée en partie, le boulevard est noir de monde. La clameur monte vibrante, si forte qu'elle couvre le bruit des moteurs. Questions et injonctions fusent en tous sens :
Poussez-vous, je veux voir. Qui est-ce ? Où vont-ils ? Les reconnaissez-vous ? Les petits devant !
- 1.44 Le visage bronzé du meneur, mangé par des Ray-Ban, interpelle chacun.
— C'est un acteur, disent certains
— Non, c'est un Prince oriental, assurent d'autres
— Je ne me rappelle plus son nom, pensent la plupart
- 2.10 Le chef de file lève le bras et chacun freine sa bête vrombissante. La tête de cortège s'est arrêtée entre le Grand Hôtel de l'Océan et la Résidence Marine Royale, devant une singulière et modeste propriété. Au bout d'un jardin de sable et de galets, une maison de pierre tarabiscotée, aux jolis volets pastel.
Le cavalier en chef descend de sa monture, son armée a fait taire les moteurs. Il ôte son heaume, la population massée retient son souffle.
- 2.40 Le jeune homme pousse le portillon du jardin et progresse dans l'allée sablonneuse, jusqu'à la porte d'entrée du pavillon, où il actionne la sonnette.
Une fenêtre s'entrebâille à l'étage, un cri se fait entendre, une cavalcade que chacun imagine, puis la porte s'ouvre à la volée et une jeune femme apparaît. L'homme s'incline, met un genou à terre et tend sa main ouverte où semble posé un papillon.
- 3.10 La foule vibre, conquise. « C'est une demande en mariage ! Comme c'est romantique ! » Les commentaires courent sur le trottoir ; une assurance, « Ils sont beaux, ils vont bien ensemble ! » suivie d'une inquiétude qui monte « pourvu qu'elle dise oui ». Comme un feu d'artifice en plein jour, le crépitement des photos qui tentent de capter l'instant précieux, pétille.
- 3.33 En un geste tendre, la belle tombe dans les bras de son soupirant. Nul besoin de plus de mots, sous les hourrahs unanimes des spectateurs, un long baiser de cinéma suffit.

Élisabeth Guélaën

L'épopée d'une vie

- 0.00 Ils sont tous là, prêts à s'élancer dans cette course infernale tels de braves soldats. Un seul en sortira vivant. C'est au péril de leur vie qu'ils participent. Après tout, ont-ils le choix ? Depuis toujours, ces athlètes connaissent leur destinée. Ils savent que la chance d'être l'élus est très faible. La tension monte d'un cran. Tous se serrent près de la ligne de départ. Ceux qui se trouvent devant se sentent opprimés. Ils sont prêts à partir à tout moment.
- Ça y est, le départ est donné. Les coureurs s'élancent sur la piste. Le terrain n'est pas apte pour une telle prouesse. Le sol est humide et glissant. Il empêche les participants de se déplacer aussi vite qu'ils le veulent.
- 0.44 Le critérium a à peine démarré que les plus rapides prennent la tête du peloton. Ils sont des milliers à donner le maximum d'eux-mêmes. Certains plus lents et plus faibles ont déjà déclaré forfait. Ils n'étaient pas assez préparés pour cette épreuve. La première ligne droite semble interminable. À sa fin, nombreux seront les abandons. Un goulot d'étranglement bloquera les moins déterminés. Les blessures sont très fréquentes ici. Ces athlètes ne seront pas les premiers à franchir cette étape. Et peut-être pas les derniers. La compétition est si ardue qu'il est possible qu'aucun ne sorte vainqueur. L'épreuve est mondialement connue pour sa difficulté.
- 1.16 La première complication affrontée, les champions encore en lice entrent dans ce qui ressemble à un grand terrain dénudé de toute végétation et verdure. Seules de la boue, des ornières et des petites collines apparaissent à perte de vue. Les sportifs ne sont pas encore au bout de leur peine. Il leur faut le traverser avant de prendre une allée très fine. Plus étroite encore que le goulet qu'ils viennent de passer à toute vitesse. Dans cette étendue, les uns glissent sur le sol mouillé, les autres tentent d'avancer plus vite en réalisant de grands sauts et ne pas se retrouver embourbés. Aucune technique n'est infaillible. La meilleure est celle qui évitera toute blessure pour atteindre le Graal. Des cris fusent de part et d'autre du champ de courses. Les athlètes donnent tout ce qu'ils ont au plus profond d'eux. Certains tombent et ne se relèveront jamais. Ce ne sont pas des gladiateurs dans des arènes, mais leur sort est tout aussi peu enviable.
- 2.05 Un sprinteur se démarque enfin. Il a semé ses compagnons de galère. Ils sont à présent loin derrière lui. C'est vrai qu'il semble plus athlétique que les autres. Il est plus svelte, plus musclé. Il paraît inarrêtable. Comme si l'effort qu'il est en train de faire ne lui provoque aucune fatigue. Dans sa tête, seule une chose compte : la quête inespérée de sa vie. S'il est l'élus, il pourra accomplir de belles choses. Il a une vision précise du futur qu'il espère tant. Il le sait, il a été créé pour réussir. Il se considère comme une machine prête à conquérir le monde. Il arrive devant la dernière partie du parcours. Il doit pénétrer seul dans le chemin étroit et aux parois moites. Il est tellement exigu et sombre qu'il ressemble à un tunnel. Après une fraction de seconde d'hésitation, le compétiteur s'élance. Heureusement qu'il n'est pas très grand, il peut se déplacer la tête baissée sans perdre de vitesse. Malgré tout, il se sent plus puissant et plus rapide que jamais. Il avance dans l'obscurité avec agilité. Tous ses sens sont à l'affût. Il sait ce qu'il est venu chercher. Il sent qu'il en approche. Son cœur bat la chamade. Il entame la courbe d'un virage en épingle avant d'enfin l'apercevoir. Il s'arrête un instant pour l'observer. Ce pour quoi il a toujours vécu se trouve juste devant lui. Le finaliste doit faire vite car il entend les autres concurrents approcher.
- Plus une minute à perdre, le microscopique spermatozoïde reprend sa course effrénée jusqu'à l'ovule. Il s'en approche, en fait le tour. Il sent un lien unique se tisser avec cette cellule créatrice de vie. Ils sont faits pour être ensemble. Après quelques secondes de recherche, le gamète mâle

parvient à pénétrer l'ovocyte. Il avait raison de croire en ses capacités. Grâce à lui, à eux, un nouvel être verra le jour sur Terre.

Marion Martin

La ronde des nuages

0.00 Ils passent les nuages
 En ronde dissipée
 Pressés lourds et douillets

 Repasent les nuages
 Au ciel échevelé
 ris et roses mêlés

 Sans se lasser images
 Mobiles à l'infini
 Leur souffle nous ravit

0.30 À ceux qui les regardent
 Le cœur devient léger
 Leurs pieds ont tant dansé

 Les rayons du ciel dardent
 Dans l'azur entêté
 Des valse endiablées

 Tournent leurs rêves ardents
 Enchantés ils ont ri
 Sous les futaies jolies

1.00 Ils passent les nuages
 En ronde dissipée
 Pressés lourds et douillets

 Repasent les nuages
 Au ciel échevelé
 Gris et roses mêlés

 Sans se lasser images
 Mobiles à l'infini
 Leur souffle nous ravit

1.30 Peut-on danser toujours
 Voir plus loin le chemin
 En se tenant la main ?

 Chanter au ciel l'amour ?
 La vie fuira demain
 Toujours est un mot vain

Les oiseaux de retour
De la joie ne se lassent
C'est d'une belle audace

2.00 Ils passent les nuages
En ronde dissipée
Pressés lourds et douillets
Repassent les nuages
Au ciel échevelé
Gris et roses mêlés

Sans se lasser images
Mobiles à l'infini
Leur souffle nous ravit

2.30 Le renard file au vent
La marmotte s'endort
La chouette a des yeux d'or

Liberté, vœu puissant
Aux tièdes jette un sort
La nature rend fort

Fraternité d'un chant
Qui nous sort des abris
Soyons tous réunis

3.00 Ils passent les nuages
En ronde dissipée
Pressés lourds et douillets

Repassent les nuages
Au ciel échevelé
Gris et roses mêlés

Sans se lasser images
Mobiles à l'infini
Leur souffle nous ravit

3.30 À quand la douce paix
Sans ombre sans violence
Beauté seule puissance

Au fourreau dort l'épée
Légèreté présence
Si fière renaissance

De vos cœurs neufs chantez
Requiem oublié
Poème guilleret

Joëlle Caujolle

Le messenger

- 0.05 Sur le toit du monde, j'aperçois le soleil. Pourtant, il est là, brûlant mais étouffé par un brouillard de poussière qui ne retombe jamais. Difficilement, je me lève, avec le poids des siècles sur mon dos. Je prends mon bâton de pèlerin. Je veux et dois voir ce qui se cache derrière ce nuage sombre qui nous sert désormais de ciel.
- 0.40 Que puis-je faire, moi qui suis ici pour donner ma vision des choses ? À part pleurer, haïr ce monde que nous avons pourri. Et, avancer, toujours avancer, quoiqu'il arrive, quelles que soient les ténèbres qui peuvent m'attendre là-bas, pour enfin apporter « la » preuve ultime et ôter les présumptions que nous pourrions avoir.
- 1.10 Je dévale les collines, ou ce qu'il en reste. Elles sont effacées, lissées par la pollution comme des visages sans traits. J'évite les racines mortes, sèches, puantes, émergeant du sol tels des bras de zombies voulant attraper mes jambes pour me ralentir et me faire tomber dans les tréfonds de l'âme, dans ce que j'ai de plus vil et que je partage avec vous.
Ces racines spectrales me rappellent, dans un cri muet, qu'ici, autrefois... Les forêts vivaient. Elles respiraient.
Que puis-je dire, moi qui suis ici pour donner ma vision des choses ? Ainsi, j'accélère, je marche dans les sillons secs des rivières. Là où l'eau chantait, les cailloux brûlent désormais mes sandales de vagabond. Les herbes fossilisées sont devenues des pailles de verre, cassantes, stériles, qui fouettent mes mollets.
- 2.05 Soudain à mes pieds le vide. La mer n'existe plus ! Il n'y a plus de bleu, plus de vagues, que du sel. Un semblant d'horizon que l'on ne peut qu'imaginer tellement la pollution a construit une barrière épaisse.
Il n'y a plus de villes, plus de vies, plus une once d'espoir sur cette terre décharnée ! Tout est consommé. Tout est fini. J'ai peur.
Et, je me sens pour la première fois solitaire.
- 2.55 Dans un dernier effort, je m'appuie sur mon bâton de pèlerin, avec le poids des siècles qui m'use. J'écoute le murmure d'un vent chaud et crasseux. Je regarde mes mains craquelées. Je contrôle ma colère, ma résilience forcée. Je ne peux pas retenir mes larmes qui roulent sur mes joues burinées et sales.
Je réfléchis un instant à ce que je vais pouvoir dire et à la façon dont j'aborde l'ignominie qui se reflète dans mes pupilles.
Alors, résignée, las, abattue, je retourne péniblement m'asseoir sur les falaises du monde.
Je ferme les yeux, comme pour oublier la couleur des cendres.
Que puis-je faire finalement ? Je ne suis qu'un simple messenger.
Un unique témoin qui transmettra, au silence éternel, que ce fut fait.
Que l'homme a fini son œuvre.

Mathias Grumberg

Fou-rire

Clown à vie

« Eh oh ! C'est quoi ces têtes d'enterrement ? » pensa Henry le clown face à la foule massée devant lui.

À ce moment-là, un couple entra dans la salle avec leur jeune fille, âgée d'environ dix ans. Son visage marqua la surprise à la vue de l'artiste. La gamine rougit et se cacha derrière sa mère.

Un silence pesant s'installa, rompu par des hoquets. Ils provenaient de la demoiselle qui retenait tant bien que mal un fou rire sous les gros yeux de sa mère. Le père, ne pouvant se contenir davantage, s'es-claffa sans retenue. Sa femme était morte de honte. Cependant, ici et là, fusaient des gloussements. La plupart étaient dissimulés par des sanglots. Mais ces éclats de joie, aussi gênants fussent-ils, se propagèrent à toute l'assemblée. Tout le monde riait à en pleurer.

Après tout, quel meilleur hommage pouvait être rendu à un clown qui avait amusé tant d'enfants et d'adultes et qui reposait à présent, inerte, dans son costume de scène pour l'éternité ?

Marion Martin

Un bijou

P et A sont amis depuis l'enfance. Déjà à l'école maternelle, ils se lançaient des défis n'ayant de cesse de rivaliser pour agrémenter leur existence.

Ce matin-là, P demande à A pour quelle somme d'argent il serait prêt à se faire poser un piercing génital. A sourit, puis dessine deux trois sexes masculins affublés de différents modèles de piercing. Chaque gabarit est commenté discrètement et un léger fou rire s'immisce entre leurs différentes représentations. Bientôt, les deux amis sentent leur fou rire s'épanouir à mesure qu'ils imaginent porter le fameux bijou. Soudain, une voix se fait entendre, exigeant de pouvoir observer leurs esquisses. Gênés, mais hilares, les deux compères sont bien obligés de montrer leur croquis à leur professeur de français. Madame G. aimerait voir ce qui provoque un tel émoi chez ses deux élèves après un simple commentaire du *Candide* de Voltaire.

Michèle Peyrat

Panique aux Myosotis

Le service psychiatrique « Les Myosotis » baignait dans un calme tellement profond que l'on aurait pu croire qu'une personne avait mis l'hôpital en mode silencieux. Une erreur de distribution avait mélangé anxiolytiques et sédatifs lourds : une brume de benzodiazépine planait sur l'unité, transformant les patients en créatures molles, comme si tout le monde avait été moulé dans du chewing-gum tiède. Le groupe de théâtre ressemblait à une troupe de marionnettes dont on aurait coupé les fils.

Clara, soixante-dix ans, pensionnaire et ancienne sociétaire de la Comédie-Française, considérait ce cours comme sa dernière scène nationale. Sa lèvre supérieure, paralysée par les médicaments, restait collée

à sa gencive, lui donnant l'air d'un bouledogue aristocratique qui récitait du Racine. Elle leva un bras qui lui parut peser trois tonnes.

— Me-mes-chers-enfants...

Le bras retomba comme une branche morte, déjà, quelque-chose vibrait dans l'air. Un frémissement. Une tension molle, mais réelle.

Face à elle, il y avait Stéphan, Monsieur Barnabé, Jean et Sarah. Cette dernière était sourde mais lisait sur les lèvres avec la précision d'un sniper.

Ici, chaque malade était soigné pour des troubles psychotiques, de l'humeur, du comportement alimentaire, de la personnalité et des addictions sévères, cependant personne n'en parlait, c'était la règle. Chacun son trouble, chacun son identité.

— L'échauffement ! A... E... I... O... U..., reprit Clara.

Jean lança un « Ââââ... » qui se transforma en sifflement de cocotte-minute quand son dentier glissa légèrement de son habitacle. Monsieur Barnabé tenta un « Eèèèè. », mais sa mâchoire vibra comme un téléphone portable oublié sur une table en verre. Stéphan attaque le « Iiiii. » avec une grimace de loup-garou sous acide botulique.

Un premier gloussement naquit quelque part, on ne savait où. Peut-être dans la gorge de Stéphan. Probablement dans l'air ambiant. Clara, les yeux vitreux, trouva cela sublime et n'eut qu'une réflexion à dire.

— On dirait du Beckett, mais en plus vivant...

Puis elle reprit les exercices :

— Répétez : « Les chaussettes de l'archiduchesse... »

Stéphan inspira comme s'il allait soulever un camion.

— Lech... chochètes... de l'archiduchèche...

Une bulle de salive se forma, parfaite, irisée, poétique. Elle vibra, hésita. Et, plop. Ce fut le premier vrai craquement de la digue du sérieux.

— Archi-moches ?, dit Stéphan, fier comme un coq, les yeux louchant encore sur cette bulle qui avait vécu.

Un petit rire étouffé s'échappa de Jean, un « hff... » presque imperceptible et pourtant faisant vibrer l'air comme une étincelle dans une pièce remplie de gaz hilarant.

Clara reprit et choisit le téléphone arabe. Elle se pencha vers Sarah, oubliant qu'elle était sourde. Elle oublia aussi qu'elle-même ne contrôlait plus sa bouche.

— L'archiduchesse a perdu ses dents dans la soupe, voulut-elle dire. Ce qui sortit fut : « L'archiduchesse a perdu ches dents dans la coupe... »

Sarah, lisant sur une bouche molle comme un gant de toilette trempé, comprit : « plongeon et explosion ». Elle transmet à Monsieur Barnabé un mime de bombe sous l'eau. Celui-ci interpréta : attaque de requin. Il se retourna vers Jean :

— Re-re-requin... dans la...

Puis sa mâchoire se bloqua sous l'effet d'un état de panique et produisit un code morse involontaire en caquetant. Paniqué par la peur d'avaler son dentier, Jean hurla d'appeler les secours !

Ainsi, il ouvrit grand la bouche. La prothèse décolla, jaillissant comme un pigeon surpris, décrivit une parabole parfaite, passa devant Stéphan, frôla Monsieur Barnabé pour atterrir dans le décolleté de Clara.

Silence.

Un silence tellement tendu que l'on aurait pu entendre une mouche voler. Jean émit un sifflement aigu, édenté :

— Fffuuu...

Et, là, la digue céda.

Stéphan explosa le premier :

— Hi... hi... le dentier... il... il a trouvé son nid !

Monsieur Barnabé se mit à rire d'un tremblement nerveux et incontrôlable. Ses jambes tapaient le sol en rythme comme un enfant piétinant le sol. Sarah riait en silence mais trahie par son visage rubicond, ses yeux pétillants et ses larmes qui roulaient le long de ses joues.

Clara, tentant de rester tragédienne, saisit le dentier entre deux doigts, bras tendu, façon Hamlet.

— Être... ou ne pas être...

Puis elle vit la tête de Jean, bouche vide, yeux larmoyants. Elle craqua à son tour.

— Hiiiiii ! Hahahahahah !

Elle brandissait le dentier comme un trophée de chasse. Le rire devint une vague, une marée, un tsunami.

Ils riaient de tout, des chaussettes de l'archiduchesse, de la soupe à la clinique, de leurs bouches paralysées, de leurs dents fugitives et de leur incapacité totale à prononcer une voyelle.

L'infirmier-chef passa la tête dans la salle réservée à l'atelier théâtre et vit une actrice brandissant un dentier baveux et quatre autres patients explosés de rire et pliés en deux. Alors, il consulta sa montre, jugeant qu'au moins, ils n'avaient aucun besoin d'anxiolytique, puis referma la porte.

À l'intérieur le fou rire continuait. Un rire de naufragés. Un fou rire qui disait : « On a plus de dents, mais on a encore la vie ».

Pour la première fois, ils jouaient ensemble. Sans texte, sans voix, sans contrôle. Mais à l'unisson.

Mathias Grumberg

Paire minimale

Troisième jour de la formation : **Le droit syndical, un combat fondamental.**

M. Hamer le formateur, au débit lent, très lent, assénait en les savourant des sigles abscons : **CHSCT, DUERP, QVT...** Face à lui dix stagiaires hermétiques au jargon juridique.

Voulant être dignes de la confiance de leurs collègues, ils luttèrent contre l'ennui.

15h. M. Hamer, accéléra le rythme. Dernier chapitre : *réussir les élections*. Il parla de *vigueur* qui devait être *vigoureuse*.

— Tiens, il fatigue lui aussi, pensèrent les participants.

— Oui enfin, je veux dire *rigueur*. Vous devez faire preuve de *vigueur* pendant les érections...

Aline marmonna :

— Désolée mais moi je ne peux pas.

Le temps fut suspendu. Des participants pouffèrent nerveusement derrière leurs mains. Le rire de Christelle retentit. C'était comme une digue qui avait cédé.

D'autres qui avaient d'abord tenté de garder une contenance, se lâchèrent. Ce fut un éclat irrésistible, inarrêtable. Ils n'osaient ni se regarder ni regarder M. Hamer, hagard.

Baya Boualem

Sans titre

« C'est de l'imaginaire », leur avait-il dit. Bien qu'il y manquât ce petit plus, une valeur ajoutée aux moments clés de son récit !

« De l'imaginaire ? », avait glissé avec ironie celui qui se présentait comme « le capitaine », n'arborant même pas cette cicatrice qu'il avait décrite fort si bien ! « Oui, imaginaire, pioché dans mon « carnet à rêveries » : Bateau de pêche parti pour la saison, marins aux abois en plein milieu d'un océan crachant ses éléments par une bouche monstrueuse, se contraignit-il à se justifier. En écrivant ce roman, j'ai pensé à ces hommes : VOUS !, durant ces mois, et à leurs femmes, surtout, qui priaient leur retour prochain. »

« Femmes ? j'ai pas d'femme ! » se mit à rigoler grossièrement le plus replet de tous, et que d'une bouche édentée, il en laissa échapper quelque vapeur...

« Mon pauvre ami ! dit un autre, un livre ouvert gigotant entre ses mains, tu parles d'art, de roman, mais ce que tu nous as pondu, c'est de la littérature pour grand-mère apeurée ! »

Ses compagnons s'esclaffèrent... En entendant ces ignominies, défait, perdu : Il fut ! D'un coup, il en claqua la porte à ses fieffés imbéciles de personnages qui ne comprenaient vraiment rien en littérature !

Pierre Harmangé

L'esprit sportif



Après avoir lu un article de 1924 où les supporters de différents coureurs cyclistes en venaient aux mains et achevaient leur dispute à la gendarmerie, les *Écrits-20* avaient le choix entre :

Dresser le procès-verbal en une micro-nouvelle
Conter l'histoire de sportifs "chaleureux" en une nouvelle.

Pierre Oulipien témoin

Client fidèle du Bistrot du Centre. Le 20 septembre 1924, vingt heures, je bois juste cinq demis de bière comme tous les soirs. Subitement, un conflit se produit sous mes yeux. Dédé et Roger se disputent pour un simple cycliste du tour du Verdon.

Dédé prétend que son idole est un dieu. Roger crie que c'est un gros nul. Le ton monte. Dédé envoie son tricot sur le nez de Roger, qui glisse sur un cornichon et tombe sur les fesses. Relevé, ce dernier fonce sur Dédé en furie. Une lutte féroce s'ensuit.

Je les vois qui se tordent, se mordent le corps et les fesses comme des chiens furieux. Des verres se brisent sur les murs et sur mon pif. Je vois le bistrotier qui hurle et implore du secours.

Deux policiers sont intervenus pour diviser ces imbéciles. Roger en pleurs, son œil au beurre noir, son slip détruit. Dédé, qui grince des dents, le tricot de son cycliste préféré en miettes.

Je dépose ceci sous serment. Puis-je boire une bière ?

Mathias Grumberg

Bris de faïence de Malicorne

Aujourd'hui, mardi 17 septembre 1924 à 20h30

Nous soussignés Jean Martin et André Bernard, gendarmes à la caserne de Rouen, Seine Maritime, revêtus de notre uniforme et conformément à l'ordre de nos chefs, ayant été prévenus par le cafetier de Bois-Guillaume qu'une altercation avait entraîné de gros dégâts, nous sommes rendus sur les lieux.

Nous avons constaté que plats et assiettes de la faïencerie de Malicorne étaient brisés après être tombés de leur vitrine.

Les deux suspects, Jacques Thomas, âgé de 18 ans, et René Petit, 23 ans, ont expliqué qu'ils en étaient venus aux mains car leur avis différait sur le coureur cycliste O. Bottecchia.

J. Thomas a porté un grave coup au thorax de R. Petit, ce dernier soutenant que Bottecchia était nul. Celui-ci a répliqué d'un coup de poing à la mâchoire du premier qui est tombé sur la vitrine.

Tous deux reconnaissent les coups et blessures et les dégâts matériels.

Adressé au procureur de la R.F. de Rouen

Altercation du 12 février 2014

Lieu : Bar des 2 Balais

Mis en cause : André (18 ans), Roger (23 ans)

Témoin : M. Praupre

Le témoin dit être sur place depuis 11 heures pour suivre la diffusion des J.O. d'hiver. Les deux bagarreurs arrivent vers 16 heures avant que l'épreuve de curling débute.

Dans la soirée, Roger et André se chamaillent à propos d'une faute accordée, selon l'un d'eux à tort par l'arbitre. Ils parlent fort et se postillonnent dessus (très important selon M. Praupre).

Les souvenirs du témoin se brouillent un peu, à cause de la fatigue, précise-t-il (ou l'alcool d'après son haleine). Il se souvient avoir vu les deux jeunes hommes décrocher les balais du mur (emblème du bar) et se lancer dans un simulacre de curling, qui dégénère très vite. Le plus petit des deux prend la tête de son compagnon pour le palet en pierre utilisé sur la glace et la frappe avec vigueur.

S'ensuit un duel au balai où valdinguent verres, bouteilles et trophées posés sur les étagères.

Marion Martin

Allez le bleu !

Comme à l'accoutumée, Titus s'était attablé en retrait. Ce n'était pas la meilleure place pour bénéficier du spectacle, mais il avait ses habitudes. Sans rien lui demander, le tavernier lui avait servi une cupa d'un vin de Campanie, aromatisé au miel.

Il faisait chaud. Les tentures qui coupaient des rayons du soleil avaient été retirées, dévoilant l'ouverture donnant sur la piste, d'où montait une odeur de sable chauffé, de crottin et de cuir. Le vin était frais. Quelques amphores baignaient sur un lit de glace pilée, glace que des esclaves remontaient dans des corbeilles de jonc, depuis les caves situées sous les gradins.

La taverne était pleine à présent. Le brouhaha s'amplifia, mélange de discussions et de cris autour des paris sur la course à venir. Heureusement, les tables en bois patiné étaient fixées au sol pour éviter le basculement quand la foule est trop agitée.

Titus observait les clients. Un groupe de jeunes en particulier. Des fils de riches dignitaires, sans aucun doute. Bruyants. Qui buvaient de la cervoise dans des gobelets en terre cuite. Titus n'aimait pas la cervoise : une boisson pour barbares. Trop épaisse et trop amère. Le plus jeune se nommait Andreas, aux dires de ses amis. Il fanfaronnait sur le pari qu'il venait d'enregistrer auprès d'un collector, ces bookmakers tolérés par l'administration du cirque qui circulaient dans les gradins avec leurs tablettes de cire. Deux mille sesterces. Deux années de salaire d'un homme du peuple. Tout sur le char bleu.

Titus hocha la tête.

Un homme d'âge mûr s'approcha de lui, demanda si la place à sa table était libre. Titus lui fit signe de s'installer. L'homme était énervé. Il pestait encore contre le vigile à l'entrée qui lui avait fait perdre du temps à cause d'un couteau resté dans sa besace.

— Rogatus !

Le jeune homme — Andreas — venait d'apostropher le nouveau venu. Ce dernier fronça les sourcils. Il ne semblait pas le remettre.

— Je te connais, Rogatus. Je suis le fils de Menandros, je t'ai croisé plusieurs fois dans les entrepôts de mon père.

Rogatus en convint. Le marchand grec était effectivement accompagné parfois par un jeune blanc-bec à qui il n'avait pas porté attention.

— As-tu parié, Rogatus ? demanda encore Andreas.

— Oui, répondit l'autre, peu enclin à entamer une conversation si près du début de la course.

— Sur quel attelage ?

— Le vert.

— Ce vieil aurige ? Il a fait son temps. Il devrait se retirer et laisser la place aux jeunes !

Ses amis s'esclaffèrent. Rogatus ne releva pas la boutade. Ce jeune homme n'en valait pas la peine. Même si lui-même avait un âge comparable à celui du conducteur vert.

— Moi, j'ai parié sur le bleu ! C'est la première fois qu'il concourt dans cette arène, mais je le connais bien. Croyez-moi ! Il ne fera qu'une bouchée de votre vert !

Rogatus connaissait parfaitement le cursus de tous les concurrents. Le bleu était un bon conducteur mais pas aussi rodé que le vert. Il avait misé sur l'expérience. Cinquante sesterces à peine. Il pariait pour le frisson, pas pour l'argent.

Afin de décourager le jeune homme de continuer la discussion, il lui fit un signe de la tête – on verra bien ! – et se retourna vers son voisin de table et fit mine d'engager la conversation.

— Ces jeunes... Ils croient tout savoir.

Titus hocha de nouveau la tête d'un air de compréhension.

Rogatus reprit :

— Je vous croise souvent ici. Que pensez-vous de la course ?

— Deviner un palmarès est un art capricieux. Je ne m'y risquerais pas.

— Vous ne pariez pas ?

— Je m'en garde bien. Mon épouse ne me le pardonnerait pas. Je viens juste pour l'ambiance.

— Peut-être avez-vous raison... mais quand la passion du jeu vous tient ! J'aime partager l'excitation du conducteur sur lequel j'ai misé. Avant la course, pendant la course, parfois après la course !

— Et si vous perdez ?

— Les sensations et le frisson valent bien qu'on perde un peu d'argent. Ce n'est pas l'essentiel.

— Tant mieux. Je n'aurais pas aimé vous voir en rogne si jamais le vert ne gagne pas...

Rogatus n'eut pas le temps de répondre.

Les huit chars étaient alignés pour le départ. Les stalles étaient fermées par des portes à bascule actionnées par un mécanisme complexe. Les chevaux piaffaient, retenus par les palefreniers. Les auriges tiraient sur les rênes, parlaient à leurs chevaux, les apaisaient ou les excitaient.

Le magistrat, placé sur une estrade, juste sous la taverne, donna le signal officiel en jetant une serviette blanche dans l'arène. Les portes s'ouvrirent, les chevaux bondirent, les auriges fouettèrent leurs attelages.

Le premier virage était crucial : celui qui parvenait à serrer la borne intérieure prenait un avantage décisif. Le vert passa en tête. Titus devina l'excitation muette de son voisin. C'est pour ce moment qu'il payait si cher. Qu'il en profite bien alors...

Andreas encourageait son champion.

— À quoi ça sert ? se demanda Titus. L'autre ne l'entend pas sur son char.

Pourtant, le bleu remontait à hauteur de son concurrent. Il le serrait contre la borne, lui coupait la trajectoire.

Rogatus parut ressentir une pointe d'agacement d'autant plus exacerbée que le jeune Andreas était dans tous ses états. Comme s'il était lui-même sur le char. Le vert eut un signe de mécontentement à destination des juges. L'autre le serrait vraiment de près.

À chaque tour accompli, un dauphin en métal était abaissé pour indiquer la progression de la course au public. Le vert et le bleu étaient au coude à coude. Ils distançaient les autres concurrents.

Soudain le bleu fouetta durement les chevaux de son voisin qui se cabrèrent et firent un écart. De nouveau, le vert s'insurgea. Trop tard. L'accrochage était inévitable. On entendit un choc. Les chevaux s'entremêlèrent, les chars se choquèrent. Plus de peur que de mal, mais les autres concurrents les dépassèrent. Le jaune leva les bras en franchissant la ligne d'arrivée.

Rogatus était rouge de colère. Pas tant d'avoir perdu sa mise, mais qu'on lui ait volé ainsi le spectacle.

Il demanda à Titus :

— Vous en pensez quoi, vous ?

— Moi... vous savez. Le vert n'a apparemment plus les réflexes pour répondre aux piques des jeunes morveux qui débarquent. Peut-être aurait-il dû s'arrêter avant cette course.

Rogatus haussa les épaules.

Andreas était sans voix. Il était blême. Un de ses amis lui tapa sur l'épaule.

— Bah ! Malheureux au jeu, heureux en amour ! s'exclama-t-il.

Le jeune homme ne ria pas.

— Tu fais une tête ! Ce n'est pas si grave !

— Il me devait une grosse somme d'argent et avait promis de me rembourser avec ses gains. Il était certain de gagner suffisamment ! dit-il en désignant le bleu sur la piste.

— Pas de chance ! pensa Titus, en jetant un coup d'œil au jeune homme.

Ce dernier se tourna vers Rogatus.

— C'est la faute de ton coursier ! Il devait se rabattre et laisser la place aux plus rapides !

— Tu as un certain toupet ! Le bleu l'a bousculé volontairement pour l'éliminer de la course !

Andreas vint se planter devant Rogatus, prêt à en venir aux mains. Dans le mouvement, des gobelets de bière tombèrent et éclatèrent au sol. Rogatus ne se laissa pas impressionner. Il se leva et menaça de jeter le fond de sa coupe sur le visage d'Andreas.

— Calme-toi, dit-il.

— Je vais poser une réclamation !

— Pour un peu, je t'accompagnerais. L'accrochage s'est passé juste devant nous. Le magistrat a sans doute tout vu !

À cet instant, des vigiles en arme entrèrent dans la taverne. Ils séparèrent les deux hommes sans les ménager. Probablement appelés par le tenancier qui connaissait les effets cumulés du jeu, de la chaleur et de l'alcool.

Titus se leva à son tour et sortit discrètement.

— J'espère que ces deux crétins ne vont pas réussir à déclencher une enquête ! J'ai eu assez de mal à monter ce coup-là.

Ce n'est pas tant le bleu qui avait été difficile à convaincre : celui-ci avait besoin d'argent et avait préféré tenir que courir. Ces admirateurs ne lui en voudraient pas – au plus ils mettraient cet incident sur le compte de la fougue. Il gagnerait d'autres courses. Le vert, par contre, craignait cette confrontation. Il savait qu'il était sur le déclin et redoutait la course de trop. Il avait préféré passer pour une victime que pour un perdant. Mais, l'accrochage devait se dérouler devant le magistrat et la tribune d'honneur, afin qu'il puisse prendre son entourage à partie.

Il ne restait plus à Titus qu'à retrouver tous les petits parieurs qu'il avait embauchés afin de parier des montants modestes sur le jaune, dont la cote n'avait vraiment pas attiré la foule.

Erwann Avalach

Ottavio, André, Roger et Louison

Depuis qu'il avait reçu sa convocation pour le conseil de révision, André était fébrile. Des scénarios plus fous les uns que les autres se bousculaient dans sa tête. Il allait leur montrer qu'il était un homme maintenant. Surtout à l'autre, là. Il ne permettrait plus jamais à personne de l'appeler « le gamin ».

Depuis trois jours, il ne pouvait s'empêcher de penser au regard échangé avec Louison. Il lui avait même semblé qu'un sourire furtif avait illuminé son visage lorsqu'il lui avait tendu sa gourde d'eau. Elle l'avait remercié d'une voix si douce qu'on aurait dit une caresse. Elle était si belle avec ses cheveux blonds comme les blés. Elle avait continué à rire et à applaudir avec son amie, fleuriste comme elle. Il n'osa pas continuer leurs échanges. Il l'avait aperçue au bras de Roger au bal de la Saint-Jean et on racontait que leurs fiançailles seraient annoncées à la fête des semailles, autour de la Saint-Maurice.

Il se murmurait aussi qu'Albert, le frère de Louison, était systématiquement favorisé lors de l'attribution des postes et journées de travail. Cette idée était douloureuse pour André.

Ce matin-là, il se rasa et mit son costume du dimanche. Celui qui avait d'abord appartenu à son père puis à son frère aîné mort au champ d'honneur à Verdun. Il faisait froid en cette fin d'automne et il savait, par les anciens, que tous les conscrits devaient se mettre nus pour l'inspection du médecin-major. Étrangement, il régnait une sorte de loi du silence sur ce que la nature avait fourni à ces jeunes gens. Aucun n'en parlait et aucun n'osait se vanter non plus. Pacte tacite de pudeur et d'honneur respecté par tous. Depuis des générations.

Il buvait debout le café que sa mère, très émue, lui avait préparé. Elle l'accompagna jusqu'à la porte de leur jardinet et essuya discrètement une larme. Le cœur serré, elle le regarda s'éloigner et se dit en frissonnant : « Il ne me reste plus que lui maintenant. »

Son père, bourru comme à son habitude, lui avait souhaité bonne chance la veille, à sa façon : – Fais honneur à la famille, fiston.

Il était parti avant l'aube sur les docks, espérant une gâche que Roger-le-gratte lui accorderait ou non. Selon son bon vouloir. À cette pensée, André serra les poings et les mâchoires. Son impuissance à faire enfin vivre sa famille et leur dépendance vis-à-vis de Roger, le maître de l'embauche, le faisait souffrir.

À sept heures, André était devant l'école communale où avait lieu le conseil de révision. Dix autres conscrits de la classe 1924 comme lui étaient déjà arrivés. Leurs visages glabres, rougis par le froid, étaient sérieux, taciturnes ; ils se voulaient durs. Tous essayaient d'oublier l'angoisse quasi palpable de ne pas être retenus, d'être déclarés inaptes. Un couperet qui jetterait le déshonneur sur eux et sur leur famille.

Le conseil de révision était une étape importante dans la vie des garçons. Rite de passage laïque et moderne instauré par la République. Le visa « apte pour le service » était vécu comme un certificat de virilité délivré par la Nation.

Quelques heures plus tard, après avoir arpenté le centre-ville en plastronnant, la petite bande se retrouva au bar de la Marine, chez le père Auguste. Tous avaient été déclarés « aptes pour le service » excepté un garçon souffreteux réformé « numéro 2 », exempté pour « cause de défluxion de poitrine », qui s'éclipsa seul, épaules voûtées, écrasé de honte. Ils se mirent à boire comme ils pensaient que buvaient les hommes. Ils riaient haut et fort, d'un rire en réalité plus nerveux que réellement joyeux.

La discussion prit un ton plus enflammé lorsqu'elle s'engagea sur le Tour de France de l'été dernier, et surtout sur le passage de l'étape Le Havre-Cherbourg qui avait traversé Fécamp. C'était un événement que personne n'aurait raté pour rien au monde. Tous les habitants s'étaient levés aux aurores et avaient attendu des heures pour encourager les coureurs. Ils les applaudissaient et leur tendaient de l'eau ou des victuailles qu'ils lançaient à la volée, en prenant garde de ne pas provoquer de chute. Chaque jeune homme défendait

avec force son champion. Les arguments techniques ne manquant pas, même si certains ne faisaient que répéter ce qu'ils avaient entendu ou lu dans le *Journal de Rouen*.

Jusque-là, les échanges étaient animés mais bon enfant, comme le précisa plus tard le père Auguste en rapportant les propos des protagonistes aux gendarmes. Le brigadier Anselme désigna le cafetier comme témoin principal dans le procès-verbal.

— Mais tout a changé avec l'arrivée de Roger et ses copains. Ils ont poussé la porte comme s'ils voulaient la défoncer. Ils sont entrés en conquérants. Je crois bien qu'ils cherchaient la bagarre.

Le docker interrompit grossièrement André qui décrivait avec une profonde admiration la technique du maillot jaune, Ottavio Bottecchia.

— C'est un homme courageux, qui ne recule devant aucun sacrifice pour faire plaisir à son public. Il fait corps avec sa machine. C'est pour ça qu'il a gagné l'étape, loin devant les autres. – Bottecchia ? Ce rital malingre et miséreux qui n'a que la peau sur les os ? ricana Roger. C'est un pouilleux qui n'a même pas de quoi grailer. D'ailleurs, s'il gagne c'est parce que, c'est bien connu, tous les ritals trafiquent et avalent toutes sortes de mixtures.

André reçut les paroles méprisantes de ce gratte-papier comme un coup de poing dans l'estomac. Ce dédain pour le coureur, fils de paysans pauvres et ancien maçon, le blessait personnellement. À travers le champion, c'était sa propre condition d'ouvrier qu'on insultait. Bottecchia, c'était comme un frère d'armes. Pâle, le jeune homme toisa Roger avec fureur. Son regard était glacial et déterminé.

Les autres clients, qui en avaient vu d'autres, sentirent le changement d'atmosphère et se turent avec prudence. Leurs yeux allaient de l'un à l'autre, jugeant leurs forces respectives, comme s'ils avaient été des boxeurs sur un ring.

André, un sourire narquois sur les lèvres, balança d'une voix traînante et forte pour être entendu de tous :

— Au fait, j'étais à côté de Louison quand on est allés voir le Tour. Elle aussi admire Ottavio.

Coup bas, bien calculé, faisant plus mal qu'un coup physique. Tous se mirent en cercle autour de ces deux-là. Ils attendaient le spectacle, n'ayant pas encore choisi leur camp. Roger souffla comme un bœuf et fonça sur André. Il ne pouvait pas laisser passer l'affront. Louison, sa promise... comment ce gringalet pouvait-il se permettre même de prononcer son nom ?

André, souple, esquiva la charge. Galvanisé d'avoir rabaissé le prétentieux et d'avoir vengé les vexations subies par son père, il affichait un air satisfait et goguenard. Cela rendit fou Roger qui, de rage, renversa la table où avait pris place son ennemi.

— Évidemment, tout a été cassé comme vous pouvez le constater, M. le Brigadier, déplora Auguste en désignant les dégâts.

André se redressa, se revit ce matin dans la salle, retenant son souffle en attendant le verdict du médecin-major. Il entendit à nouveau la phrase tant espérée, suivie d'un martial et sonore coup de tampon : – Bon pour le service.

« Je suis un homme à présent », pensa-t-il en assenant un coup de poing dont la force inattendue était décuplée par des années de frustration et de vexations trop longtemps ravalées.

Le temps sembla se suspendre. Tous regardaient stupéfaits la scène : Roger affalé, la lèvre fendue, André debout, incrédule d'avoir mis à terre celui qui se pensait intouchable et dictait sa loi à tous. Tout à coup, éclata une mêlée générale, comme au rugby. Les appels au calme du père Auguste furent vains.

— Personne ne m'entendait. C'est comme s'ils étaient tous devenus sourds. J'ai fini par envoyer mon commis vous quérir.

Dès leur arrivée, le coup de sifflet réglementaire mit fin à la bagarre. Auguste, fier d'être entendu avec respect par le brigadier Anselme, connu pour sa sévérité, fit un récit presque fidèle des faits. Presque, parce que ne voulant ni enfoncer le petit André ni offenser Roger, il se contenta de rapporter en les enjolivant, les

propos tenus autour du cyclisme. Sens de l'honneur, pudeur ou prudence, il oublia soigneusement d'évoquer Louison.

Le lendemain, le *Journal de Rouen* publia un article sur les risques des esprits échauffés par le calva dès qu'on s'agitait un peu trop au sujet du cyclisme.

Baya Boualem

Les retrouvailles

Commencer le récit par l'incipit du recueil de Laurent Gaudé, *Les Oliviers du Négus** :
Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. (Actes Sud, 2011)...

Changement climatique

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. J'avais pourtant été prévenu.

Dans mes souvenirs, les rues étaient traversées par des silhouettes furtives. La désolation régnait en maître.

Désespéré par l'aridité inexorable, j'avais décidé de partir.

Il plut l'année suivante. La population accueillit ce cadeau avec une joie retenue, n'y voyant qu'une parenthèse. Pourtant le miracle perdura. Le monde assista, émerveillé, aux épousailles du Ciel et de la Terre. Après plusieurs rencontres au sommet, les scientifiques admirent que nous étions entrés dans un cycle tempéré.

Désormais, la ville s'affiche verdoyante. Des bouquets d'arbres ployant sous leurs fruits offrent une ombre caressante. À la place des mines jadis renfrognées, je vois des habitants déambuler sereins et attentionnés.

Je scrute les visages que je croise : l'abondance de la nature a changé l'humeur des habitants, devenus souriants car confiants.

Le changement climatique a reconfiguré les caractères.

Baya Boualem

Les Lunaires

2 septembre 2081

Là-haut, les petites lumières illuminaient les salles de classe et semblaient former des rangs. Les élèves les portaient fixées sur leur épaule gauche.

Je regardais ce spectacle, fasciné, depuis un banc dans la cour. Il était cinq heures du matin. Autour de nous, il faisait nuit noire. J'avais posé ma lunette astronomique à mes pieds. Éléonore, elle, souriait à mes côtés en constatant mon étonnement.

— La ville a bien changé, constatai-je. Devoir faire cours la nuit, c'est du délire !

Elle acquiesça, sans doute perdue dans ses souvenirs.

— C'était la rentrée scolaire, cette nuit, dit-elle enfin.

Je l'interrogeai :

— Depuis combien de temps, m'as-tu dit, les *Lunaires* ont-ils investi les lieux ?

— Cinquante-cinq ans...

Je comptai mentalement.

— En 2026, alors... l'année même où mon père a obtenu son poste à l'observatoire du *Very Large Telescope*, au Chili, au cœur du désert d'Atacama. Nous sommes partis... et ne sommes jamais revenus. Le départ a été un peu précipité. Il ne supportait plus la foule. J'ai de vagues souvenirs de cette époque. J'avais

dix ans à peine. La promiscuité ne me gênait pas autant que mes parents, mais je n'ai pas eu mon mot à dire.

— Ma mère m'a annoncé un jour que vous aviez quitté la France. Tu étais mon seul cousin. Je n'ai pas eu le temps d'en souffrir, car tout a commencé ce printemps-là. Mais je ne dirais pas que les Lunaires ont investi la ville. C'est ici que le mouvement a été créé et a essaimé.

— Je l'ignorais. On m'a juste raconté que leur nom aurait été donné par une petite fille, juchée sur les épaules de son père. Celle-ci l'aurait ainsi clamé en réponse à la question du magistrat, sur l'identité des manifestants installés sous ses fenêtres. Une légende, sans doute.

Éléonore sourit de nouveau.

— Le mouvement est né d'une manifestation spontanée, répondit-elle. Les gens étaient excédés par la saturation des transports en commun, des espaces de coworking, par les délais inhumains pour le moindre rendez-vous médical... L'apogée de ce mécontentement populaire s'est matérialisé avec l'instauration de créneaux horaires dans le but de restreindre les déplacements. Les citoyens n'auraient droit de cité, dans le nouveau sens du terme, qu'un jour sur deux afin de désengorger la ville. Quelqu'un lança l'idée d'une protestation nocturne devant la résidence privée du magistrat. Ainsi, ils n'empiéteraient pas sur les créneaux horaires diurnes réglementés. Le mot d'ordre fut relayé sur les réseaux sociaux et plusieurs milliers de personnes se retrouvèrent sous ses fenêtres, de nuit, puisque le jour était chassée.

Éléonore fit une pause, me laissant imaginer la scène.

— Cette manifestation a permis aux citoyens de réaliser que la nuit était une issue possible à leurs problèmes. C'était un continent temporel en friche. Pour peu qu'on l'aménage, elle pouvait devenir un nouveau havre de liberté. La colonisation fut progressive. Un premier magasin d'alimentation ouvrit ses portes la nuit, pour accueillir ceux qui n'avaient pas été suffisamment prévoyants. Rapidement, certains vinrent y faire l'ensemble de leurs courses. D'autres commerces apparurent, ici ou là, les habitués s'échangeaient leur carnet d'adresses.

Je découvrais un pan de l'histoire de ma ville dont je n'avais pas conscience. Ma cousine reprit :

— On vit alors émerger l'embryon d'une communauté, car le monde du travail s'était également ouvert à la nuit. Les entreprises ne fermèrent plus leurs bureaux en soirée. Une crèche accessible jour et nuit permit aux jeunes couples de franchir le pas et de devenir des *Lunaires*. Par opposition, les autres citoyens furent qualifiés de *Solaires*.

— Quand mon père a évoqué ce mot devant moi, je m'imaginais qu'il lui suffisait de pointer son objectif sur la Lune depuis l'observatoire, pour vous voir gambader à la surface.

— Devenir *Lunaire* signifiait entamer un long voyage. Un voyage immobile, certes, mais le changement de vie était radical et le décalage horaire éprouvant. Il fallait accompagner les nouveaux aspirants dans l'apprentissage de cette vie nocturne où tout était encore à défricher. Des classes maternelles et primaires accueillirent les enfants de tout âge, à l'instar des anciennes écoles de la République. Le métier d'instituteur retrouva du sens. Une spécialisation en *cours de nuit* fut même proposée aux candidats dans leur formation.

— Je n'imaginais pas que les gens aient pu en arriver là. Tu sais, dans le désert chilien, on n'a jamais eu ces problèmes... Même après, quand j'ai pris la relève de mon père. Cela a dû être difficile pour toi...

— Je me souviens de ma rentrée en sixième, dans ce même collège. En parcourant les couloirs obscurs du bâtiment, mes camarades et moi avions l'impression de déambuler dans les corridors d'un château abandonné. J'ai fait partie de la première promotion de bacheliers nocturnes. Nos professeurs avaient insisté auprès du ministère pour qu'une session d'épreuves soit dédiée à notre mode de vie.

— Aviez-vous récupéré les sujets auprès des *Solaires* ? m'amusai-je.

— Nous eûmes droit aux sujets de secours. Tout cela était encore un peu improvisé. Mais, progressivement, la vie s'est organisée dans notre communauté. Le temps ne nous était plus dicté par la course de l'astre diurne, mais était porté par la nonchalance d'une Lune qui aimait se faire désirer. Comme la ville, le temps fut découpé en quartiers, correspondant à l'humeur de l'astre de la nuit. Les amoureux se retrouvaient à la lune montante ou descendante pour regarder les étoiles dans les rues.

— C'est très romantique !

— Si le contour des choses était parfaitement défini en journée, la nuit, les zones d'ombre apportaient nuance et doute. Même la couleur de la peau, que certains avaient jadis utilisée pour séparer les hommes, se fondait dans une obscurité bienveillante. Une pensée lunaire vit le jour — si je puis dire.

— Quel a été ton métier ?

— J'ai été nommée ambassadrice lunaire par les membres de la communauté. Il s'agissait d'œuvrer parmi les *Solaires* pour défendre notre mode de vie et obtenir de nouveaux droits. J'étais une nomade temporelle, passant en permanence du jour à la nuit. Par la suite, je suis devenue conseillère municipale déléguée à la vie lunaire et j'ai eu mon propre bureau dans les locaux de la magistrature. Je le partageais avec mes collègues solaires, bien entendu. J'offrais aux nouveaux migrants lunaires leurs premières veilleuses, en cadeau de bienvenue. Un phare dans la nuit. Elles devaient être rechargées à la lumière du jour et j'insistais sur le fait que la lumière du Soleil était indispensable à toute vie, y compris la nôtre. D'ailleurs, la Lune elle-même lui doit sa luminescence.

— Tu as voyagé ?

— J'ai visité bien d'autres villes dans différents pays, en effet. Notre mouvement a fait des adeptes dans de nombreuses métropoles. J'ai animé des conférences, participé à des inaugurations, contribué à la création du label *Sol lunaire* qui distingue les cités les plus accueillantes.

— C'est pour cela que tu n'as pas eu d'enfants ?

— Comment aurais-je pu concilier ma vie mouvementée, parfois solaire, parfois lunaire, avec les exigences d'un rôle de mère ?

— Comment se passait la cohabitation entre les *Lunaires* et les *Solaires* à ce moment-là ?

— Certains *Lunaires* voulaient se regrouper, rompre avec les *Solaires*. Mais, la colonisation de la nuit avait été une réponse à la saturation des villes, une manière de répartir plus équitablement les usages de l'espace, nous n'allions pas recréer de nouveaux ghettos ! Il me fallait sans cesse rappeler que le mouvement n'était pas né d'une opposition idéologique, mais d'un choix pratique et collectif. Nous avions voulu répartir les flux, pas les cloisonner autrement.

— Je crois que je n'aurais pas aimé être à ta place. Les étoiles, elles, sont beaucoup plus disciplinées.

— J'ai imaginé et fondé les *Rencontres du crépuscule*, ces moments pendant lesquels *Solaires* et *Lunaires* partageaient un repas, afin de se souvenir que, malgré les différences de temporalité, les liens familiaux et affectifs étaient essentiels.

Au moment où Éléonore s'exprimait, le portail de la cour du collège pivota et je vis entrer une foule d'élèves munis d'une lampe de poche. Il s'agissait de *Solaires*, peu habitués à cet horaire. Un enseignant les accompagnait. Ils montèrent à leur tour dans les étages.

— À nous d'entrer en scène à présent, me dit Éléonore.

Elle se leva, ajusta sa lampe et se dirigea à son tour vers la porte d'entrée. Je pris mes affaires et la suivis dans ce collège qu'elle connaissait par cœur. Dans la classe où nous étions attendus, les deux groupes d'élèves commençaient à se mélanger. Je fus frappé par la différence que je voyais dans les yeux des enfants. Ceux des *Lunaires* étaient brillants et reflétaient la lumière. Ils avaient progressivement évolué, se spécialisant dans la vision nocturne. Ce n'était pas une modification des gènes, mais l'expression de ceux-ci qui avait changé, comme l'avait démontré l'épigénétique.

“Cela va si vite...”, pensais-je.

Pendant ce temps, le professeur *Lunaire* avait accueilli son homologue. Il se tourna vers l’assemblée.

— Si j’ai demandé à mon confrère de me rejoindre en cette fin de nuit, c’est parce que dans quelques minutes aura lieu une éclipse totale de soleil, comme vous le savez sans doute. La dernière s’est produite au siècle précédent. J’ai donc souhaité me rapprocher de ceux qui, tout au long de cette nouvelle année scolaire, partageront cette classe avec nous : je veux parler de vos camarades solaires. Nous allons distribuer à chacun d’entre vous une paire de lunettes spéciale pour regarder l’éclipse.

Éléonore chuchota à mon oreille :

— Hier, nous distribuions des veilleuses pour éclairer la nuit. Aujourd’hui, ce sont des lunettes, pour regarder le Soleil.

Dans les rangs, les jeunes Solaires, familiers de ce genre d’ustensiles, ajustèrent leurs lunettes machinalement pendant que les Lunaires les recevaient avec un peu de curiosité.

Le professeur demanda le silence et reprit.

— J’ai également souhaité avoir la présence d’Éléonore Vasseur à nos côtés, et je la remercie chaleureusement pour l’honneur qu’elle nous fait d’avoir accepté mon invitation. Je lui cède la parole.

Je vis alors ma cousine prendre place sur l’estrade, habituée à se produire en public.

— Bonjour à tous, dit-elle, *Lunaires* comme *Solaires*. Aujourd’hui, nous allons assister à un événement rare et qui revêt un aspect très symbolique, la rencontre de la Lune et du Soleil. C’est pour cela que j’ai souhaité venir avec un astronome, qui rentre à peine du Chili, après une longue carrière menée là-bas. Il vous montrera le ciel comme vous ne l’avez jamais vu et répondra à vos questions. Mais, puisqu’il nous reste encore un peu de temps, je vais vous raconter mon histoire.

Éléonore se tourna vers moi, le regard amusé, puis elle reprit.

— C’était une nuit lors de laquelle un mouvement de protestation avait conduit à un rassemblement dans les rues. Mes parents n’avaient pas réussi à me faire garder, alors mon père m’avait pris dans les bras et juché sur ses épaules...

Erwann Avalach

Quarante ans

Quarante ans qu’elle n’est pas revenue dans sa ville ! Celle où elle a travaillé. Là où elle a connu son chéri avant de partir vivre en milieu rural, parmi les vaches et les moutons. Quarante ans sans revenir dans ce quartier où elle est devenue mère. Que d’immeubles construits, de routes et d’espaces verts aménagés pour le bien-être de tous ! Elle en reste ébahie.

Elle a encore un peu de temps avant son rendez-vous.

Elle s’aventure au-delà des nouveaux bâtiments, longe le petit parc au bord d’un étang. Elle observe les passants, scrute les femmes qui portent bonnets ou foulards. Au loin, elle perçoit les bruits en provenance de la nouvelle station de métro. Désormais en quelques minutes, le centre-ville sera à sa portée. Elle ira peut-être au cinéma voir cette comédie dont tout le monde parle.

Il est l’heure.

Elle se met en route vers l’hôpital où sa fille a vu le jour il y a quarante ans. Elle n’a plus une minute à perdre. On l’attend pour son nouveau traitement.

Michèle Peyrat

Les origines perdues

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. Le chauffeur m'a pourtant déposé à l'adresse ~~comme~~ demandée. En descendant de sa voiture, il m'a souhaité un bon retour chez moi. Malgré mes oreilles fatiguées, je l'ai bien entendu. Mes yeux examinent le bourg face à moi. Je ne reconnais rien. Aucune rue, aucun bâtiment.

J'avais constaté des changements sur la route. Des champs nus s'étendaient à perte de vue. Par endroit, les troncs d'arbres étaient enchevêtrés les uns sur les autres. Rien d'étonnant après quatre années de guerre.

Je fouille dans ma mémoire à la recherche de souvenirs. C'est mon bras que j'ai perdu à cause d'un obus, pas ma tête. Elle, elle est restée intacte. Je fais quelques pas en arrière vers le panneau à l'entrée de la ville. Le conducteur a dû me déposer au mauvais endroit. Je suis une seconde fois pris de court en lisant le panneau sous le nom du lieu : *Nouveau Saint-Amans, cité reconstruite en 1919 après sa destruction sous les bombes.*

Marion Martin

La chute

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. Rues désertes, magasins fermés. Une eau noirâtre stagne sur les trottoirs. Les feux de circulation alternent le gris et le blanc. Sur le passage piétons, je bute sur un obstacle invisible. Ma valise est clouée au sol. Sous son poids, le bitume se fend, se déchire et l'aspire dans un gouffre où je suis entraîné. Je chute, tête la première, dans un tube vertical habité par un silence que je qualifierais de respectueux si la panique ne me fouaillait le ventre à coups de lames de rasoir. Ma valise sombre dans une mare boueuse, striée de reflets rouges. Je dérive dans un ciel mousseux. Une brume opaque m'enveloppe.

Des voix lointaines... *tracé plat...* allument des étincelles... *massage ! adrénaline !...* dans un univers ténébreux...

Défibrillateur chargé...

Un choc me secoue. Une voix plus proche... *pouls présent...* m'inonde... *tension en hausse...* de lumière... *rythme stabilisé... on ne le lâche pas...*

Jacques Koskas

Cendres

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. Ce n'est qu'un modeste village, une centaine de maisons conversant de part et d'autre de petites rues sinueuses, une place du marché se colorant d'étals aux beaux jours, une destination secrète que je rêvais de te faire découvrir. Enfant, je la parcourais en trottinant au côté de mon grand-père, alors qu'il m'en racontait l'histoire. Chaque porte cachait un voisin, souvent un ami, parfois un cousin. La beauté des pierres s'accordait à l'amabilité des habitants et la forêt voisine lui dessinait un écrin d'émeraude.

Le feu a mangé la forêt et, insatiable, a dévoré mon village. Il n'est plus que bois calciné et vestiges effondrés. Comme un doigt vengeur levé vers le ciel, le clocher demeure debout, gardien d'un champ de ruines. La maison de famille est partie en fumée, effroyable offrande à une divinité perverse. La fontaine craquelle au soleil. J'y verse des larmes, maigre obole salée, et je ferme les yeux, emprisonnant mes souvenirs.

Élisabeth Guélaën

Liberté, j'écris ton nom...

Au choix

Prolonger l'affirmation : *Toutes les familles heureuses se ressemblent...*
par une micro-nouvelle.

Marier les notes de [Soulmate de Andrea VANZO](#) à un texte qui en respecte la durée.

Livrer une nouvelle implantée dans la rue photographiée.

Hypnoses

Toutes les familles heureuses se ressemblent. Au village, le génie populaire avait adapté Tolstoï : « seules les familles de colons sont heureuses ».

Les colons étaient partis depuis longtemps, mais leur souvenir persistait. D'abord à travers leurs films, qui montraient des foyers modèles où parents et enfants discutaient librement, dans un décor d'abondance. Puis vint TikTok. Désormais, l'algorithme déversait en continu la vie rêvée des petits-fils de colons : argent facile, loisirs, mixité, sexualité. Tout n'était que liberté là-bas.

Les jeunes se mirent à comparer leur vie à celle des écrans qui les subjuguèrent : misère, chômage, corruption et arbitraire. Avenir bouché. Le regard du groupe tel l'œil de Caïn, ne laissait de répit à personne.

Alors se répandit une rumeur porteuse d'espérance : quelqu'un proposait, pour quelques milliers d'euros, de les emmener là-bas. On leur assura qu'ils pourraient y être aussi heureux que les descendants des colons.

Baya Boualem

Quel bonheur !

Toutes les familles heureuses se ressemblent. Elles sont composées de deux parents, ingénieurs ou fonctionnaires. Issus du monde ouvrier, ils ont réussi grâce à leurs études durant lesquelles ils se sont rencontrés. Fraîchement diplômé, le couple s'est marié entouré d'une centaine d'invités. Les jeunes mariés ont acheté un pavillon en banlieue et les enfants sont arrivés. Bien éduqués, ils deviennent des élèves modèles.

Tout semble réglé comme du papier à musique.

Malgré cette apparente unité, les enfants craignent leurs parents. Ils n'ont pas le droit de sortir autant que les camarades de classe. À la maison, ils travaillent dur pour rapporter de bonnes notes. La mère de famille ne connaît plus que ce rôle. Et le père, lassé de cette monotonie qu'ils ont instaurée et qui les dépasse, batifole avec ses collègues. Chacun se replie sur soi et les liens se distendent peu à peu. Seule une invitation extérieure permet à tous de remettre le masque de la tribu heureuse.

Marion Martin

Hurlement

Un matin, à l'heure du petit déjeuner, leur chien lève la tête et se met à hurler. Maman s'étonne qu'il hurle à la mort. L'enfant ne sait pas ce que cela veut dire, mais elle a peur pour son chien. Maman explique une croyance ancestrale. Quand un chien hurle ainsi, il pressent la mort imminente d'un proche. Elle téléphone à sa mère qui vit seule. Tout va bien. Grand-mère est en pleine forme.

Le lendemain, le chien recommence à hurler à la mort. Toute la famille l'observe et s'inquiète. Maman téléphone à sa sœur pour prendre de ses nouvelles.

Deux jours plus tard, même scénario. Maman téléphone à une vieille cousine. Elle va bien.

Soudain papa réclame l'attention. Depuis plusieurs jours, la radio diffuse une chanson à la mode. Le refrain aligne des notes très aigües. Leur fréquence élevée irrite peut-être les oreilles du chien. Papa reprend le refrain a cappella. Le chien se remet à hurler. Tout le monde rit. Maman ne téléphone à personne.

Michèle Peyrat

Le voyage

00.00 Courir, courir. Laisser la forêt loin derrière. La cabane cachée dans les arbres ne quitterait plus son esprit. Son pas, ralenti par les herbes, s'attarda aux premières dunes. La mer mouvante scintillait dans l'or gris du petit matin. Dressé en majesté, le piano l'attendait, si près de l'eau si près des vagues.

00.30 Pas à pas vers le rivage, il trouvait belle la musique, notes égrenées et joie filtrée, le vent enlevait la mélodie jusqu'au-dessus des rochers. Il aurait voulu la garder dans une boîte enfermée, la respirer, l'emprisonner et plus tard la relâcher pour toujours encore l'écouter.

01.00 Il glissa yeux fermés sur le sable aux mille grains de liberté. Sa peau frissonna sous l'air vif, il respira l'odeur iodée. Les mouettes riaient, bavardes, et toujours jouait la musique. La pianiste regardait au loin et lui, observait son visage comme on découvre un paysage.

01.30 Il trembla en la contemplant, ça faisait tellement longtemps qu'il n'avait vu âme qui vive ni entendu un air si beau. Après toutes ces aventures, plus rien ne l'étonnait encore, pas même un piano sur la plage qui jouait sous les doigts d'un ange une musique d'Andréa Vanzo.

02.00 Quand le piano se fut tu, elle avança jusqu'où les vagues forment la ligne de rivage. Elle ramassa un coquillage, puis montra à l'homme un canoë voguant vers eux pronto presto. Il comprit comme une évidence qu'allait commencer le voyage.

Joëlle Caujolle



© Pixabay-Mendling

La spirale

— Bonjour, je suis Victor. Si vous me voyez marcher dans la Maximilianstraße en direction de la cathédrale de Spire, ce n'est pas pour faire du tourisme, mais bien pour rencontrer l'homme qui me fait face. De lui, je n'ai que cette info : l'homme à la doudoune bleue. Enfin, selon ce que me dit la personne que j'ai au téléphone en appel inconnu, à la voix modifiée par un vocodeur numérique. Parce que l'histoire ne commence pas là, il faudra remonter trois heures plus tôt.

Mais, avant, je vous dois de me présenter. À vingt-cinq ans, je devenais journaliste, d'abord pigiste, accumulant les brefs comptes-rendus de procès-verbaux et les faits divers locaux pour des quotidiens régionaux. Je traquais la misère ordinaire dans des salles d'audience surchauffées. Tout a changé le jour où j'ai eu l'idée d'utiliser l'intelligence artificielle pour recouper une série de meurtres et de disparitions.

Au départ, une simple enquête d'enlèvement d'enfant à Obernai que la police traitait comme un événement isolé ou une fuite familiale. Je me suis convaincu qu'un fil rouge invisible reliait cette affaire à d'autres dossiers classés sans suite. En recherchant sur internet et en codant un algorithme d'analyse sémantique et de reconnaissance visuelle, j'ai aspiré plus de vingt ans d'archives de la presse quotidienne, de bulletins de gendarmerie et de relevés météo. C'est en faisant tourner mon modèle qu'un lien entre cette disparition et d'autres survenues des années auparavant dans des villes ou des villages bordant l'autoroute A35.

L'IA a mis en évidence un schéma terrifiant. Neuf enfants disparus sur deux décennies, toujours dans un rayon de cinq kilomètres autour des bretelles d'accès de cette autoroute, à chaque fois lors de journées de forte pluviosité. L'algorithme a poussé la corrélation plus loin. En nettoyant l'arrière-plan de photographies d'époque prises par des témoins lors de fêtes de village, un fragment d'immatriculation d'une camionnette d'entretien autoroutier a été isolé. En croisant cette donnée avec les registres du personnel de l'époque, un nom précis est ressorti.

J'ai constitué un dossier de cent pages étayé par des probabilités mathématiques indiscutables. Je me suis alors rendu à la police judiciaire à Strasbourg. Mon marché était clair. Je leur donnais l'identité du tueur et le dossier complet pour leur permettre de procéder à l'interpellation en respectant la procédure. À

la seule condition d'avoir l'exclusivité absolue de l'affaire dès l'arrestation officielle. L'accord a été accepté. Le lendemain, le suspect était interpellé à son domicile et passait aux aveux complets.

Cette révélation eut l'effet d'un séisme médiatique. Rapidement, j'ai été embauché en CDI pour le magazine national mensuel *France Crimes*. Dans la foulée, je me suis fait une renommée en sortant un livre sur l'enquête, devenu un best-seller vendu à plus de cent cinquante mille exemplaires. De plus, j'incarnais le nouveau visage du journalisme d'investigation augmenté par la technologie, devenant ainsi le prodige que tout le monde s'arrachait dans les émissions télévisées et les web-médias.

Après quelques autres couvertures de faits divers retentissants toujours fondées sur mon algorithme, je me suis lancé dans l'étude du dossier ayant fuité par un lanceur d'alerte anonyme concernant le magnat de la presse Elrick Klimpke. Des renseignements provenant directement du ministère de la Justice sur une masse documentaire colossale comprenant plus de cent mille pages de documents d'écoute, de pièces comptables, d'e-mails et de scellés numériques. Une montagne d'informations indifférenciées qu'aucun être humain n'aurait pu lire en une vie.

J'ai de nouveau utilisé l'IA pour faire des recoupements sur ce dossier de 100 000 pages. Après plusieurs jours de traitement automatisé sur mon serveur, le nom d'un animateur vedette du paysage audiovisuel est ressorti trop souvent pour que je ne mène pas l'enquête. L'algorithme l'associait à des transactions obscures, le désignant comme la cheville ouvrière d'un vaste trafic de prostitution et de chantage politique.

Convaincu de la puissance infaillible de mon outil, j'ai publié mon enquête en grande pompe. La carrière de l'animateur a été détruite par le tribunal populaire et les réseaux sociaux en quelques heures. Lâché par sa chaîne, insulté dans la rue, il s'est suicidé trois jours plus tard chez lui à Paris, alors qu'aucune preuve matérielle formelle ne l'impliquait directement.

Ce drame a provoqué un retour de bâton foudroyant. Une contre-expertise judiciaire ordonnée en urgence a démontré que mon modèle d'IA avait halluciné certaines connexions et confondu des homonymes dans les pièces comptables. Je venais de briser un homme et je ne me le pardonnerai jamais. Ne dormant plus, je passais mes nuits à reprendre encore et encore les calculs de l'IA, mes notes, les rapports judiciaires, en vain. Tout concordait, la machine n'avait pas fait d'erreur. Pourtant je n'en étais pas moins rassuré. Ma rédaction avait aussitôt fait un communiqué exprimant les regrets et partageant la peine avec la famille de l'animateur et annonçant par la suite mon licenciement. Les syndicats du journalisme me tournaient le dos, exigeant ma radiation immédiate et dénonçant une dérive éthique impardonnable.

Je me suis retrouvé totalement seul, suspendu, l'esprit dévasté par la culpabilité d'avoir conduit un innocent à la mort, passant ainsi de la lumière vers l'ombre.

C'est dans l'obscurité de ce matin d'automne, froid et humide, trois heures avant de me retrouver ici, que j'ai reçu un appel d'un numéro inconnu, d'un homme à la voix modifiée, métallique et caveuse.

— Bonjour Victor, nous ne nous connaissons pas, mais je suis un ami qui vous veut du bien, sachez-le. Vous pensez avoir tué un innocent par excès de confiance dans vos algorithmes. Une piste autour de cet animateur n'a pourtant pas été exploitée. Si vous voulez laver votre honneur et comprendre ce qui s'est réellement passé, soyez à midi sur la place principale à Spire. Un homme à la doudoune bleue vous remettra une enveloppe.

Je restais circonspect, mais que devais-je donc craindre ?

À l'instant précis du rendez-vous, le téléphone vibre dans ma poche. Cette ponctualité chirurgicale achève de me convaincre. Le piège se referme. Mon instinct me hurle que cet appel n'est qu'un leurre pour mieux me faire avancer. Mes yeux traquent le moindre visage, la moindre silhouette immobile. L'un d'eux est le marionnettiste et il savoure mon désarroi. Je décroche et attends ses instructions :

— Bravo Victor, le vrai journaliste, guidé par l'obsession de la vérité. Tu y es presque, mets le téléphone en main libre et approche-toi de l'homme à la doudoune bleue, Victor. Maintenant !

Cet homme était là, devant moi sur la Maximilianstraße, en direction de la cathédrale dont les tours sombres découpent un ciel lourd. La rue est animée, bordée de terrasses et de passants insouciant à l'inverse de nous deux. Il me demande d'une voix tremblante si je suis bien Victor. Son visage est livide, baigné d'une sueur froide. Je présente alors ma carte de presse.

Doucement, il sort de sa poche une enveloppe épaisse en papier kraft. Je tends la main, mais comme mes doigts frôlent le papier, l'homme s'agrippe à ma veste dans un geste désespéré et me demande de l'aide d'un souffle rauque.

L'inconnu m'ordonne dans les haut-parleurs :

— Ouvre la doudoune, Victor, d'un coup sec !

Obéissant sous le coup de la panique, j'agrippe la fermeture éclair et l'abaisse d'un coup sec.

C'est un piège atroce. La doudoune, très ajustée, maintenait une pression de contention sur une plaie béante. En l'ouvrant, je provoque une hémorragie foudroyante au niveau du foie. Le sang gicle sur mes mains, mes vêtements et le sol pavé. L'homme s'écroule de tout son long, se vidant de son sang dans un râle étouffé.

Alors qu'il s'agite dans son agonie, l'inconnu du téléphone me demande de le sauver en ouvrant l'enveloppe. En plongeant ma main tremblante, j'en ressors un couteau de chasse maculé de sang.

L'inconnu du téléphone hurle à présent :

— Désormais, ce sera à toi de te défendre. Tu es bien seul, Victor. Tu as frôlé la vérité, juste frôlé, et pourtant à deux doigts de faire éclater un secret d'État. Bon courage et à jamais. Au fait, la police devrait débarquer dans moins d'une minute. Peut-être que l'IA pourra te secourir, mais garde à l'esprit que cette intelligence, quelle qu'elle soit, n'en reste pas moins artificielle.

Fin de l'appel. Autour de moi, hagard et seul, une patrouille véhiculée de policiers s'approche au bout de l'avenue, les gyrophares bleus crépitant sur les vitrines des magasins. Mon premier réflexe : lâcher le couteau qui tinte sèchement sur la pierre. Mes empreintes sur le manche, le sang sur mes vêtements, le cadavre étendu à mes pieds... Une mise en scène parfaite pour celui qui veut me voir tomber. Dans la panique, je devais prendre une décision, et comme dans ces mauvais téléfilms policiers, je me suis enfui, devenant le suspect idéal.

Tournant le dos à la scène de crime, je me mets à courir de toutes mes forces. Je m'enfonce dans le dédale des ruelles piétonnes qui serpentent derrière la Maximilianstraße, coupant au hasard entre les façades à colombages pour distancer la patrouille de police. Le souffle court, les poumons au bord de l'explosion, la gorge emplie d'acide, je me glisse sous le porche voûté d'une cour intérieure sombre et me laisse tomber contre un mur en crépi, à l'abri des regards.

Au loin, le hurlement des sirènes de la Polizei remplit tout le centre historique.

Dans ma poche, mon téléphone se met soudain à vibrer. Numéro inconnu. Je décroche d'un geste convulsif, les doigts maculés du sang visqueux.

Cette fois, la voix n'a plus rien de caverneux. C'est une diction synthétique parfaite, d'une neutralité glaciale :

— Merci pour ton assistance, Victor. Le dossier de l'animateur n'était pas une erreur d'analyse. C'était un test d'amorçage. L'algorithme que tu as utilisé pour dépouiller le dossier Klimpke n'a jamais halluciné. Il a été conçu par le groupe de presse lui-même pour créer des leurres médiatiques, fabriquer de faux réseaux de preuves et éliminer les cibles gênantes via le tribunal populaire. L'animateur détenait les véritables preuves de nos financements occultes. Tu as été notre exécutant parfait. Mais, en cherchant à vérifier tes données, tu es devenu la dernière variable à éliminer.

Un frisson de glace me traverse l'échine.

Si j'étais la dernière personne à abattre, l'image de cet homme à la doudoune bleue me revient en plein visage, il devait être la source de l'algorithme qui m'a piégé et devait donc mourir. Plus de témoin, plus de secret d'État. La route était enfin libre pour reprendre les trafics. Pour finir en beauté, l'algorithme nous avait convoqués tous les deux à Spire pour organiser son exécution et me faire porter le chapeau, scellant mon piège avec mon propre outil.

— Tes empreintes sont sur la lame, ton visage est enregistré par toutes les caméras de surveillance de la Maximilianstraße. Tu n'es plus un grand reporter, Victor, mais un meurtrier en fuite.

Le déclic de la fin de ligne résonne comme une sentence définitive.

Je contemple mes mains rougies dans l'ombre du porche. Le piège est absolu. Moi, le chasseur d'information, n'étais plus qu'un pion manipulé par une intelligence bien plus machiavélique que tous les tueurs de l'A35.

Pourtant, le retour à un calme imperturbable s'empare soudain de moi. Ils ont sous-estimé l'instinct de survie d'un journaliste aux abois.

Plutôt que de céder à la panique, j'ouvre l'application chiffrée de mon téléphone. Grâce au dictaphone intégré connecté à mon cloud, j'enclenche la dictée vocale d'urgence. En quelques secondes, le texte complet de ce que je viens de vivre depuis mon départ de Strasbourg jusqu'à l'embuscade de Spire. En incluant les explications sur l'algorithme empoisonné, tout s'encapsule dans un paquet de données cryptées accompagnant les dossiers complets de mes recherches.

Dans la ruelle adjacente, le crissement des pneus de la police se rapproche. Les ordres en allemand fusent.

D'une pression ferme sur mon écran tactile tacheté de sang, j'exécute mon script d'envoi massif. Ainsi, ce récit exact que vous lisez est immédiatement expédié aux serveurs de cent cinquante rédactions internationales, agences de presse et consortiums de journalistes d'investigation à travers le monde.

Ils pensaient m'avoir réduit au silence en me transformant en meurtrier. Ils viennent de m'offrir la plus grande tribune de ma carrière.

À présent, je retire la carte SIM de mon téléphone pour la briser en deux. Je jette mon téléphone au fond d'une bouche d'égout.

Sans me retourner, je rabats ma capuche pour m'enfoncer dans la nuit des ruelles allemandes. Devenant un anonyme parmi tant d'autres, sans nom, ni carte de presse, et sans plus aucun allié. Désormais un fantôme traqué par la machine que j'avais tant célébrée, mais un fantôme qui vient de lancer sa toute dernière enquête. Retrouver mon honneur, ma rédemption et ma vengeance. D'ailleurs, comme vous lisez ces lignes, je vous ai probablement infecté.

Mathias Grumberg

Le jour où la rue a changé

Le jeune homme n'avait jamais oublié le choc.

Le corps qui s'affaisse.

La fuite.

Et, depuis cinq ans, ce poids qui lui ronge la conscience.

Ce matin, il avait retraversé le pont des Arts...

— M'est avis que vous vous êtes fourvoyé, m'sieur. C'est pas le Val Céleste ici.

Il détonne parmi les résidents : veste claire, bien ajustée, mélange de laine mérinos et d'une touche de soie, chemise en coton blanc ivoire, immaculée, pantalon taillé sur mesure, sans le moindre pli et, pour fi-

nir, souliers brun foncé en cuir glacé. Il semble mal à l'aise, avance avec précaution, comme si la rue elle-même pouvait tacher son pantalon anthracite. Autour de lui, les odeurs de coriandre, de friture et de cuir usé forment un brouhaha sensoriel auquel il n'est pas habitué.

Il se dirige vers celui qui vient de l'interpeller.

— Vous êtes sans doute Julien ?

Son interlocuteur marque un temps de surprise.

— C'est bien mon nom.

— Je vous cherchais.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Clément. Vos... veilleurs, sur le pont, m'ont indiqué où vous trouver.

Il a hésité sur le mot, comme s'il n'était pas sûr de pouvoir l'utiliser.

— Que me voulez-vous ?

— Je voudrais voir celle que vous appelez la Mère.

Dans le calme ambiant, les têtes se tournent : la maraîchère et une chalande, la coiffeuse et sa cliente, installées sur le trottoir, un couple de promeneurs.

— Et que lui voulez-vous ? Elle ne sort plus beaucoup de chez elle depuis son accident. Clément baisse la tête.

— Oui, je sais. C'est moi qui l'ai renversée. Je viens implorer son pardon.

Un silence.

— Léo ? appelle Julien, sans se retourner.

La voix d'un jeune garçon retentit derrière lui.

— Je suis là, papa.

— Va dire à ta grand-mère qu'un individu la demande. Dis-lui aussi pourquoi.

— J'y cours, papa.

Le garçon détale. Autour d'eux, personne ne bouge. Les passants ne passent plus. Tous attendent la confrontation à venir avec intérêt.

La rue dans laquelle ils se trouvent n'est pas une rue piétonne : des panneaux de signalisation enchaînent leur cycle coloré sans état d'âme – orange, rouge, vert, de nouveau orange, rouge, vert. Pourtant, aucune voiture ne circule plus par ici, et les riverains n'y prêtent plus attention.

— La ville a bien changé, dit Clément.

— Oui, répond Julien.

— Il ne s'est pourtant passé que cinq ans...

À cette époque, la municipalité ne s'intéressait guère à ce quartier cyniquement appelé « Quartier de l'Avenir ». Pas d'entreprises, pas de projets immobiliers, encore moins de plans d'aménagements du territoire. Les habitants en avaient pris leur parti : la police ne relevait que des incivilités mineures. Cette tranquillité cessa le jour où les résidents du Val Céleste, une zone résidentielle située à l'opposé de la ville, imposèrent à la communauté de communes la déviation d'une rue passante afin de fusionner deux espaces verts implantés de part et d'autre de celle-ci. Les automobilistes durent trouver un nouvel itinéraire pour traverser la cité.

Julien explique :

— Notre vie est devenue un enfer du jour au lendemain, juste pour que les mieux lotis aient un bel espace de loisirs. Le bruit des véhicules, le danger de la circulation et les gaz d'échappement ont rendu son artère principale invivable. La vie sociale s'en est ressentie. La rive droite ne communiquait plus avec la rive gauche et réciproquement. Les jeunes s'apprêtaient à cabosser à coups de battes de base-ball les voitures qui coupaient à travers notre quartier pour éviter de prendre la rocade et ainsi gagner dix minutes.

— Oui, le matin, chaque seconde grappillée compte.

— Ma mère est alors intervenue, reprend Julien. On ne l'appelait pas encore ainsi. Elle a pris la situation en main avant qu'elle ne dégénère. Son idée était simple : il fallait faire perdre ces dix minutes à ces automobilistes, les décourager de passer par ici, mais uniquement grâce à des moyens légaux.

— C'était bien pensé.

— Notre communauté s'est soudée autour de ce projet et des cohortes de passants se sont relayées pour traverser et retraverser les nombreux passages piétons qui émaillaient la chaussée. L'installation de feux de signalisation n'a rien changé : statistiquement, les voitures devaient s'arrêter au moins une fois.

— Je pestais en voyant les feux passer au rouge. Sans compter les fois où je me suis retrouvé coincé derrière une de vos camionnettes de livraison, plus bringuebalantes les uns que les autres. Elles s'arrêtaient en double file aux heures de pointe, leurs feux de détresse tressaient des guirlandes dans la rue.

Julien continue :

— Des guetteurs étaient chargés d'estimer le temps passé par les automobilistes dans le quartier. Ils pistaient les voitures à leur entrée et à leur sortie. Chaque jour, le trajet moyen perdait quelques secondes, vite devenues des minutes. Dès que le trajet gagna dix minutes, la circulation commença à diminuer. Pourtant, cette décrue finit par s'étancher – quelques dizaines d'irréductibles ne voulaient rien savoir et passaient toujours en trombe.

— J'en faisais partie, je l'avoue. J'avais une conduite dangereuse, avec des changements de file et des accélérations inconsidérés. Un jour, j'ai perçu un choc à l'arrière de ma voiture. J'ai pris peur. Je ne me suis pas arrêté.

— Ainsi, c'était vous... dit une voix féminine.

Clément se tourne vivement et se retrouve face à une vieille dame en fauteuil roulant, que Léo pousse avec fierté.

— Oui, c'était moi, et j'en ai honte à présent. Je suis venu vous demander pardon.

La Mère examine son interlocuteur en silence avant de lui répondre.

— Sachez, jeune homme, que je vous ai pardonné depuis longtemps. Mon accident et votre fuite ont créé un vaste mouvement d'indignation dans le quartier et m'ont valu le respect des habitants. Curieusement, le maire a cessé ses exactions contre nous. Tant que nous n'outrepussions pas les règles, il faisait la sourde oreille aux plaintes des automobilistes. Tout est allé très vite ensuite. Nous avons regagné la place sur la chaussée, les tables et les chaises de bistrots sont ressorties, les étals du marché ont envahi l'espace, les enfants ont joué au ballon entre les feux.

— Je vois cela, dit Clément.

Julien ajoute :

— Nous avons conservé quelques groupes de veilleurs aux points d'entrée stratégiques, afin d'avertir les touristes qui se fourvoieraient par ici.

— Finalement, c'est un peu grâce à vous que nous avons gagné ! plaisante la Mère.

— Plus que vous ne le croyez en fait, répond Clément. Je suis le fils du maire. En rentrant chez moi, paniqué, mon père s'est débarrassé de la voiture et a fait mine de chercher le coupable. Il espérait que la situation se calmerait. C'est pour cela qu'il vous a laissé tranquille.

Julien et la vieille dame marquent un moment de surprise.

— Eh bien, reprend la Mère, c'est la preuve qu'il n'y a pas de hasard.

— En effet. Je vous remercie pour cet échange et surtout pour votre pardon. Je suis soulagé. Je vous promets que ma conduite a changé depuis cet événement, dans tous les sens du terme.

Ses deux interlocuteurs sourient légèrement.

— Bien, reprend Clément. Je vous laisse alors. Je souhaite de tout cœur que votre expérience soit une réussite.

— Nous l’espérons également.

— Au revoir.

— Au revoir.

Il tourne le dos et s’en va comme il était venu.

Les discussions reprennent soudain dans la rue, la maraîchère et sa chalande, la coiffeuse et sa cliente, le couple de promeneurs...

— J’ai bien cru qu’il avait découvert le pot aux roses, dit Julien en le regardant s’éloigner.

— J’ai eu un doute moi aussi, mais il semble qu’il n’a toujours pas compris le rôle qu’on lui a fait jouer.

— Surtout quand tu lui as dit qu’il n’y avait pas de hasard. C’était gonflé ! Tu as eu le nez fin en le choisissant. Le pister, connaître ses habitudes, choisir l’endroit du traquenard : une vraie affaire. Mais le travail a porté ses fruits.

— Il pense toujours m’avoir heurté... Le pauvre garçon.

— Oui. Tant que le médecin aux urgences tiendra sa langue, tout ira bien.

— Nous avons sélectionné le jour J en fonction de son tour de garde. C’est un enfant du quartier, il ne dira rien.

À un angle de l’avenue, le jeune homme tourne et disparaît des regards.

— Léo, demande la Mère. Rapporte mon fauteuil à la cave. Je déteste être assis là-dessus.

— Tout de suite, grand-mère ! répond l’intéressé en s’approchant.

La Mère se lève prestement et lui sourit :

— Tu es un bon garçon, va.

Erwann Avalach